

les écrits

PER

E-419

BNQ

RACHEL LECLERC

Philtres

DENISE DESAUTELS

Le petit mort

ROBERT BAILLIE

Le voyage

LUC PERRIER

Tout ce temps

HENRI DORION

Musique et géographie

FRANCE DUCASSE

Promenade au phare de Pointe-des-Monts

ANNE BRUNELLE

Errances

CHRISTINE EDDIE

Le vœu de Clara

GILBERT CHOQUETTE

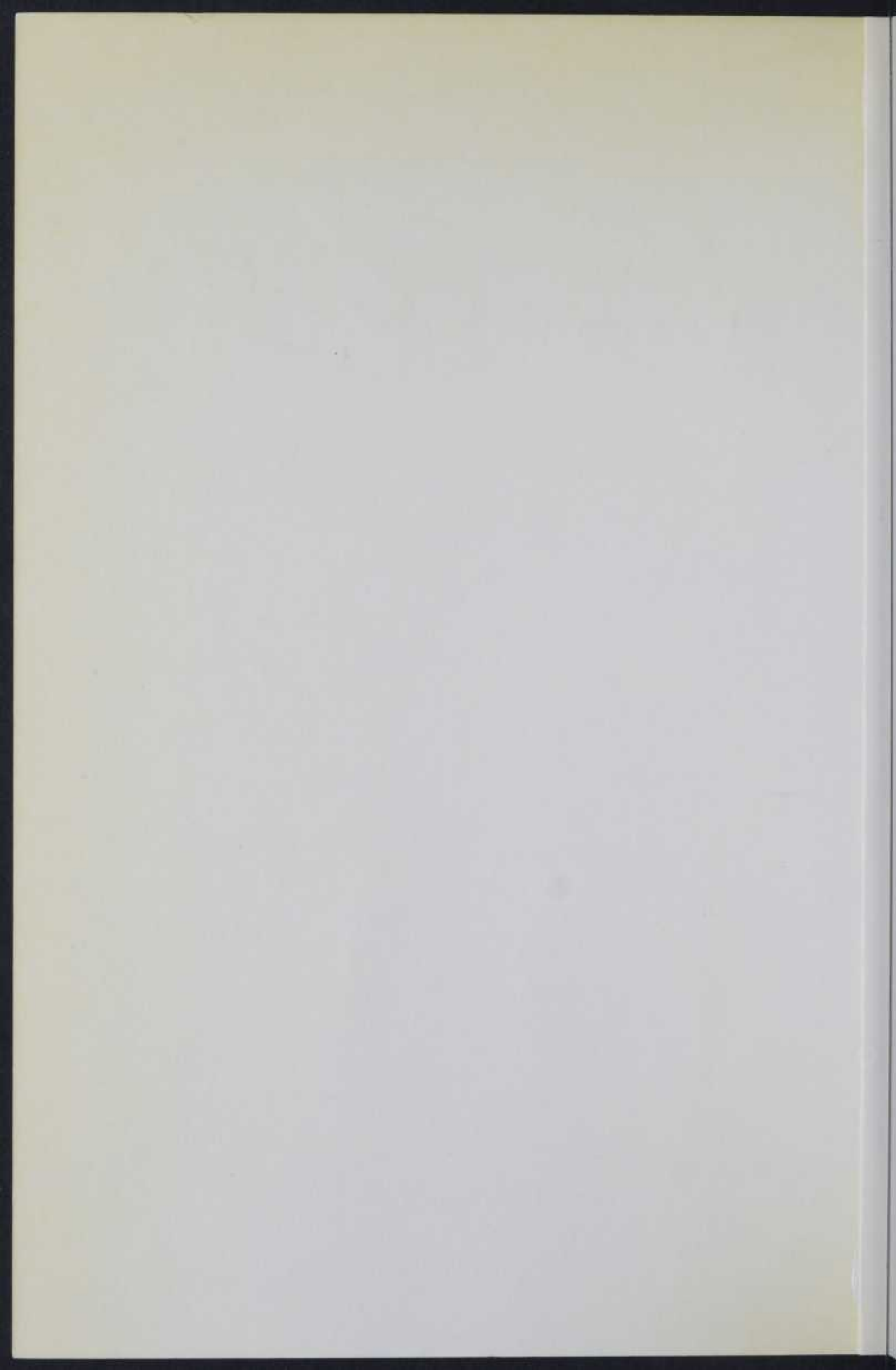
Et vlan sur les médias!

FRANCINE PRÉVOST

L'écran bleu

CLAUDE POTVIN

Bonne année du buffle!



les écrits

MONTREAL 1997

91

les écrits

Revue fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon

Directeur : Jean-Guy Pilon
Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier
Adjointe administrative : Marie Beaulieu
Promotion : Michelle Corbeil

Conseil d'administration : Jean-Pierre Duquette
Jean-Louis Gagnon
Jean-Guy Pilon
Jean Royer
Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction : Jacques Folch-Ribas
Naïm Kattan
Claude Lévesque
Louise Maheux-Forcier
Madeleine Ouellette-Michalska
André Ricard

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec

Prix de chaque volume : 10,00 \$

Abonnement à trois volumes :

Individuel : 25,00 \$; Institutions et Étranger : 35,00 \$

les écrits

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707



LA CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

Le Conseil des arts du Canada
et le Conseil des arts
de la Communauté urbaine
de Montréal ont subventionné
cette publication.

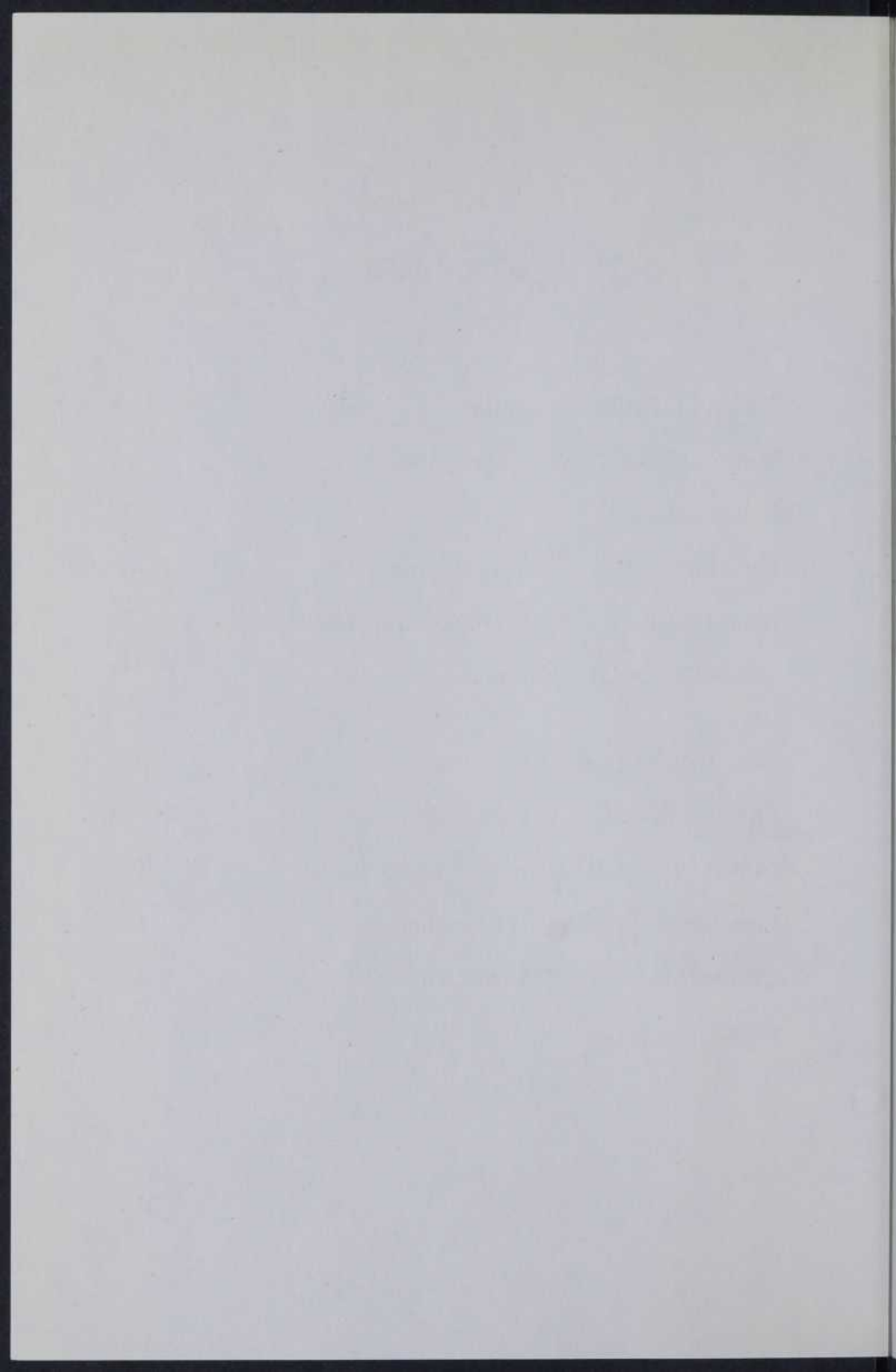
Maquette de
la couverture :
NANCY DESROSIERS

Copyright © les écrits

Dépôt légal
4^e trimestre 1997
Bibliothèque nationale
du Québec
Bibliothèque nationale
du Canada
ISSN 1200-7935

SOMMAIRE

Rachel LECLERC	Philtres	5
Denise DESAUTELS	Le petit mort	13
Robert BAILLIE	Le voyage	25
Luc PERRIER	Tout ce temps	35
Henri DORION	Musique et géographie	51
France DUCASSE	Promenade au phare de Pointe-des-Monts	73
Anne BRUNELLE	Errances	89
Christine EDDIE	Le vœu de Clara	93
Gilbert CHOQUETTE	Et vlan sur les médias !	103
Francine PRÉVOST	L'écran bleu	121
Claude POTVIN	Bonne année du buffle !	133
Biobibliographies		155



RACHEL LECLERC

Philtres

Viens, tout fuit

Madeleine Gagnon

Rue du nord je suis l'escale
le pas morcelé dans la neige
le tambour tranquille au cœur de ta peine
j'oublie qu'on attend de moi ce poème
et que là-bas un soleil chauffe le blé noir
poutres et brindilles postées dans le vent
rosaires et baluchons égarés sur les dunes
ciel de fonte mémoire crevée des marmites

je suis l'incendie entre la chair et l'os
un seul patronyme familial venu d'Acadie
pour la mère de Gabrielle et pour la mienne
à ras bords les chaloupes de colère
je suis un même ancêtre en allé dans la nuit

Lorsque je reviens hanter ta raison amère
sous les draps d'hiver ton corps s'étonne
d'une main filiforme tu étrangles la ville
et la joie se recueille entre tes feux

dehors il fait un vent de feuillage exténué
de concierges fébriles aux portes des immeubles
nous avons le geste plat et tendre des reptiles
tu dis que nous sommes plus patients
plus forts que la matière

il bat dehors un sang de phobies impalpables
tu me ressembles tu es une plaine chaude et basse
une force t'attire et te fatigue à peine
mais j'entre en toi comme en un refuge incendié

Trois heures du matin les lampadaires dominant
le torrent et son bruit de vaillant moteur
tes épaules ont embrassé le plomb de la terre
tu dors seul dans une passagère accalmie

la tentation est-elle déjà venue
de nous crucifier l'un à l'autre
comme deux bois ennemis
deux vieillards à minuit dans un terminus

sous les toits nous avons retourné les éclisses
dedans ou dehors c'était la même captivité
la même ferraille entre les chairs contraintes
puis le jour est monté aux vitres des gratte-ciel
comme dans nos poings défaits l'étreinte inachevée

De l'amour et de son extinction prochaine
tu feras bien la chronique insouciant
avec les mots de ton bestiaire

mais si tu ne reconnais la peur sous les galeries
si tu n'entends l'automne creuser des tombeaux
regarde fleurir entre mes mains les fossiles
et dormir en moi les cendres glacées du Nord

je veux pourtant la joie prochaine à ma fenêtre
la bannière du poème traversant le soir
le cœur austère de nos deux vies

mais pas la prophétie
oh ! l'herbe fameuse du mensonge à soi-même

Tu étais là hier avec des précautions nouvelles
nous avons bu le vin au cœur du silence
médité dans l'atelier des poèmes inachevés
pendant que tournaient les chantiers de la ville
et qu'à tes mains venaient de tendres réparations

Je t'écis d'une maison au bord de la mer
où règne l'esprit d'un soldat de la première guerre
en des lieux où jamais tu n'as croisé les armes
ni l'histoire étriquée qui fut la mienne
il y a d'intraduisibles romans
de Suède et de Finlande
deux chats qui dorment sur un livre de Wittgenstein
et puis le battement de l'air contre ton image
comme une définitive privation de ta chair

Plage printanière couverte de troncs pâles
qui rayonne à midi comme un ossuaire forestier
je suis l'hôte du jour et serai l'otage de la nuit
dans cette maison où s'avancent les trolls
de Selma Lagerlöf et autres semblables mystères

tu vois j'appelle sur nous l'intelligence des poètes
j'aurais convoqué pour toi tous les princes du cœur
qui ont chanté si bien notre commune insularité
mais on dira que tu t'en allais vers les étoiles
sans avoir extrait l'or de ta naissance
pas plus que la racine carrée du merveilleux*

* *La racine carrée du merveilleux*: titre d'une pièce dramatique de Carson McCullers.

Ce matin pour notre soif inapaisée
pour l'amour incommode qui nous éloigne
(semaine après semaine sommes-nous désolants
de bons prétextes et de tâches capitales
fiévreux pressés comme des ambulanciers)

il pleut ce matin des frayeurs et des enfances
de sombres armoires et des jardins abandonnés
il pleut des guillotines c'est incroyable
il tombe des cathédrales des citadelles

et parfois tombent des adolescents exténués
sur le tendre tombeau d'Oscar Wilde
et puis des femmes contre des hommes
dans les forêts crevées d'Amazonie

tombent les îles dans ta mémoire
et encore les outils de ta jeunesse
forgés à ta parole à tes exigences
tombe le feu froid de ton désir
et celui de la peur jamais en allée
tu en as si souvent méconnu le bon usage
tombent les coffres de tes fuites précipitées
tombe la clé dans la spirale de ton âge

DENISE DESAUTELS

de l'Académie des lettres du Québec

Le petit mort

Vous m'avez reproché un jour d'être inconsolable [...]

Bernard Noël, La Maladie de la chair

Pour mon père, ça s'était passé au rez-de-chaussée.
Dans mon souvenir, du moins.

Deux ans plus tard, nous descendons des marches, beaucoup de marches. Nous nous enfonçons. Dans le noir. Jusqu'au sous-sol du salon funéraire. Comme s'il y avait, cette fois, quelque chose à cacher ou comme s'il s'agissait d'un événement exceptionnel pour lequel rien n'avait été prévu et autour duquel on avait dû improviser dans l'ombre. Loin des regards. Loin de la vie ordinaire. Quelqu'un nous précède dans l'escalier de faux marbre. Un homme en noir,

que je ne connais pas, ouvre une porte, puis une autre. Il nous invite — son bras droit levé, sa main droite, aux ongles qu'on dirait vernis, tendue vers l'avant — à pénétrer dans une pièce sombre, une sorte de coffre-fort, où une lampe suspendue dessine un cercle de lumière au-dessus d'une table de bois massif, placée au centre de la pièce.

Le petit cercueil blanc est posé là, sur la table.

Bien en vue dans le cercle de lumière.

Plus rien ne presse.

Nous restons longtemps immobiles, figés près de la porte entrouverte. Peut-être nous fallait-il du temps pour nous familiariser avec l'image de la petite boîte blanche, si émouvante dans ce sous-sol désert, et posée sur la table, telle une corbeille de fruits ; oui, du temps pour amadouer l'ombre autant que la lumière du lieu. « Dans ces moments-là, il faut du temps et du courage », répète chaque fois ma mère. Nous sommes en train de refaire nos forces, d'accumuler de l'énergie, de nous accoutumer à ce nouveau visage de la mort. De l'appivoiser à distance. Car celui-ci nous a pris par surprise, nous ne l'avons pas vu venir.

Il n'y aura pas de guérison miraculeuse.

Nous nous remettons en marche lentement. Si lentement. Nous sommes une foule silencieuse, des oncles, des tantes, ma grand-mère, ma mère, moi, l'unique enfant présente, ce jour-là, et nous avançons vers le cercle de lumière. Nous sommes une foule illuminée, ramassée, entassée dans une cathédrale miniature, sans vitraux ni grandes orgues, et nous avançons, et les murs répercutent les bruits de nos pas. Jusqu'à ce que nous nous immobilisions de nouveau, à quelques centimètres de la table. Sans

doute le courage nous a-t-il manqué. Aller jusqu'au bout était au-dessus de nos forces.

Ce calme tout à coup, malgré les battements précipités de mon cœur, malgré ce froid dans mon dos et nos silhouettes, plus grandes que nous, qui s'agitent sur le mur. Effarouchée, je ferme les yeux. J'aimerais partir, sortir d'ici, remonter à la surface du monde, à l'air libre, courir, fuir. N'importe où. Je ne veux pas voir le « visage embaumé » de l'enfant, dont ma mère m'a parlé la veille pour me « préparer à l'événement », c'est ce qu'elle disait, ni ses joues artificiellement gonflées ni son petit corps de momie.

J'ai peur des fantômes et de la mort.

Derrière moi, soudain, des sons étranges, la cathédrale s'écroule, ma tante ne retient plus ses larmes.

*

Deux ans plus tôt, il fallait que ma mère « s'abandonne à son chagrin », que ses larmes « coulent à volonté », qu'on lui laisse le temps d'apprendre à renoncer, à « vivre *sans* ». Certaines nuits, je voyais ma mère ensanglantée, fiévreuse, arpentant les pièces de la maison sans que personne ne sursautât. Vécue de cette manière, comme une chose normale, cette scène m'apprenait que la blessure était inguérissable, qu'elle ferait désormais partie de notre vie quotidienne. « Chacun doit porter sa croix », ma grand-mère le redit sans cesse à qui veut l'entendre.

Dans mon rêve, le sang de mon père recouvrait le corps de ma mère, et ma mère se léchait les bras, les mains, les ongles, en pleurant tout bas.

L'amour avait cette exigence.

*

Cette fois, c'est au tour de ma tante, c'est « son épreuve », « son abandon » que je reçois dans mon dos, juste avant que ses mains, ses bras, tout son corps m'étreigne. Ma tante penchée, ses épaules recourbées, si petite tout à coup. Je sens son front peser sur ma tête, j'entends sa voix, à ma hauteur, ses mots indistincts mêlés de sanglots, et son souffle s'enfouit dans mes cheveux. Comme si elle voulait me réchauffer. Comme si j'étais *quelqu'un d'autre*. Ma tante arrive enfin à articuler « le p'tit ange ». Ne dit pas « le p'tit mort ». Ne parle pas non plus de son âme voyageuse. Puis elle se reprend, susurre dans mon cou, mais c'est presque inaudible, « *mon p'tit ange* ».

J'ai sept ans, je voudrais être dehors, revoir la lumière de janvier pétiller sur la neige, oui, jouer avec Lou dans la cour enneigée, transformer en igloo le banc de neige entassée contre le mur du hangar, rire aux éclats avec Lou, être rassurée au sujet de la lumière du jour.

Je ne sais pas si j'ai trop froid ou trop chaud.

Autour de ma tante et moi, les étreintes, les larmes, une rumeur, les petits anges se multiplient. Nous sommes envahies. Soutenues, l'une et l'autre, par des bras et des ailes, balancées, l'une et l'autre, par des corps qui connaissent bien les effets de la douleur. Le renoncement. La consolation. Les bras de ma mère se sont allongés, sont devenus des lianes, et ses mains nous ont empoignées, ma tante et moi. Je suis emportée par la vague, par un afflux

inopiné de détresse, une danse macabre, et j'ai partie liée avec ce bloc de souffrance à soulager.

Avec le petit mort.

Ensemble nous fonçons à l'aveugle vers la table de bois massif, vers le petit cercueil blanc, illuminé. Nos trois têtes en chœur se penchent vers le corps, un corps sculpté, on dirait une statue, vers le visage embaumé de l'enfant, vers ses doigts de porcelaine dure, luisants et immobiles. Mes yeux ne reconnaissent plus les doigts d'habitude si alertes du petit ange, mes yeux embués s'évertuent à trouver un lieu, une image mouvante, vivante encore, et obliquent vers le souvenir, là où la vie continue d'être possible, là où elle reprend ses droits, allez-y... remuez... c'est l'heure du biberon, je veille... ça chante faux dans la maison... mais ça chante, refermez-vous avec délicatesse... sur mon pouce de petite fille... de grande sœur... ce pouce autour duquel s'entortillent déjà les oreilles du lapin bleu... comme d'habitude, comme les autres jours...

*

Quelqu'un d'autre.

Non, le ballon d'oxygène pendant des jours et des jours dans la chambre, de l'autre côté de la porte entrebâillée qui donne sur la cuisine, ce n'était pas pour moi. Les sanglots de ma tante devant le petit cercueil blanc, et ceux de mon oncle, la veille, assis sur le banc en bois de rose, seul, derrière la porte entrebâillée, ma mère ayant posé son index sur sa bouche pour que je ne pose pas de questions, que je me taise, ce n'était pas pour moi. Pourtant cette

chambre, je la connais bien, ç'a été la mienne, jusqu'à la mort de mon père.

Plus tard, pendant la grossesse de ma tante, mon oncle souvent absent plusieurs jours d'affilée, à cause de son travail sur la Côte Nord, je passerai du lit de ma mère à celui de ma tante, me réveillant la nuit, collée contre elle, me réchauffant le dos sur son gros ventre rond. Parfois ma tante me chuchotera à l'oreille « il bouge ». Alors je sentirai un léger remuement, « sa p'tite patte s'étire... il prend ses aises », une chaude caresse dans mon dos, et je me rendormirai sur cette étrange sensation, ce miracle dans mon dos... un oiseau en train d'éclore dans le ventre de ma tante.

*

Nous ne saurons que le jour de la naissance, ça ne se voyait pas sur la radiographie, qu'il y avait un garçon et une fille dans ce gros ventre-là. Une petite fille chétive, beaucoup trop petite, qu'on a dû mettre dans un incubateur, pour la tenir au chaud pendant des jours et des jours. Comme un œuf. Et un garçon joufflu qui souriait tout le temps.

Le petit mort, c'est lui.

Le petit mort, c'est aussi le premier vivant à être entré dans ma maison, dans ma chambre, dans ma vie, un matin du mois d'août, quelques semaines à peine après mon anniversaire. Le premier vivant que j'ai bercé. J'avais sept ans, j'étais orpheline, on m'avait déjà initiée aux plaisirs du bercement, et j'avais envie de les essayer, de les rejouer sur quelqu'un d'autre, quelqu'un de vivant. Je souhaitais surtout que la vie s'installe pour vrai dans ma maison. Sans

bien savoir ce qu'était la vie. Quelque chose qui bouge sans doute, exige, salit, se hérissé, hurle même quand ça a faim, mais qui, par-dessus tout, occupe d'une manière joyeuse les esprits et les corps, attendrit sans faire pleurer, repousse loin les souvenirs, allège les gestes et les voix, fait sourire et rire autour de lui.

Une présence intarissable de nécessités et de plaisirs.

Comme la mère de Lou, ma mère et ma tante chantaient souvent depuis la naissance des enfants. Mon père s'éloignait, s'effaçait presque. Moi, en tout cas, je l'oubliais, j'arrivais à l'oublier tout à fait. Il y avait tant de choses quotidiennes, tant de détails auxquels il fallait penser. Vers cinq heures le soir, au moment du bain, juste avant les biberons, la maison sentait bon l'eau de Floride et la poudre de bébé. Les serviettes blanches, toutes neuves, achetées exprès pour eux, et si moelleuses, recouvraient de la tête aux pieds les petits corps frileux que tenaient dans leurs mains ma tante et ma mère. Moi, je restais là, à genoux sur une chaise, les coudes appuyés sur la table, attentive à chacun de leurs gestes, de leurs désirs, de leurs rires, le plus souvent encombrante, humant les odeurs, le nez blanchi par la poudre, avec les deux lapins de peluche, l'un rose et l'autre bleu, serrés contre moi, attendant le signal, attendant, impatiente, le moment de mon entrée en scène.

« Ça va... tu peux y aller... ils sont à toi », disait ma tante, après les avoir installés côte à côte sur le grand lit, protégé par des alaises — chez nous, on appelait ça des « piqués » —, leur cou et leur tête soulevés par des oreillers recouverts de taies qu'on changeait tous les jours.

Alors je m'approchais sur la pointe des pieds, les yeux baissés vers eux, l'âme souriante, avec une douceur d'enfant heureuse, et ma voix de lapin qui montait, montait, dans un lent crescendo, les faisait rire aux éclats, et la peluche chatouillait leur nez, leur cou, leurs petits doigts, si mobiles tout à coup.

Tout était normal.

Nous vivions, nous aussi. Comme les autres.

Je disais « mon p'tit frère... ma p'tite sœur... »

*

Un jour, l'enfant tousse, respire mal. En quelques heures, il n'arrive plus du tout à trouver son souffle ni le sommeil, il se tord de douleur dans son lit, c'est si soudain, si imprévu, on s'affole dans la maison, on en oublie le désordre, les fonds de café dans les tasses, le lait tiédi, les taches de confitures et les miettes de pain sur la nappe, sur le prélat, ma tante s'énerve, pleure, sa tête entre ses mains, marmonne que ce n'est pas possible, que son enfant est en pleine santé, qu'il est costaud, qu'il va s'en sortir. Quand la fièvre de l'enfant atteint des sommets incroyables, ma tante ne se possède plus, elle crie, hurle, divague...

« Il ne mourra pas... il ne peut pas mourir... je ne veux pas qu'il meure... vous entendez... »

Oui, nous entendons.

Puis, penchée de nouveau vers lui, le prenant dans ses bras, avec une tendresse craintive, ma tante se ressaisit, change de ton, lui parle tout bas « tu m'entends, mon p'tit ange... je suis là, c'est maman... ta maman... et tu es

vivant... si vivant... si costaud...», chantonne pour l'endormir, le soulager de son mal, le berce pendant des heures et des heures, s'ingénie à le sauver, son souffle fort et chaud dans le cou de l'enfant — on ne sait jamais — jusqu'à l'arrivée du médecin.

Mais le médecin diagnostique «une broncho-pneumonie d'une rare violence». Dans la maison, à cette seconde-là, on chercherait en vain le Bonheur. Il s'est éclipsé. Dépassé par les événements, le médecin lui-même ne comprend pas ce qui se passe, et ses yeux se promènent des yeux de l'enfant à ceux de la mère, fuient, errent n'importe où, essaient de se poser sur des portions de corps, elles-mêmes en mouvement, et ses yeux finissent par se perdre dans le fouillis de la cuisine. Ils ne trouvent nulle part d'objet sûr auquel ils pourraient se raccrocher. Ses mains égarées au fond de sa trousse noire, ses phrases, ses mots bredouillés, il tergiverse, s'efforce de chercher une solution, en soupèse quelques-unes, les rejette l'une après l'autre, puis se reprend, recommence, la bonne, oui, la bonne, la trouve enfin, du moins, c'est ce qu'il veut laisser croire.

Le lit de l'enfant, installé depuis toujours dans la chambre de ses parents, de sa petite sœur, est aussitôt transformé en lit d'hôpital, recouvert d'une toile légère, transparente, et muni d'un ballon d'oxygène.

*

Les doigts du petit mort restent inertes. La foule silencieuse n'arrive pas à les ranimer. Malgré ses larmes.

Malgré ses prières, ses supplications muettes. Dans ces cas-là, l'amour humain est inutile. Il ne ressuscite pas les morts. On le sait. On a fini par le savoir. Et sans bien s'en rendre compte, on a mis de côté l'espérance. L'enfant ne vieillira jamais. L'enfant aujourd'hui désincarné, âme voyageuse, demeurera pour l'éternité un petit ange. Nous le savons. D'une certaine manière, nous avons consenti à sa métamorphose, en venant ici.

Au milieu des bras de ma mère et de ma tante, tout imbibée de leur malheur, je ne bouge pas, mes yeux mouillés, contaminés par leurs larmes, plongés quelque part dans le blanc, parmi les soies du petit cercueil, loin du visage ciré et des doigts de porcelaine.

Même les enfants meurent.

A-t-il froid ? A-t-il faim ? Reviendra-t-il ?

Au fond de moi, je sais qu'il ne reviendra pas.

*

« Au Ciel, il est heureux... il n'est pas seul... ton papa veille sur lui », me dira ma grand-mère, son dos voûté, son menton dans mes cheveux, ses mains enveloppant les miennes, après la cérémonie des adieux.

Comment mon père peut-il veiller sur un enfant qu'il n'a jamais connu ? Je ne pose pas la question.

*

Quand l'homme en noir s'avance vers nous avec discrétion — il a l'habitude de la mort, ça se voit —, qu'il

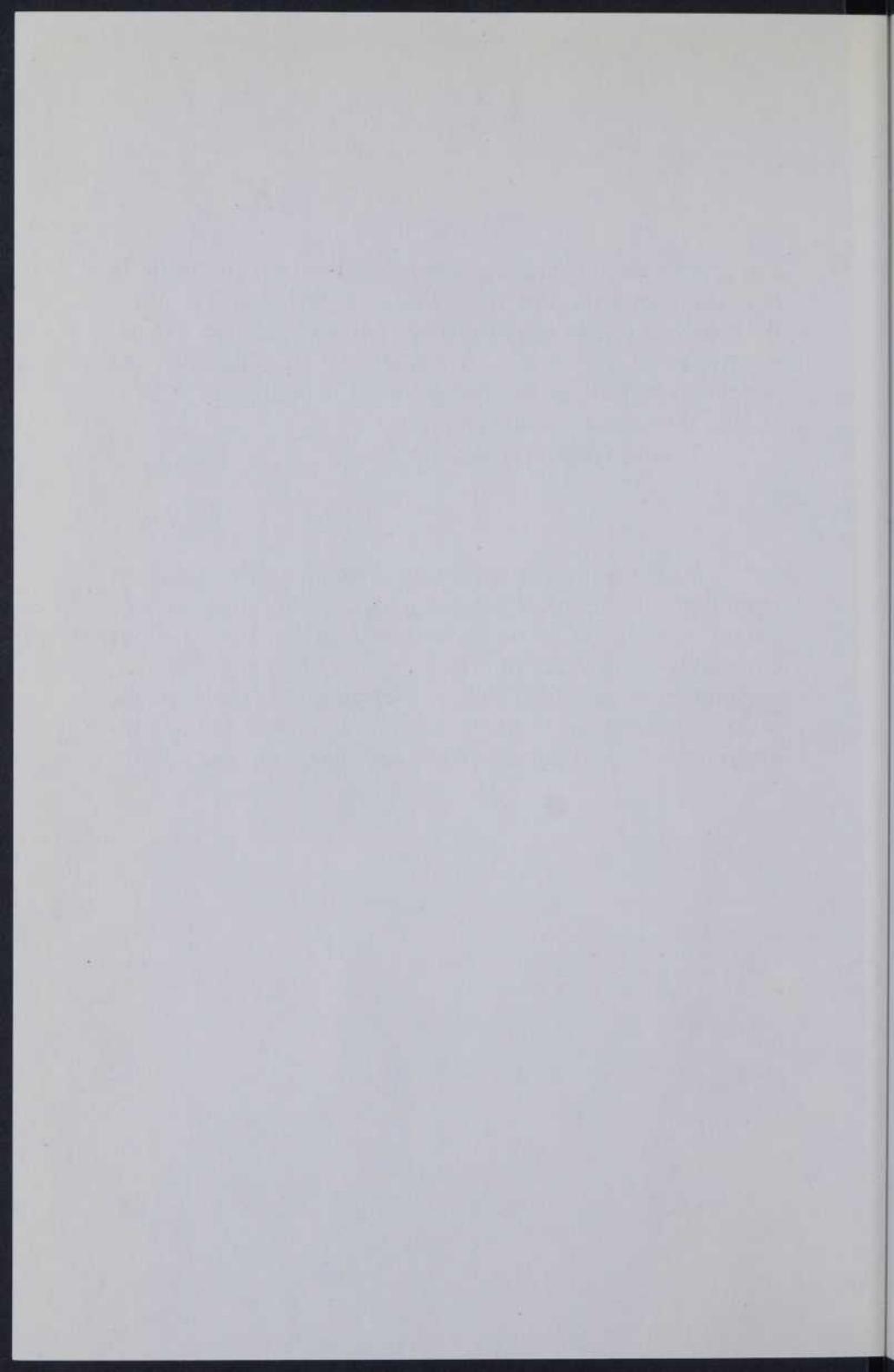
s'approche de ma tante, sans bruit, comme s'il faisait de la lévitation, et s'incline vers elle, avec une douceur quasi théâtrale, le cri, le cri extensible derrière moi, le terrible «non» qui se forme et se déforme dans sa gorge, dans sa bouche, dans l'air, ne fait pas sursauter le petit mort.

Il ne laisse aucune empreinte.

L'âme a déjà pris son envol.

*

Plus tard, lisant *L'enfant éternel*, j'ai repensé au lapin bleu, j'ai revu les petits doigts si mobiles qui s'avancèrent vers lui et le désir de saisir, d'agripper l'objet convoité, qui s'était immiscé en eux. J'ai regretté que personne n'ait eu l'idée de le glisser parmi les soies, contre la joue gonflée de l'enfant, comme une douceur qui lui appartenait et qui l'aurait accompagné jusqu'au bout.



ROBERT BAILLIE

Le voyage

Je ne suis ni peintre ni musicien. Néanmoins, les plus profonds mouvements de l'âme humaine se révélèrent à moi par l'exaltation des œuvres musicales et picturales. On se croit initié, on devient amateur. La peinture surtout m'inspirait. J'aurais voulu traduire en mots les élévations que subissait mon esprit. Le questionnement existentiel cherchait une voie, une ouverture pour s'exprimer. Les enthousiasmes de mon adolescence s'engouffrèrent dans les réserves infinies des grandes découvertes de l'art, ces nourritures terrestres. Immanentes ou transcendantes, les promesses de l'art comblèrent mes attentes. Le corps et les sens parvinrent enfin à vibrer, à exulter, à se confondre avec l'idéal pressenti chez les grands créateurs. À vingt ans, c'est ainsi qu'on s'ouvre à la Beauté du monde.

Avant le roman, je fus d'abord séduit par la poésie. Elle est musique et images. Elle est TOUT. Les œuvres qui ont provoqué le besoin de vivre, l'audace, le mimétisme de la vie, n'ont rien à voir avec la promesse de vie. Du moins

pas toujours. Ce sont souvent des expressions empreintes de gravité, marquées par le destin mortel de l'homme. À l'origine de toute vocation créatrice, il y a la mort. La dynamique des arts, leur dialogue, leur complicité, amorce un espoir de solution, une positivité. Grâce à eux, la vie redevient possible. Au-delà du tragique, ils instaurent l'épiphanie d'une justification tant souhaitée, tant attendue. En bon berger, l'on s'y risque à tour de rôle, se prosternant avec plus ou moins d'humilité devant le verbe. Si l'on n'est ni peintre, ni musicien, ni chanteur, il nous reste les mots.

Je composai une suite poétique à partir de tableaux du Greco, et en particulier de son premier grand chef-d'œuvre, *L'Enterrement du comte d'Orgaz*. Cette immense toile était reproduite et décrite dans le livre de René Huyghe, *Les puissances de l'image*. Expérience de transfiguration, la mort y acquiert une dimension rayonnante qu'*Un enterrement à Ornans* par Courbet viendra confirmer avec fracas. Paradoxe et antithèse, c'est là et chez Gaston Bachelard que j'ai puisé les forces vives qui éveillèrent en moi la nécessité d'un geste récupérateur. La même énergie vitale s'est imposée au contact de l'œuvre de Paul-Émile Borduas. Des poèmes furent ainsi inspirés par les toiles de la période dite *Noir et blanc*.

Notre fille porte le prénom de ma grand-mère. La superposition de leurs identités, l'une entrant dans l'existence, l'autre en étant sortie, provoqua elle aussi l'écriture de poèmes. Ceux-ci entreprenaient de ressusciter l'enfance en lui prêtant une forme et une âme neuves. La coïncidence entre terme et genèse a sans doute éveillé l'audace d'une telle aventure. Sans me prendre pour Faust et sans vendre

mon âme, ni mon esprit, ni mon corps au diable, le geste créateur n'en témoigne pas moins d'un désir d'éternité. Seule la création artistique peut se permettre d'y prétendre, il s'agissait pour moi de l'exercer avec la modestie d'un artisan. Je n'étais ni musicien ni peintre, je deviendrais peut-être l'écrivain qui ferait vivre et revivre ce que la mort s'acharne à nous ôter ignominieusement. De Faust à Sisyphe, je ferai l'apprentissage du roman. Je laisse à d'autres, à Danièle Sallenave par exemple, le soin de la théorie sur la mort en littérature.

Jamais ne furent dissociées de façon hermétique la fiction et la vie parce que se sont mêlées d'elles-mêmes diverses expériences du réel interférant dans l'imaginaire. L'inverse se produit également. Il arrive que l'on retrouve dans la réalité quotidienne des récurrences surgissant d'un univers fictionnel. Des visages par exemple, des personnalités qui renvoient à des images, à des personnages inventés. Il arrive de croiser dans la rue des individus répondant trait pour trait à certaines créatures sorties des romans. Les êtres fictifs sont suffisamment réels pour qu'une majorité de spectateurs accepte ou rejette leur transposition cinématographique. D'où cette difficulté majeure lors d'une adaptation, d'imposer l'incarnation d'un héros romanesque dans le choix de tel ou tel comédien. *La Bovary, c'est moi* et nulle autre, voilà ce que reprend à son propre compte la lectrice ou le lecteur de Flaubert, en refusant à Isabelle Huppert sa blonde Emma au grand écran. À l'inverse, peut-on imaginer quelqu'un d'autre que Jean Coutu dans le rôle du *Survenant* de Germaine Guèvremont ?

Il arrive un temps où la fiction domine et tyrannise. Il arrive un moment où la fiction dépasse le réel. Il m'a été donné de vivre de ces instants troublants. Ainsi en est-il de « l'expérience de Rio ».

Je pense à des visions. Je pense à celle que j'eus un jour au bord d'une route. Je marchais vers le village voisin de chez nous, empruntant le chemin qui passe sous un viaduc. C'est une vision réelle, une vision vraie dans le jour éclatant d'un après-midi de janvier. Un signe s'y incruste, tatouage au cœur, indélébile, deux oiseaux noirs se sont frappés en vol. D'immenses corbeaux comme on en voit dans les champs de novembre et dans le poème de Rimbaud. Ils gisent gelés dans la glace au bord du chemin. Leurs cous brisés, leurs ailes atrocement ployées, cassées, les plumes retroussées, frileuses dans le vent glacial qui rampe. C'est dimanche et deux oiseaux noirs, très noirs, cristallisés par le gel, morts, raides morts agressent ma conscience au bord de la route où je passe comme le vent. Signe funeste que je refoule dès lors, très vite, très fort, au fond de ma chaleur de vivant. Je ne respire plus avant d'atteindre le village. Je rentre sagement à la maison. Me reste à banaliser ma rencontre macabre. L'oublier. Croassement des corbeaux en plein hiver, en plein champ, en plein froid, en plein vent par un radieux dimanche de janvier. Des oiseaux morts, des oiseaux morts criant la mort atroce. *Seigneur quand froide est la prairie...*

Le dimanche qui suivit celui-là me rassura d'abord un peu. La neige de la semaine avait recouvert champs et route. Passé le viaduc, nulle trace de corbeaux, nul chant lugubre ne subsistaient. Je pouvais croire à l'exorcisme du

temps, de la raison, de la lumière. Mais à l'avant-veille de notre départ pour le Brésil, m'engageant dans un sentier qui mène à la montagne, je fus attaqué par une corneille. J'avais beau gesticuler, elle fonçait sur moi en secouant sa tête. Ses cris rauques remplissaient d'échos les ramures gercées des frênes. En cette saison, aucune progéniture ne se trouvait menacée par ma présence. Aucun nid aux alentours ne perchait parmi le choc des branches nues. L'oiseau noir fonçait toujours. Avec de grands mouvements d'ailes, il m'interdisait l'entrée de la forêt. Je rebroussai chemin.

À cause de ces oiseaux de malheur, je souhaitai secrètement annuler le voyage au Brésil. Rien de moins. Je guettais des signes, d'autres signes. L'incendie dans un hôtel de Porto Rico, l'écrasement d'un Boeing de Varig, au départ d'Abidjan à destination de Rio. Jusqu'au matin du décollage, j'appréhendai le séjour brésilien. L'envolée intensifia d'abord ma peur. À l'escale de Toronto, un verglas s'était formé sur les ailes de notre appareil. Mais pendant les douze heures qui suivirent, un vol euphorique allégé par l'alcool me porta. L'azur, l'Amazonie, la mer achevèrent de me désincarner. Nous nous sommes posés en toute douceur dans l'accablante chaleur de Rio de Janeiro, sans même nous rendre compte que nous étions saufs. J'étais fou, j'étais vivant.

La mort agissait ailleurs, une mort anonyme, d'Abidjan à Rio et de Rio à Montréal, elle était inscrite dans mon carnet de voyage. Elle s'y trouvait un nid. J'en reproduis ici les traces.

Rio se meurt. Rio est dans une phase de décomposition qui l'amène à fuir de plus en plus au sud du littoral

de ses plages et du creuset de ses montagnes encaissées. Depuis les quartiers nord, le Centre, Flamingo, Botafogo, depuis les plages de la zone sud, de Leme à Leblon en passant par Copacabana et Ipanema, on sent l'avancée cancérigène de la pollution et de la vétusté de la ville. Rio se sauve. Rio se fuit elle-même et sa fuite vers le sud entraîne le meilleur en laissant derrière une traînée nauséabonde de vestiges lépreux, témoins d'une décadence et d'un déclin irrémédiables.

La saleté et la décrépitude des places publiques, des édifices et des palaces anciens s'incrument comme un avilissement permanent. On colmate à peine. Tout tombe en ruine et en désuétude. Au lieu de restaurer, on farde et la plupart du temps on quitte pour aller ailleurs. Le nouvel ailleurs de Botafogo fut Copacabana, celui de Copacabana, Ipanema et Leblon, et celui de ces derniers quartiers sera São Conrado et Barra de Tijuca. La misère de Rio est un ruban qui s'allonge, un élastique éventé qu'on traîne dans la fange d'une promiscuité de plus en plus repérable, flagrante, d'une violence effective.

Au-dessus de cet étroit reptile, il y a le Christ-Rédempteur qui veille. Entre son Corcovado et le littoral, toutes les pentes des montagnes abruptes s'illuminent la nuit aux milliers de lueurs des favelas. Mais l'eau potable n'atteint pas les hauteurs des bidonvilles. Alors un peuple vibrant et assoiffé, un peuple combien plus nombreux que celui des palaces en transit, demeure, veille et guette le moment propice. Quand ils descendront par milliers, par centaines de milliers pour boire aux sources du pouvoir et de la vie, ils ne se contenteront pas de l'eau brune de la

mer polluée, de ses embruns nauséux, de ses écumes jaunâtres. Les receleurs, les mendiants et les enfants martyrs s'uniront à la masse informe des nécessiteux et alors l'illusion basculera dans le ressac meurtrier des plages mortes.

Voilà ce que le touriste a ressenti dans sa chair et dans sa conscience en déambulant sur les trottoirs de mosaïque de l'Avenida Atlantica. Voilà ce que j'ai ressenti dans l'agression violente des autocars de l'Avenida Nossa Senhora de Copacabana. C'est aussi à ce moment que le touriste a rejoint, dans sa peur, l'angoisse du marcheur qui luttait contre des signes de corbeaux dans la glace et dans l'air. J'attends la mort à chaque coin de rue. Quand nous serons agressés physiquement dans un tunnel par une bande de jeunes Noirs armés de lames d'acier, je ne croirai plus à la lumière des jours intacts qui nous restent.

J'aurai vu la mort de près, mais elle nous a cette fois dédaignés. Les agresseurs nous ont épargnés, mais ma propre mort s'inscrit dans celle de Rio de Janeiro. Le récit que j'en fis est une arme de vie précaire et dérisoire. Je ressens profondément l'inégalité des moyens et des forces en présence. La destruction gigantesque d'un tiers monde fait apparaître brutalement l'injustice de l'oppression inhumaine de la Bête. On dit qu'il faut poursuivre malgré tout l'humble combat de la survie. Créer, créer d'autant plus qu'on ravage notre espoir. Cela aussi fut ressenti comme un paradoxe inexplicable, le mystère de l'espoir malgré tout, de l'acharnement de la vie.

Au retour de Rio, stupéfait, j'apprendrai l'agonie de mon ami Pierre. Je pense à l'ami et je pense à Rio, tous

deux moribonds. J'y pense avec la gravité du deuil. J'écris péniblement, envahi par une grande peine, en ressentant la faiblesse et la vanité des mots. On avait mis fin à l'acharnement thérapeutique. Sans le respirateur qui prolongeait son coma, Pierre devait partir dans les minutes ou l'heure qui suivraient. Voilà deux semaines qu'il survit. Il attendait mon retour. Je ne lui avais pas rendu visite avant mon départ. C'était le dimanche des corbeaux.

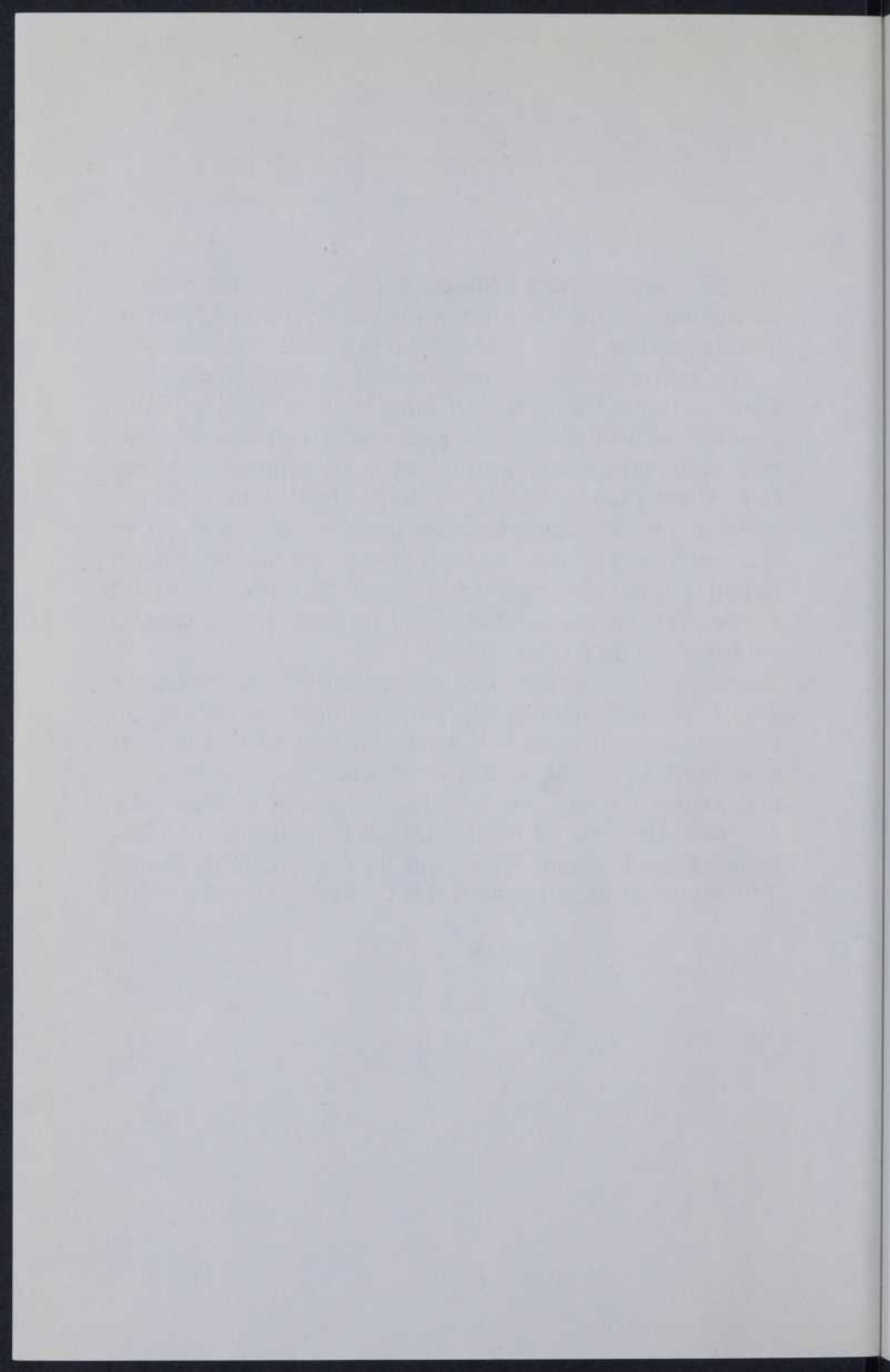
L'image qui me hantait depuis des semaines me revint à la conscience. Elle prend aujourd'hui tout son sens. Cent fois je l'ai rejetée hors de moi. J'ai lutté contre la factice superstition, celle qui peut vous gâter toute la vie. Aberration capable de ruiner le meilleur de la joie, folie noire qui nourrit les angoisses des pauvres gens, magie blanche qui ferait haïr le soleil et l'hiver encombrés de signes. J'avais si peur de voir mourir mon ami devant moi, je l'avais abandonné à la fosse noire comme Orgaz. C'était la mort de Pierre, elle attendait que je revienne. Après toutes ces journées de résistance, elle consentait enfin à s'emparer de son corps et de son âme.

J'ai fui sa mort comme une misère. Je me défile encore. Je n'affronte pas ce qui reste de lui, la totale dépossession, l'ombre de l'ami perdu. Je ne me sens pas encore capable d'affronter le cadavre vif. La dépouille de Rio m'afflige et me marque telle une blessure elle-même mortelle, une carcasse d'oiseau mort. Je ne puis pas en supporter davantage. Ne sachant trop comment fuir le texte, pris au piège, j'engage un combat hasardeux. Mon voyage n'aura-t-il jamais de fin ? Toute la vanité du monde me pousse vers le carnet. Là encore, je lutte. J'écris dans la

précarité totale, dans l'insécurité, en ressentant comme jamais auparavant l'inutilité probable de ma folle prétention. Je persiste, j'ai si peur de ne plus jamais savoir écrire.

Écrire, marcher, voyager, tout engage. Tout est lié. Tout se tient. La mort de l'ami, la mort de Rio. Elles prennent forme dans le récit, sans moi et hors de moi, dans leur autonomie. Écrire est un rachat, un salut qui n'efface rien. C'est prendre la vie en otage. Je suis mon propre ravisseur. Je me rature, mais me conserve en vie. C'est un détournement intérieur, un rapt, un pari sur la mort. Gatien Lapointe n'aura-t-il rien perdu en perdant tout ? Il disait : *Écrire c'est encore espérer. C'est un homme condamné à mourir et qui dit NON.*

Je ne serai jamais un bon touriste, un voyageur docile. Notre itinéraire est temporel dans un espace qui s'intériorise sans cesse. Je souhaiterais abattre nos deux grandes limites. Mais des êtres nous manquent, nous manqueront toujours. Où vont-ils ? Où seront-ils dans mille ans, dans une heure ? Me faudra-t-il toujours partir à leur recherche, à leur rencontre, pour les convaincre de vivre ? Tels seront, de toute mémoire, les voyages essentiels.



LUC PERRIER

Tout ce temps

Tout ce temps buissonneux
d'hirondelles lever l'ancre
sur les lèvres à la vanille
le girofle gagne désarme
l'ennemi dans nos souliers
mercenaire sans feuillaison
qui détraque nos dimanches
mange notre pain nos rues
fausse la réalité
debout les pissenlits
l'ennemi voisin d'escalier
qui refuse de nous reconnaître
d'user de notre vocabulaire
renverse nos encriers nos tables
se faufile dans nos journaux
se déguise en citrouille.
Et nous laissons faire et défaire.
Sommes-nous du verger

de ce fleuve trépidant
sommes-nous sur terre
de l'ombellifère de l'épi
du silex de nos entêtements
hommes femmes de même détresse ?

Frères de montagne
sœurs de comète
ne tombez pas aux muguets
comme si de rien n'était
comme si l'arbre manquait de vent
de racines de tout le ciel.
Ce pays ne tient qu'au fil
de votre parler de votre courage
qu'à la géographie de vos visages
de vos pas dans les melonnières.

Ne tirez pas de conclusions
descendez des toits
quittez vos écrans tueurs d'âme
un pays que je vous dis
à la grandeur du rêve
n'attendez pas la fois
du train passe
des fesses à l'eau.
Chaque fois
le printemps ne ment pas
la sève court dans les rues
chaque fois
quelqu'un nous trahit. D'ici d'ailleurs.

Nous n'avons pas
un seul grain de sagesse
à gaspiller ni le sel
ni l'azur des yeux
parlons parlons
remplissons tout l'espace
de notre chant de notre souffle
rappelons les corneilles
les mouches à feu
les fourmis les chevreuils !

Des joies se fanent
de la fenêtre au vide
de tes absences.

En ce temps gravide
s'il est encore temps
frères de la drave
sœurs d'immortelle mémoire
écoutez l'eau dans les roches
l'alouette les peupliers
s'il est encore temps
encore jour d'un violon.

Râpant la noix de muscade
éclosent les maisons
détalent les lièvres les écolières
la parole retrouve ses mots
jusqu'au grain du bois
jusqu'à demain jamais demain
jamais de la vie.

Ce tempe mousse fougère
frais matin entre les dents
du chêne rouge
à la cloche de verre
je t'aime et t'aime
ce temps fin de voyage
malgré nous malgré tout l'amour
s'exilent nos personnages intérieurs
qui jouaient sur tous les fronts.

Nous étions de ce temps fort
de la fête du même pain
de l'heure pétrie
qui n'attendait pas l'autre.
Que l'un de nous ne tombe pas.

Enfants d'hier à cloche-pied
sur les rails jusqu'aux sauterelles
te dire cette solitude marguerite
inusitée fille du vent semeur
seule comme nous
sans cadran ni sonnerie
naître enfin chercheurs
de bâtons de réglisse
dans le trèfle ce peu de vérité
bien campés sur les dormants
respirant le créosote l'épinette
l'odeur d'homme à savoir
mesurant de l'œil ces longs chemins de fer
menuisiers vérifiant leurs instruments
jouant les détectives dans les gares
nous enivrant de l'air voyageur
affrontant les passagers dételés
de leur quotidienneté bourbeuse
touchant leurs bagages leurs sourires
mine de déguerpier avec les chariots
faisant damner les chefs de gare
les chefs de train les chefs de tout
nous les enfants de rien de nulle part
qui avons tout notre temps d'oiseau.

Enfants ravisseurs têtes d'affiche
l'anis étoilé sur la langue
à pleine bouche dans les cerisiers
nous comptons sur les anthères
sur le flair des bêtes.
Rien ne nous ébranlait
n'avions peur ni du loup
ni de l'homme jusqu'au jour
ce jour quand s'arrête le train
que nous descendons sur terre
avec une poignée de cerises
avec les pierres d'un poème.

Enfants d'hier à jouer avec
les allumettes éparpillées
dans le tissu des amitiés.
Nous-mêmes éparpillés
les trilles nous rassemblaient
chaque départ nous déboulonne.
Malgré les vrilles.
Lequel d'entre nous
partit le premier ? Puisqu'il fallait périr.
En ce temps des mains jointes
en ce temps de Dieu.

Tout ce temps buissonneuse mémoire.

Laissons la parole à d'autres !
Qu'ils se présentent au soleil tapant.
La parole en tenue de combat
ils en auront besoin s'ils veulent
écrire l'infailible rose et
tuer la mort dans l'épine.

L'homme sans souci d'herbe fraîche
a d'autres guerres en tête
chasse ses semblables
des rizières des fraisières
meurt dans les bras d'une femme.
Le printemps sort ses hirondelles
passe inaperçu aux yeux de l'homme
qui ne comprend rien à la cigale
et se permet d'haranguer les foules.

Dans les bras d'une femme
meurt l'homme loin des blés
quand il fallait vivre cette femme.

Les nuages empiètent
sur la page blanche.
Les hommes décolorés
ne connaissent pas la montagne
ne posent jamais leur main
sur des épaules fraternelles

et se déclarent des guerres
quand le houblon quand le soleil

La parole s'emporte
dans les braises
resurgissent des villes
en perte de mémoire.

La guerre n'épuise jamais
ses artilleries
lâche des bombes à fragmentation
sur des têtes amoureuses.
En des pays
l'herbe ne pousse plus
des êtres assoiffés
s'étiolent dans l'obscurité
en d'autres pays plus calmes
on travaille à la fabrication d'armes
afin de tuer d'autres fuyards.
Sans nécessité. Sans comprendre.

Quand les mains d'averse
veillantes danseuses ouvrières
ne réchauffent plus notre planète
quand le dernier mot coupe les ailes
quand la mer ne travaille plus
au salut des pierres
que dire mille fois des roses ?

L'accusé de perdre son temps !

Dans le même ordre d'idée
j'accuse les accusateurs.

À l'ordre ! À l'ordre !
Jurez ! Jurez !
La vérité la vérité la vérité !
L'accusé de perdre son temps
que détenez-vous dans votre sac ?

Une feuille morte
une luciole vivante.

Dilapidé ainsi la forêt
privé un insecte de son monde !
Encore !

Une vesse-de-loup
un bouton d'or
une poignée de riz
des arêtes de poisson.

Ne vous payez pas ma tête !

Vous n'en avez qu'une.

Poursuivez votre déclaration !

Deux pastilles
de l'argent de poche
trois allumettes
quatre calepins
douze crayons.

Pourquoi douze crayons
pour quatre calepins ?

Vous n'avez pas bonne mine.

Jurez ! Jurez !
La vérité la vérité la vérité !

Le chant d'un pinson
la fuite des idées
la fugue d'une brebis
la strette d'une pensée
la vague de folie
la goutte qui fait déborder les juges

le clou de la soirée qui s'éternise
la clé de sol des champs
l'éclair de génie sans paratonnerre
la planche à voile du salut commun.

Vous dérapez vous dérapez
l'accusé de perdre son temps.
Jurez ! Jurez !
La vérité la vérité la vérité !
Que cherchez-vous sur terre ?

Vous ne cessez pas de le répéter.

Répéter quoi ?

Ce que je cherche.
La vérité la vérité la vérité !

Vous ne l'avez pas encore trouvée ?

Je la trouve parfois
dans les yeux des enfants
mais la perds aussitôt
dans les yeux des juges.

Tout ce temps
le soir monte avec ses troupeaux
des jeunes disparaissent
de la surface éclairante
des marcheurs veillent au grain
dire que tu craignais la mort
comme si la lumière
se figeait dans ses courses.

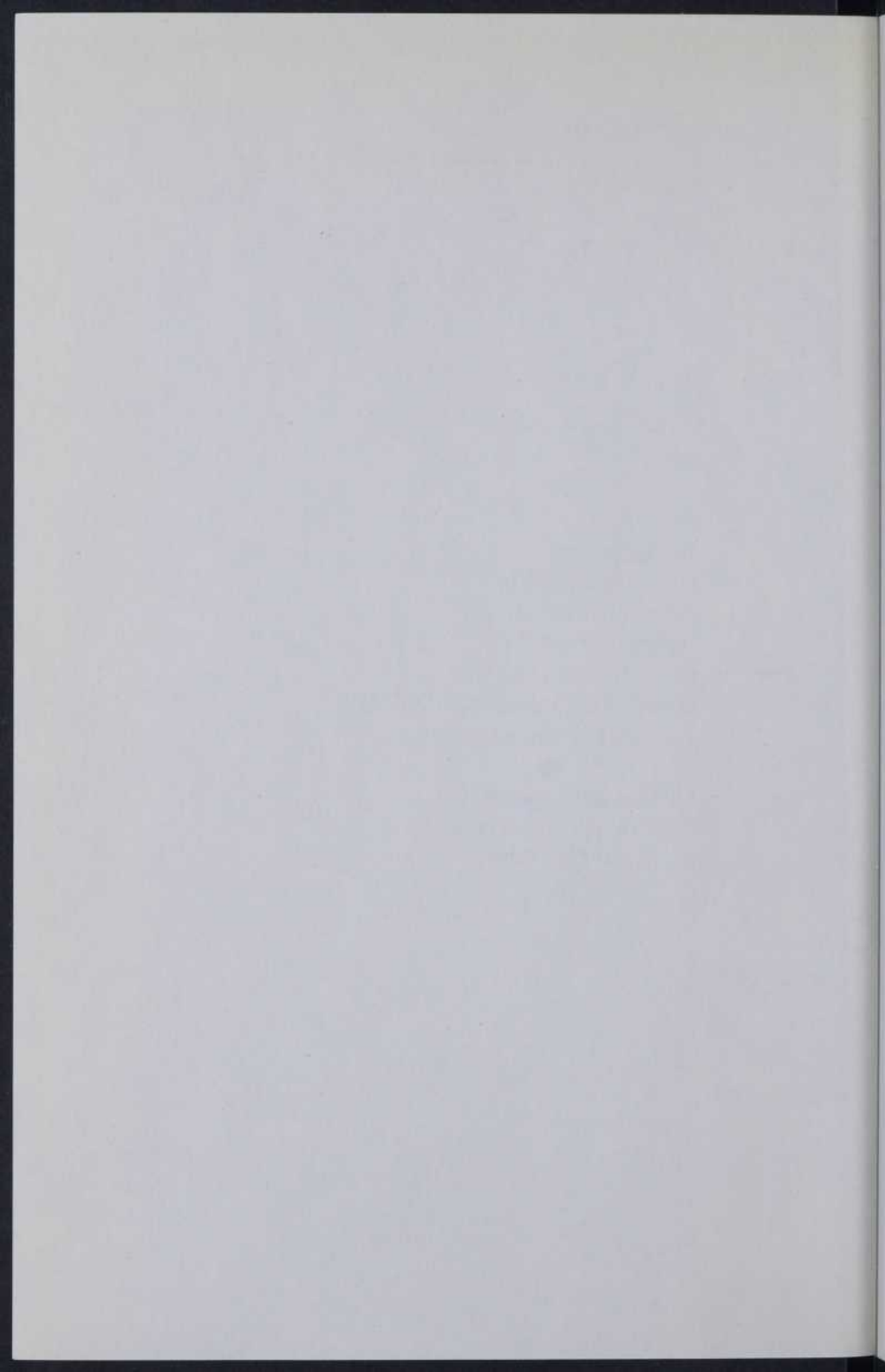
Tout ce temps ciel lisible
ose espérer !

La mer
cache d'autres dés
dans ses vagues.

Voyageur
frère de même courbature
fuyant te fuyant toi-même
fais-toi petit
pour le chas de l'aiguille.
Trop de rochers
te clouaient au sol.

Je t'interroge
avec la tourterelle
les sapins les torrents
sœur nuit blanche
ne quitte pas le navire
la terre volcanique habitable !
Tant de parcours à corriger.

Que de nous que de nous
de cette parole sans repos
en ce pays d'endurance Québec.



HENRI DORION

Musique et géographie

« Tout est dans tout » disait au siècle dernier le professeur Jacotot dans son *Enseignement universel* (1823). Que cet aphorisme soit adage, axiome ou postulat, admettons-en la pertinence et appliquons-le à notre propos. On doit en déduire, en toute logique, que tout est dans la musique, que la musique est dans tout, que tout est dans la géographie et que la géographie est dans tout.

On pourrait simplifier le théorème et se contenter ici d'illustrer que la musique est dans la géographie autant que la géographie est dans la musique. Cette manière de dire les choses serait toutefois imprécise. Il est vrai que faire la géographie de la musique et chercher une musicalisation de la géographie constituent des exercices qui postulent que géographie et musique sont d'essences différentes. Pourtant, géographie et musique peuvent se soumettre à un jeu

Repris de *Pom pom pom pom: musiques et caetera*. GHK, éd. 1997.
Neuchâtel (Suisse) : Musée d'ethnographie.

de comparaisons qui amène à découvrir des similitudes étonnantes.

Examinons d'abord cette seconde vue des choses. En quoi la géographie, science du visible s'il en est, peut-elle partager des attributs avec la musique, dont l'objet, profère Pascal Quignard (1996 : 123), est « intangible, inflairable, inattingible, invisible, asème, inexistant » ? La musique est d'abord rythme et mélodie, éléments qui résultent du sectionnement du temps en sons et en silences. Le rythme de la géographie, c'est l'articulation de l'espace ; sa mélodie, ce sont ses continuités ; ses silences, ses solutions de continuité. Voilà une première analogie.

La musique est aussi mélodie et harmonie : la mélodie, cette invention linéaire, horizontale, qui déroule dans l'espace temporel des sons, en soi insignifiants comme des syllabes, pour en faire des mots et des phrases ; puis l'harmonie, cet agencement vertical construit à partir d'échelles de vibrations harmoniques, calquant un code esthétique sur les données immuables de l'acoustique. La musique a donc quelque chose d'un langage bidimensionnel, comme la géographie, que les géographes traditionnels (ceux que le virus informatique n'a pas encore privés de la faculté de voir les paysages) définissent aussi par les deux dimensions de son approche descriptive : la dimension horizontale, qui est la différenciation spatiale entre les lieux, et la dimension verticale, qui est l'interaction des phénomènes dans un lieu donné. Le physique, le social, le culturel, l'économique, le politique, qui constituent un paysage vu en coupe, c'est le niveau harmonique de la géographie. Ses lignes de continuité et ses points de

rupture, qui constituent les paysages vus en plan, c'est son aspect mélodique. Un paysage est harmonieux ou cacophonique selon que ses composantes sont en complémentarité ou en tension; un périple d'un paysage à d'autres est mélodieux si leur agencement successif offre au voyageur un scénario équilibré, sans ruptures brutales, sans oppositions irréconciliables dont la géopolitique aura un jour à s'occuper.

Ces observations ne suffisent peut-être pas à nous libérer de la simplification outrancière qui se contente de faire de la musique l'art du temps et, de la géographie, la science de l'espace. Baudelaire disait pourtant : « la musique donne l'idée de l'espace » et Debussy « rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil ».

Sur une colline d'Helsinki, on a élevé à la mémoire de Jean Sibelius un monument composé de tubes de métal qui émettent des sons plaintifs lorsque l'un des vents du Nord s'en mêle. Une musique enracinée dans l'espace. Une reproduction de ce monument a été placée dans un jardin emmuré au siège de l'UNESCO à Paris. Il est muet faute de vent; Éole n'était pas urbain et la musique a quelquefois besoin de racines, même après sa naissance.

Au milieu de nulle part, dans la grande plaine semi-désertique au nord-ouest de Marrakech, le voyageur voit soudain un panneau routier qui annonce « Souk el Tleta », un village qui, comme son nom le dit, n'existe que le troisième jour de la semaine (le mardi), lorsque les vendeurs de tous lieux et de tous objets et denrées y convergent avec leurs échoppes démontables. Le besoin de nommer les lieux amène quelquefois aussi à nommer le

temps, à inscrire la géographie dans les cycles du temps, et réciproquement. C'est dans ce marché que j'ai acheté le plus humble et le plus bel instrument de musique de ma collection : un rebab qui n'était que la seconde vie d'une casserole aménagée en instrument à corde. Il est presque mort aujourd'hui, délocalisé lui aussi, sur les rayons d'un musée attendant sa troisième vie; un objet musical à la dérive dans l'espace-temps...

Et pourtant, on aura dit que la musique ignore l'espace et que la géographie transcende le temps ! On l'aura exprimé par des demi-vérités, comme ce mot d'Éric Satie : « l'art n'a pas de patrie ». Même si effectivement sa musique n'en avait pas, voilà une sentence dangereuse parce qu'ambiguë. Les compositeurs eux-mêmes divergent à ce propos. En effet, il existe à cet égard un clivage net entre les musiciens français et, dans une certaine mesure, allemands, d'une part, et les musiciens situés en périphérie des écoles occidentales, d'autre part. Alors que Rameau, Satie et Varèse, de même que Mahler, ont conspué le « nationalisme musical », les racines nationales constituaient presque un credo pour des musiciens de Hongrie (Kodály), de Tchécoslovaquie (Dvořák), de Pologne (Chopin), de Russie (Rimsky-Korsakov), d'Arménie (Khatchatourian); même Verdi a partagé leur point de vue. Il y a là, sans doute, une réflexion géopolitique à développer. En fait, on peut davantage appliquer le mot de Satie à la relation entre le musicien et son auditeur (l'aval) qu'à la relation entre le musicien et son milieu (l'amont).

D'ailleurs, il y a bien deux types de géographies de la musique, deux manières d'envisager le phénomène

musical dans le contexte spatial : il faut distinguer la *géographie de la musique composée* de la *géographie de la composition de la musique*. La première, qui effectivement, au nom de l'universalité de la communication, ne devrait pas avoir de frontières, s'intéresse aux pratiques culturelles et à la réceptivité des consommateurs aux musiques étrangères, ces pratiques étant, on le devine, fortement conditionnées par le contexte économique (les lois du marché) et politique (les pouvoirs et contre-pouvoirs). Mais notre propos est davantage porté vers une géographie de la composition de la musique, qui regarde l'œuvre musicale comme un produit et, partant, un reflet, conscient ou non, du milieu géographique, dans les faits ou dans l'esprit du compositeur.

Traduire en langage artistique l'espace et les paysages n'est l'apanage exclusif d'aucun discours, scientifique, poétique, musical ou pictural. Chacun a ses moyens, ses libertés et ses contraintes. Il faut bien reconnaître, à cet égard, qu'entre la géographie et la musique s'interpose la peinture, un art considéré comme tellement plus apte à reproduire les paysages. Voire ! Les natures mortes, admettons ; mais les natures vives... Sergei Rachmaninov a traduit en musique un rocher (*Le rocher. Poème symphonique, op. 7*) ; mais combien de peintres ont représenté, dans leur fixité momentanée, chutes grondantes, cascades rieuses et mers déchaînées ! Et, pour brouiller les cartes, Ralph Vaughan Williams a introduit dans sa *Sinfonia antartica*, une image que des mots introductifs annoncent comme des *silent cataracts* figées par le gel polaire. La peinture fige les paysages, la musique les anime.

La géographie les offre à quiconque veut en faire — on y revient — des natures mortes ou des natures vives, deux langages qui, tout compte fait, ne sont pas si contradictoires. Delacroix les réconciliait quand il disait : « Il y a un genre d'émotion qui est tout particulier à la peinture... Il y a une impression qui résulte de tel arrangement de couleurs, de lumières, d'ombres... C'est ce qu'on appelait la *musique du tableau*. » Et Michel Fleury (1996 : 35), qui citait cette observation de Delacroix, d'intituler un chapitre de son ouvrage sur l'impressionnisme : « voir la musique et entendre la peinture », comme Jean Dubuffet qui recherchait une musique produisant l'effet du jazz et qui enregistrait un album de « musique phénoménale » (Kerner 1997).

La peinture et la musique s'empruntent mutuellement leurs langages. Les compositeurs ne se sont pas privés de traduire en musique des œuvres de grands peintres, ceux qui ont fait chanter les couleurs. Tchaïkovski et Martinů ont mis en musique les fresques géo-historiques de Piero della Francesca ornant l'église des Franciscains à Arezzo. Clermont Pépin s'est inspiré de la célèbre peinture de Picasso pour représenter le drame de Guernica en une musique aussi acérée que le cri troublant de ce tableau. De même, les paysages et personnages de Michel-Ange se sont retrouvés dans les œuvres de Chostakovitch et du géorgien Kancheli, ceux de Turner dans la musique de Marius Constant, ceux de Botticelli dans les fresques musicales de Respighi, comme les paysages abstraits de Kandinski ont trouvé place dans la musique de Schnittke et les constructions surréalistes de Max Ernst, d'Yves Tanguy et de

Giorgio de Chirico dans une œuvre de la polonaise Marta Ptasińska. Par là, le musicien entreprend de sonoriser tout à la fois le réel et l'imaginaire. Comme pour le peintre, la géographie colle au langage du compositeur. Devant ce quasi-manifeste du surréalisme qu'est l'impressionnant tableau de Böcklin, *L'île des morts*, Marguerite Yourcenar (1989 : 154-155) écrivait : « Böcklin n'a pas vogué vers l'île des morts, dans quelques barques ressemblant aux gondoles [...]. L'Italie de Böcklin, Allemagne ensoleillée, est le rêve d'un cerveau du Nord. » Cette image germanique de l'Italie s'est épaissie d'une couche géographique additionnelle lorsque le très russe Sergei Rachmaninov l'a mise en musique. Le pays de la mort, comme les pays réels, peut devoir passer par le visuel pour atteindre le sonore. On dit qu'après avoir vu un tableau de Turner représentant la grotte de Fingal, en Écosse, Mendelssohn aurait révisé le manuscrit du poème symphonique qu'une visite de la grotte lui avait inspiré.

Il faut regarder la musique et écouter la peinture ; dans leur complexité jusqu'à l'indéchiffrable ; dans leur dépouillement jusqu'au bord de l'absence. Certains considèrent la surcharge sonore comme du bruit ; on y reviendra. Par ailleurs, on pourrait penser que le degré zéro de la peinture avec le *Noir sur noir* de Malevitch n'a pas son équivalent en musique, puisque le silence, pour faire sens, doit être encadré de sons. Pourtant, n'a-t-on pas vu, dans des juke-boxes aux États-Unis, des plages de silence à vendre pour un quarter (25 ¢) comme toute bonne chanson western ? À défaut de paysage sonore, on achète le rêve, ou plutôt le contexte pour y accéder. À défaut de paysage à

voir de ses yeux vus, on peut aussi appréhender ou du moins sentir, par la musique, le contexte régional qui permet aussi d'accéder au rêve.

Bien sûr, toute musique n'est pas descriptive. Mieux dit : toute musique n'est pas d'abord descriptive. Car, à l'analyse, elle finit toujours par l'être ; descriptive ou évocatrice, mais pas seulement du paysage que le titre de l'œuvre cite en exergue.

Bedřich Smetana a composé une monographie musicale décrivant les segments successifs de l'artère fluviale de son pays, la *Vltava* (que plusieurs s'obstinent encore à appeler *Moldau*). D'amont en aval, une oreille le moins informée par l'œil du géographe reconnaîtra le chant discret des sources, le grondement des eaux propulsées dans les gorges, les échos de scènes riveraines et pastorales, puis, passée l'ombre des châteaux de Prague, le retour au calme débit d'un fleuve qui disparaît du regard en même temps que de sa Bohême natale. Quinze ans plus tard, Béla Bartók, à l'âge de dix ans, au sortir d'une leçon de géographie, écrit une suite intitulée *Le Danube*. Plus naïve et forcément moins peaufinée, l'œuvre de l'enfant Bartók bénéficie et souffre à la fois de la spontanéité de la jeunesse. Dépourvue d'une analyse fine des paysages traduits et d'un agencement structuré de ses composantes, sur le plan des images comme des thèmes, l'œuvre présente toutefois l'intérêt de révéler le caractère holistique de sa perception d'un phénomène dont la linéarité n'est qu'apparente. Le Danube de Bartók, « fier lors de son entrée en Hongrie, triste à la sortie », comme il l'expliquait en mots et en notes, est ainsi teinté d'une lueur géopolitique qui

l'amène à contredire quelque peu la réalité géomorphologique du fleuve et de ses abords. Observation, émotion et patriotisme se confondent, comme se confondent en s'interpellant les différentes composantes de toute bonne géographie régionale.

Même en ne prenant en exemple que les fleuves comme source d'inspiration musicale, on pourrait dresser une longue liste d'œuvres qui tirent leur inspiration et leur sens (« asème », la musique ?) dans des registres aussi différents que les disciplines qui s'y abreuvent. Heitor Villa-Lobos, le chantre de la nature brésilienne, a convié dans son poème symphonique *Erosão* des échos de la jungle amazonienne et des tribus autochtones qui y perpétuent des chants et des rythmes transposés sur les portées du compositeur, mais aussi des légendes inspirées des hauteurs sidérales (l'amour déçu de la lune pour le soleil lui valut des larmes qui ont donné naissance au plus grand fleuve de cette terre qu'aurait embrasée leur passion). Aussi, musique et géographie y font bon ménage, comme le laisse présager le titre très géomorphologique de cette œuvre aux couleurs flamboyantes comme les oiseaux qui peuplent la chaleur moite d'un enfer amphibie.

En 1913, Selim Palmgren décrivait, dans son deuxième concerto pour piano et orchestre, un fleuve réel de sa Finlande natale, le Kokemäenjoki, comme Sibelius l'avait fait pour le fleuve imaginaire dont, tel un esquif cerbère, le *Cygne de Tuonela* gardait l'entrée. Ses sources, ses rapides, ses rivages, son embouchure, toute la géographie du fleuve s'y retrouve, mais aussi et surtout le symbole du cours de la vie. Et voilà que le pont est fait, sur ce

double courant de la vie et du fleuve, avec le symbolisme et les formes de l'Art nouveau dont il a emprunté rinceaux et circonvolutions sonores pour fleurir son œuvre. Bien des musiciens de cette époque ont, comme le philosophe suédois Swedenborg, «envisagé le monde matériel comme le reflet du monde spirituel». Cette position était rappelée par François Sabatier (1995 : 338-339) qui en donnait cette explication : «Quant à la musique, elle apparaît symboliste par essence puisque très limitée dans la description objective.»

Les compositeurs ont sans doute toujours senti cette limitation inhérente au langage musical qui explique la polysémie subjective de bien des œuvres musicales («asème», la musique?), qu'on les loge à l'enseigne de l'impressionnisme, de l'expressionnisme ou de la musique à programme. Cela pourrait être illustré par un long catalogue de telles compositions. Contentons-nous de quelques citations, toujours en demeurant dans le monde des fleuves, ne serait-ce que pour le plaisir de mélanger les genres.

Intéressante, par exemple, est la mise en musique du poème de Mistral *Lou Pouèmo dóu Rose* (Le poème du Rhône), qui interpelle autant la géographie du fleuve-Dieu de la Provence, l'histoire de ses rives, les passions de ses riverains, que des ailleurs géographiques (l'Ardèche, le Drac), historiques (Guillaume d'Orange) ou mythologiques (les antiques Nāïades). Josef Zawinul, dont les origines (autrichienne, tchèque, hongroise et tzigane) sont aussi diverses que le Danube est international, a lui aussi juxtaposé et superposé différents niveaux d'inspiration et

d'expression dans une suite symphonique, bien nommée parce que résolument géo-historique : *Geschichten von der Donau* (Histoires du Danube). Son œuvre, baroque sans anomalie, hétéroclite sans incohérence, raconte l'histoire d'un fleuve né peut-être à Donaueschingen, comme disent les géographes, mais aussi dans les concerts de cloches de l'Europe germanique ; il offre aux rochers qui le baignent d'y regarder passer le cours de l'histoire et, nourri du cosmopolitisme de l'Empire austro-hongrois autant que des peuples apatrides qui y ont chanté leur misère, il roule jusqu'aux portes de l'Orient le souvenir de trop nombreuses guerres. « Asème », la musique ? Plutôt polysémique...

L'une des quelque 2 000 compositions de Duke Ellington, *The River* (il s'agit du Mississippi, bien sûr), en étonnerait plusieurs, dans la mesure où il figure, au même titre que les exemples précédents, aux côtés de symphonistes épris de géographie musicale. Tout en donnant un sens littéral aux sept parties de son œuvre (les rapides rieurs, le lac, le remous, le tourbillon), le Duke voulait en faire une allégorie religieuse, épris qu'il était de spiritualité et même de mysticisme.

D'inspiration beaucoup plus pragmatique ont été les produits du « sots-réalisme » soviétique qui, au coin d'un certain lyrisme et dans un langage prudemment académique, ont chanté la domestication des grands fleuves par la technologie et la politique. L'inauguration du canal Lénine a eu droit à un poème symphonique, *La Volga rencontre le Don*, de Serge Prokofiev, et le harnachement hydro-électrique d'un grand fleuve sibérien à une suite de ballet, *Angara*, du compositeur russe (de nationalité mari)

Andreï Eshpai. L'intérêt que recèlent ces œuvres n'est pas étranger à la manière subtile dont ces compositeurs ont réussi à faufiler leur inspiration dans le mince couloir qui séparait leur credo esthétique et l'imprévisible contrôle des censeurs soviétiques de l'art-pour-le-peuple.

Mais il peut arriver que la géographie soit complice involontaire de musiques de courte inspiration. Les Muses des plus grands musiciens ont, elles aussi, leurs moments de silence, des « crises en thèmes » comme disait Bourvil. Une suite de ballet de Serge Prokofiev, *Sur le Dniepr*, constitue à cet égard un exemple type. Dans sa biographie très soviétiquement correcte de Prokofiev, Israel Nestiev (1946) raconte que la direction du Théâtre national de l'opéra avait commandé au compositeur une œuvre sans sujet ni plan autres que l'occurrence de crescendo, de chutes, de montées lyriques susceptibles de se traduire en une belle gestuelle. Il semble que ce n'est qu'au moment de concevoir les décors et les costumes que les scénographes, au demeurant de grand talent, Gontcharova et Larionov, eurent l'idée de créer un cadre ukrainien. Celui-ci était tellement absent de l'œuvre de Prokofiev que, lors de la première, le ballet fut présenté au public sous le nom abscons de *Sur le Borysthène*, nom antique du Dniepr, qui remplaçait un non-lieu géographique par un non-lieu temporel, l'argument n'ayant rien à voir avec l'Antiquité. Sans doute faut-il de tels contre-exemples pour souligner, *ex absurdo*, l'intérêt de rechercher dans la musique des échos explicites ou subliminaux, calculés ou spontanés, volontaires ou subconscients, des géographies de tous ordres que chaque mode d'expression a traduites à sa façon : prose, poésie, peinture,

photographie, musique. L'intérêt du langage musical est peut-être de faire la synthèse de ces langages, tour à tour ou simultanément prosaïque, poétique ou pictural.

Musique et géographie ont en commun beaucoup plus que ne le laissent filtrer les découpages épistémologiques. Les paysages, comme les œuvres musicales, sont de densités et d'équilibres variables. Les premiers sont faits de routes et de circuits de tous ordres, de constructions verticales, de déserts physiques et humains, de superpositions harmonieuses ou discordantes. Symétriquement, les secondes sont faites de mélodies, d'accords, de silences, de contrepoints, de syncopes. Ces éléments se répondent : les paysages, comme les œuvres musicales, sont multidimensionnels et s'inscrivent tout à la fois dans le temps et dans l'espace. On peut les écouter ou les regarder en conservant ses distances ; on peut aussi s'y glisser, s'y dissoudre en s'imbibant de leur substance. L'habitant du lieu devient partie intégrante de son paysage, comme l'interprète, de corps ou d'esprit, vit la musique à laquelle il se donne. Est-ce par crainte que cette fusion aille trop loin que les compositeurs utilisent si peu souvent le temps cardiaque (72 battements/seconde) comme rythme de leurs œuvres ? Car la musique doit aussi emporter son visiteur.

Dans son ouvrage *Le poème symphonique et la musique à programme*, Michel Chion (1993) montre, avec un enthousiasme qu'il est impossible de ne pas partager, comment, dans sa *Chevauchée nocturne et lever de soleil*, Sibelius réussit à faire en sorte que « le temps de l'œuvre s'identifie au temps de l'action » ; « la musique n'avance plus, c'est le temps qui passe ». Il faut écouter cette œuvre, dans un

courant d'air hivernal, loin de la ville et toutes lumières éteintes, même celles du ciel ; la géographie de la taïga ou de la toundra (selon le choix des rêves) emportera vers ces lieux où la démonstration devient inutile. Car la musique ne remplace pas la description ; elle la complète, la qualifie, la colore, la contextualise, et il paraîtrait superflu d'ajouter qu'elle la sonorise. Pourtant, toutes les descriptions écrites, donc silencieuses, veulent traduire une réalité où le silence n'existe pas, même pas dans les déserts de glace, encore moins dans les déserts de sable. Même ces lieux que de loin on imagine silencieux ont incité des magiciens du son à faire chanter le silence. Edouard ArtiMOV, par un jeu de glissements de quarts de tons à la flûte, a bien su traduire la distance, l'immensité du désert vert de Mongolie où Nikita Mikhaïlov a situé son film *Urga*.

À une extrémité du spectre sonore, il y a le silence ; à l'autre bout, le bruit, que l'on a souvent dit essentiellement différent de la musique. Varèse (cité par Savignac 1988) nie cette dichotomie : « Il n'y a pas de différence entre le son et le bruit, le bruit étant un son en cours de création. » De son côté, Étienne Gilson (1964), plus philosophe que musicien, a réglé la différence : « le bruit est de l'ordre de la nature et la musique est art ». L'expression est en effet consacrée : on parle toujours des bruits de la nature, même lorsqu'ils sont musique. Pourtant, qu'est-ce qui distingue la tierce majeure descendante que répète le coucou de celle qu'a tracée sur une portée la main de Haydn ? Sans doute le même argument qui distingue l'obscurité d'une caverne du carré noir de Malevitch. La distinction entre musique et bruit réside-t-elle dans

l'intention ou dans l'intensité ? Des musiques, en quantité excessive ou morganatiquement superposées, deviennent-elles du bruit ? Un accord parfait majeur tonitrué à 200 décibels relève-t-il encore de la musique ?

La musique se définirait-elle alors par la mesure, l'équilibre ? Ou par le plaisir ? Le credo de Jean Françaix est de produire une musique plaisante, sans plus. Personne ne peut s'inscrire en faux contre cette approche à laquelle, tout compte fait, aboutissent toutes les définitions de la création musicale. L'auditeur peut bien tirer son plaisir de l'admiration de la pure forme ; il serait stupide de le lui reprocher. Mais il ne faut pas pour autant, au nom de l'amour de l'art pour l'art, déconsidérer le mélomane, amant de cette terre et de ses paysages, qui tire le sien de l'évocation, objective ou subjective, de quelque réalité extra-musicale. Et si, en plus de plaire, la musique informait ?

En fait, la musique, puisqu'elle reflète souvent les régions dont elle est issue, peut être un mode d'expression au service de la « géographie régionale ». Aussi, poursuivant une démarche que les géographes professionnels qualifieraient de « géographie systématique », il est intéressant de regarder quels sont les phénomènes géographiques qui ont le plus inspiré les musiciens. On pourrait ainsi entreprendre un voyage musical au cours duquel, au travers de mélodies, de symphonies, de cantates même, défileraient tous les chapitres d'un traité de géomorphologie.

Une introduction de géographie astronomique citerait la *Symphonie du Cosmos* de Johan Franco, *Les étoiles* de Mary Howe, *Les planètes* de Gustav Holst,

présenterait le ballet de Darius Milhaud, *La création du monde*, qui fait surgir de la masse amorphe les formes humaines et terrestres.

Le chapitre de l'océanographie ne manquerait pas de sources. Y seraient cités : *Les Océanides* de Sibelius, *A Sea Symphony* de Vaughan Williams, qui évoque les brumes de Londres, les *Paysages marins* du finlandais Uuno Klami, le *Poème des rivages* ou le *Dyptique méditerranéen* de Vincent d'Indy, l'ouverture *Meeresstille und glückliche Fahrt* de Mendelssohn, la *Sinfonia del mare* de Malipiero, *L'homme et la mer* de Roslavets, *Sadko* de Rimsky-Korsakov, qui nous emmènerait dans les royaumes du fond des mers. Debussy nous ferait connaître le jeu des vagues et le dialogue du vent et de la mer, et nous apporterait, par-delà les flots et les âges, l'écho d'une *Cathédrale engloutie*.

Pour les montagnes, les sources seraient diverses. Alors que les collines ont inspiré des formes musicales à leurs dimensions (chants, lieder, divertissements pour instrument solo), la haute montagne, fière de ses dimensions surhumaines, a trouvé dans le grand orchestre une forme musicale à sa mesure. Une introduction théorique citerait *Le Parnasse* de Couperin, car c'est moins la montagne elle-même que l'image du sommet dont il est question ici. On écouterait alors les échos de la Géorgie dans les *Esquisses caucasiennes* d'Ippolitov-Ivanov, le chant des Carpathes dans les œuvres symphoniques ou concertantes de Szymanowski, les airs montagnards du Massif central français dans les œuvres de Vincent d'Indy et, en Amérique, les multiples sonorités de l'*Appalachia* de

Delius, l'appel des Rocheuses dans *Altitude* du compositeur québécois Claude Champagne, jusqu'aux explosions du *Mount St. Helens* de Hovhaness.

L'hydrologie ne serait pas en reste car, on l'a vu, les compositeurs se sont maintes fois intéressés aux fleuves, qui se prêtent bien à des développements linéaires sur lesquels peuvent se greffer, comme dans la nature, des éléments de tous ordres.

La géographie urbaine n'a pas été ignorée non plus par les compositeurs qui collaboreraient à notre somme musicale de géographie systématique. On y rencontrerait la Rome de Respighi avec ses *Fontaines*, ses *Pins* et ses *Fêtes*, la Barcelone de Mompou (*Suburbis*), le New York de Charles Ives (*Central Park in the Dark*), le Saint-Pétersbourg de Glière (*Le cavalier de bronze*) et de Miaskovski (sa *Dixième Symphonie*), le Versailles de Debussy avec ses *Feux d'artifice*, les rues noires de Budapest dans le *Mandarin merveilleux* de Bartók, les ruelles pentues, les marchés et les orgues de Barbarie du Tbilissi de Nasidze à travers les yeux du peintre Pirosmachvili, et combien d'autres villes, grandes ou petites. Paris, tellement chanté mais aussi orchestré, remporterait sans doute la palme du « Citation Index ». Plus subtil que la description, sympathique mais guère plus, que fait Gershwin de Paris (*An American in Paris*), apparaît ce qu'en ont dit Delius dans son *Paris, the Song of a Great City* ou Jacques Ibert dans sa suite symphonique *Paris* ou même Alexandre Tansman dans ses miniatures pour enfants. La destruction des villes autant que leur beauté a inspiré d'autres musiciens qui ont voulu les replacer dans

leurs moments de rupture : la *Chute de Berlin* de Khatchatourian, la *Septième Symphonie* de Chostakovitch qui évoque le siège de Leningrad, le *Thrène pour les victimes d'Hiroshima* de Penderecki, l'oratorio *Nagasaki* de Schnittke, le *Mémorial pour Lidice* de Martinů.

La géographie des transports aurait aussi son chapitre. Confiant l'aspect technique du sujet à Arthur Honegger qui, avec son *Pacific 231*, nous révèle les vibrations et les rythmes d'une locomotive de 300 tonnes lancée sur les voies à 120 kilomètres à l'heure, on pourrait se reposer dans le *Petit train de Caipira* de Villa-Lobos qui, de ses banquettes ballottantes, offre à la vue et à l'oreille des paysages miniatures d'un Brésil ramené à des dimensions d'enfant. Dans un langage plus grandiloquent, le soviétique Ovtchennikov illustre, dans un oratorio *À la gloire des constructeurs du BAM* (le second transsibérien), la conquête de l'immensité sibérienne symbolisée par un convoi ferroviaire dont la cadence rythmée n'échapperait à personne, pas même à un enfant; Maximilien Steinberg a fait de même avec son *Turksib*, la ligne ferroviaire qui unit la Sibérie au Turkménistan. Moins géopolitique et plus recherché est le langage de Michael Nyman, qui a écrit une *MGV (musique à grande vitesse)* pour l'inauguration, à Lille, de la ligne du TGV qui y passe. Et à l'heure du repos, on écouterait le *Night Train* d'Oscar Peterson.

Depuis un siècle ou à peu près, la ville, comme la locomotive, bat le rythme de la machine. Celle-ci a envahi le monde et sa musique, du moins celle qui a décidé d'être de son époque, en a pris la cadence. Le *Ballet mécanique* d'Antheil, le *Pas d'acier* de Prokofiev, la *Fonderie* de

Mossolov, la *Symphonie des sirènes d'usine* d'Avramov ont été les premiers reflets d'une époque où la mortelle régularité du pendule commence à envahir jusqu'aux plus subtils mouvements de la vie de l'homme. Prokofiev, témoin de son temps, a fourni des dizaines d'exemples de cet art mécanique, tel son *Cinquième Concerto pour piano et orchestre*, qui veut reproduire ce monde où la machine risque de remplacer l'homme, où le polygone risque de remplacer la fleur. Henryk Górecki a de même évoqué le caractère « motorik » de l'époque constructiviste dans son *Concerto pour piano et orchestre*.

Apportons un dernier exemple en forme d'interrogation. *L'écrou*, un ballet de Chostakovitch, demeurera, à bien égards, une énigme. A-t-il voulu glorifier ou ridiculiser l'idée, courageusement engagée ou bêtement saugrenue, d'exprimer en musique « la lutte contre le sabotage industriel » ? Le compositeur a-t-il voulu démontrer que l'art a le pouvoir de se purger des pires compromissions tout en cédant, en surface, à leurs exigences ? Ce débat a donné lieu à d'interminables discussions qu'ont attisées les *Mémoires* (vrais ou faux ?) de Dmitri Chostakovitch dont on ne sait s'ils témoignent, chez le compositeur, d'un asservissement calibré selon les caprices de la censure soviétique, de la recherche d'un langage codé livrant des contre-messages à la langue de bois des autorités ou de l'expression quasi schizophrène de l'inévitable déchirement qu'ont vécu les artistes soviétiques.

Cette interrogation est, en un sens, à l'image de la musique elle-même, dont les messages, au-delà de celui de la beauté formelle, traduisent, recèlent ou suscitent une

panoplie de sentiments, de réminiscences, d'images dont le décodage précis est sans doute moins important que leur effet sur ceux qui croient que la musique, tout comme les paysages, a un sens. Aussi, il est utile, pour s'en convaincre, de s'exercer à écouter les paysages et à regarder la musique afin de découvrir que celle-ci et ceux-là se conjuguent dans un même rythme, celui de la vie.

BIBLIOGRAPHIE

- CHION Michel. 1993. *Le poème symphonique et la musique à programme*. Paris : Fayard.
- FLEURY Michel. 1996. *L'impressionnisme et la musique*. Paris : Fayard.
- GILSON Étienne. 1964. *Matières et formes*. Paris : Vrin.
- JACOTOT Jean-Joseph. 1823. *Enseignement universel de la langue maternelle*. Dijon : V. Laugier.
- KERNER Anne. 1997. «Jean Dubuffet, du signe à la trace». *Muséart* 67 (février) : 58-63.
- NESTIEV Israel Vladimirovich. 1946. *Prokofiev*. Paris : Éditions du Chêne.
- QUIGNARD Pascal. 1996. *La haine de la musique*. Paris : Calmann-Lévy.
- SABATIER François. 1995. *Miroirs de la musique*. Paris : Fayard.
- SAVIGNAC Michel. 1988. *Pensées de musiciens*. Verdun (Québec) : Louise Courteau éditrice.
- YOURCENAR Marguerite. 1989. *En pèlerin et en étranger : essais*. Paris : Gallimard.



FRANCE DUCASSE

*Promenade au phare
de Pointe-des-Monts*

Pour Rasik Hathi

*Si je parle ainsi de choses anciennes c'est qu'elles
demeurent et dangereuses dans notre oubli*

*Il y a plein notre sang d'humeurs qui tournent mal
et virent à la vengeance*

*Nos morts ne dorment pas croyez-m'en ils se
rongent et font un froissis de feuilles dans notre
sommeil*

*Ainsi je t'accueille mémoire et j'écoute ta voix
monter dans notre dos comme un soleil qui donne
de l'ombre*

Jacques Brault

On dit que tout commence par le commencement. Que de gens curieux nous demandent comment on s'est connus ! Ils doivent s'attendre à une histoire différente de la leur, un récit à la mesure de l'écart de nos origines. Christophe Colomb n'a-t-il pas découvert l'Amérique alors qu'il se croyait aux Indes ? J'ai découvert un Indien en Amérique, un vrai, venu de loin mais d'Afrique — il n'a jamais vu l'Inde de sa vie — pour me couvrir d'or et de pierres précieuses. Quant aux bijoux, j'ai refusé ceux que son père croyait de son devoir d'offrir à la « femme » de son fils.

Il n'est pas le fils de son père. Du moins, quand il dort. Dans ses cauchemars, il est sans famille et il court... pour échapper aux militaires.

Idi Amin Dada, dictateur et chef suprême de l'armée ougandaise, dînait de chair humaine et s'endormait, repu, pour ne rêver que de noirs noirs, ou bruns à la rigueur, tout partout, car l'Afrique, n'est-ce pas, revient aux Africains ? De son beau pays pauvre, le président crut bon et juste d'expulser les étrangers. Dispersés sur de nombreux continents, ils courent encore, la nuit.

Manulal Chandulal Patel fut recueilli par l'armée canadienne avec quelques centaines de ses compatriotes.

Il parle peu. Je ne me souviens pas des mots qu'il a dits le premier jour. L'autre parlait, le photographe.

Mon périple différait du leur. Avec tout le sérieux de mes cinquante ans, je m'étais organisé un petit voyage au bout du monde. Pour en finir, disons, avec la vie.

De Québec, j'avais pris l'autobus. Le bout du monde était un village de la Côte Nord. Terminus. J'avais les moyens d'aller jusque là.

De nos jours, la route se poursuit jusqu'à Natashquan. Au temps de mon histoire, les voitures s'arrêtaient à Havre St-Pierre. Pour continuer, il aurait fallu prendre un bateau. Attendre.

Il était plus que temps, du moins le pensais-je, de quitter un pays où les conifères ne font que succéder aux conifères. Seule la mort, telle une tordeuse de bourgeons, pouvait mettre un terme à ce cycle monotone. Et à la morue. Au menu du soir, tous les soirs, il y avait de la morue. Bouillie. Avec des pommes de terre bouillies.

Histoire de m'en mettre plein la vue avant d'attenter à mes jours, je cédai à l'envie d'une croisière dans l'archipel Mingan, d'où je revins alanguie par le vent du large et enrhumée.

Quelques jours plus tard, je quittais le bout du monde sans avoir accompli mon destin. Toutes les excuses étaient bonnes pour repousser ma fin dernière, le temps maussade, une migraine, quelques déchets rebutants sur la plage. J'attaquai le voyage de retour en me disant qu'une autre chance me serait donnée. Plus détendue, j'entreprenais

de faire des escales dans l'espoir d'y dénicher l'escarpement d'où, éblouie enfin, je pourrais me jeter à la mer. La chute en haute mer vaut bien le précipice.

À Baie-Trinité, j'entendis parler du phare de Pointe-des-Monts. Il ne fallait surtout pas manquer le phare, disait-on. Le phare serait mon ultime promenade, un sursis que je m'accordais généreusement avant de mourir.

Le phare de Pointe-des-Monts, blanc et rouge, dressé sur un fond de ciel bleu avec nuages, ressemble à l'idée qu'on se fait d'un phare : debout, silencieux, fatiguant la nuit avec son manège racoleur. Il invite au naufrage aussi sûrement que le chant des sirènes. Au mépris du danger, les marins d'autrefois, fascinés, se jetaient voluptueusement à la mer. À chaque étage de sa tour, sont présentés les naufragés que l'on a secourus, venus se réchauffer dans la maison du gardien en attendant qu'on les arrache à leurs couvertures.

Les expositions m'ennuient d'habitude. Celle-ci fit exception. Sur chaque photo jaunie, il me semblait reconnaître quelqu'un. Les objets me paraissaient familiers. En regardant mieux, je me sentis happée irrésistiblement par une autre vie, des gens, une odeur de menthe poivrée. J'étais gardienne de phare. J'offrais le thé de ma jolie théière en fer blanc à de rares visiteurs qui me chaviraient en racontant leurs voyages dans des mers lointaines et généreuses. Les couvertures étaient les miennes. Nôtre, la chaleur.

Je passai le reste de l'après-midi étendue sur les pierres plates à rêvasser en espérant une vague bienfaitrice. J'avais revêtu un vieux chandail et, ce que je ne porte jamais, un pantalon. De tout le voyage, je m'étais sentie

étrangère à mes vêtements. Partie pour en finir, j'aurais tout de même préféré que ce soit en robe longue et virevoltante.

Il y avait un restaurant dans la maison du gardien. À en juger par les poissons de mes voisins de table, joliment apprêtés dans des assiettes garnies de fleurs et de fruits, le menu semblait attrayant. Les deux hommes avaient dû passer une partie de la journée sur le site. L'un des deux parlait beaucoup. Il était venu pour photographier des nuages. Invitée gentiment à me joindre à eux, je n'avais dû échanger de tout le repas que quelques mots sans importance avec Manu, dit «Man», son compagnon de voyage.

Sous les yeux éteints d'un vieux phare, alors que le soleil déclinait sans m'émouvoir et que je m'apprêtais comme une condamnée à mort à commander ce dernier poisson de ma vie, j'obtins un sursis de ma peine sans l'avoir demandé. Au moment de nous séparer, Man m'avait offert de poursuivre ma route avec eux.

En échange de cette invitation, que je m'étais empressée de refuser, et, pour ne pas être impolie, je leur avais proposé un voyage en mer pour le lendemain. Déception du photographe qui ne pouvait se joindre à nous. Il était professeur. Rentrée scolaire oblige ! Il regrettait beaucoup.

L'Ougandais s'inquiétait pour cet ami laissé au bord du chemin. L'attente fut de courte durée, heureusement. À peine un camion rouge s'était-il arrêté pour le photographe, que Man, rassuré, me reconduisait à l'hôtel. Telle attention pour un ami de fraîche date fut le premier geste gracieux de cet homme qui commençait, disons-le, à m'intéresser.

Tout aurait dû me détourner pourtant d'un individu qui voulait m'arracher à la quiétude de ma petite fin raisonnable.

Cela ne fait pas sérieux, je sais, de parler de la mort alors que je suis là, bien vivante, à relater mon amour tardif pour un homme qui m'a distraite de mon grand projet. J'allais vers la mort comme on fait une fugue. Je fuyais quelqu'un, ou le souvenir d'une petite fille que j'appelais encore de toutes mes forces. Je souffrais de la savoir femme, et libre. Libre, elle ne venait pas me voir. Ce dédain de moi m'était insupportable.

Que dire puisque je l'ai si peu connue ? J'ai pris de cette enfant un soin excessif jusqu'à sa troisième année. Je peux bien l'avouer maintenant. J'étais une mère molle, de cire chaude, je fondais au petit feu de ses exigences continuelles. Cette fillette s'était emparée de moi pour me pétrir à son image, ses yeux faisaient de moi ce qu'ils voulaient, retenaient de moi ce qu'ils jugeaient bon de garder avant de rejeter le reste, ces restes de moi qu'elle traitait mal, ces pauvres petits bouts de moi qui n'étaient pas aimés. J'ai fui cette enfant sévère et insatiable sans penser qu'on allait profiter de ma faiblesse pour confier ma fille à ses grands-parents. Ils ne me l'ont jamais rendue. J'ai vécu de mots, écrivant tous les jours à Linda des lettres qu'on lui interdisait de comprendre.

À dire vrai, je n'ai fait aucun effort véritable pour la retrouver. Est-ce vraiment pour elle que je m'interdisais de partir, de changer d'adresse ? Tout de même, si elle était venue comme je m'y attendais, cette belle Linda de mes songes, elle aurait pris corps et brisé avec ses longues

jambes et l'ovale de son visage, la forme de son nez, ses dents, ses seins, le carcan de son portrait : lignes à l'encre noire qui retenaient prisonnier, année après année, le corps à peine esquissé d'une fillette aux genoux écorchés. Je l'empêchais de grandir en le dessinant tel qu'il vivait en moi, blessé, dans l'attente de nos retrouvailles.

Son départ pour la grande ville m'avait signifié son désir de ne plus être harcelée. Je ne lui en avais pas voulu. Lutter ? En cessant de lui écrire, l'acte même de tenir la plume avait perdu son sens. Sans enfant à qui parler, je n'avais plus rien à dire. J'étais tout simplement résolue à boire toute l'eau jusqu'à plus soif et à rejoindre les dix-neuf mille figurines larguées dans le Saint-Laurent. L'œuvre est d'un sculpteur de renom¹; d'un poète, la comparaison²: *grande caravane humaine qui, depuis les origines, est lancée sur les pistes de la migration perpétuelle*. En suivant la piste des éternels émigrants, je n'aurais fait que m'embourber.

Mon désir de mourir n'était qu'une grande déception. Le moindre prétexte aurait suffi à m'en détourner. Un homme était là, avec ses paumes lisses, doigts tendus, délicats, si différents de ceux de nos pères et de nos amants aux mains arrondies, aux doigts recourbés, prêts à saisir, à s'accrocher. Les mains de l'étranger semblaient faites pour les caresses, velues au pelage soyeux, d'une douceur jamais feinte.

Le vin sentait si bon le trèfle blanc, les crevettes étaient fraîches, les bleuets abondaient en ce début d'août.

1. Derouin, René. *Migrations*.

2. Morency, Pierre. *La vie entière*, Boréal.

Que d'occasions de se rapprocher en cueillant et décortiquant ! Les baleines ont eu raison de nos dernières résistances.

Dans ce temps-là, il y avait de tout petits bateaux que de grands enfants déguisés en marins conduisaient pour aller jouer à saute-baleines sur le fleuve, au large de Tadoussac. Poursuivis sans relâche, les rorquals au dos lisse et bleu cherchaient à nous impressionner en nous ballottant et nous aspergeant de leur souffle. Et je sentais son souffle quand il se penchait sur moi, sur mon cou qu'il frôlait et chatouillait de sa moustache.

Ai-je vraiment choisi de vieillir ce jour-là, pris le parti des rides et des cheveux blancs ? Ou m'a-t-il ensorcelée en se récitant une incantation magique ?

*Démon fou
qui est après le parfum de sa mère
Démon de la folie fou
qui est après le parfum de sa mère
lie le lait jaune,
lie le lait noir.*

*Telle femme soit folle après moi
tout comme de la même manière
l'enfant est fou après sa mère
Telle femme soit folle après moi³*

Quelle folle je fus, à cinquante ans, d'enlever un homme à sa mère ! Sans avoir jamais rencontré Shamilaben, j'imaginai cette femme à travers les gestes, les regards et

3. Invocation africaine pour séduire une femme.

les silences de son fils. Cette évocation m'émouvait. Au fond de moi et sans même le dire à mon amant, je m'engageais auprès de l'absente. J'allais veiller sur son enfant. Quand il me fut donné de la rencontrer, des années plus tard, je reconnus sur son visage le sourire éblouissant de son fils.

Est-ce complaisance que d'évoquer les débuts d'un amour et de se réciter, comme les prières d'un chapelet, les premiers jours de sa genèse ? Sans les textes, les religions ne peuvent rien. L'amour n'est-il pas différent ? Plus évocateur en est le récit, meilleure la jouissance.

Entre tous les instantanés de ma vie, certaines images ne vieillissent pas. Parmi ces classiques, un portrait de l'individu avec moustache et regard noir, noir de cheveux, de sourcils, de cils et vêtu de noir, le noir étant sa couleur vive, du velours pour sa belle peau brune. Ne dit-on pas que le noir est l'amalgame de toutes les couleurs ? Aurai-je assez de toute ma vie pour faire surgir les couleurs de son spectre ?

*

Pour me rendre vraiment utile, il aurait fallu que je sache rouler rotlis, parathas, puris et chapatis en les faisant tourner avec ce rouleau long et filiforme dont l'allure et le maniement différaient tant du gros rouleau à pâtisserie de mon enfance. Que je démêle le cumin de la coriandre. Ou reconnaisse à leurs formes étonnamment variées et à leurs couleurs, les pois, les fèves et les lentilles qu'on trouvait en quantité appréciable dans des bouteilles aux étiquettes

trompeuses et des bouches recyclés d'huile, de jus et de marinades, dans la cuisine de cet homme chez qui j'avais élu domicile.

Si j'avais pu prévoir ce qu'il m'en coûterait, en larmes, temps et patience pour éplucher des centaines de gousses d'ail, peler des racines de gingembre frais, les hacher, les emballer et trancher en fines rondelles des montagnes d'oignons ! Que dire des risques encourus dans la manipulation et l'ingurgitation quotidienne de « pili-pili » incendiaires ? Si j'avais pu seulement envisager ce qui m'attendait auprès d'un homme dont la culture gastronomique différait à ce point de la mienne, j'aurais peut-être hésité avant de m'embarquer dans pareille aventure qui allait pourtant m'emmener en Europe, en Asie et en Afrique et me permettre de réaliser quelques rêves qui n'étaient pas les miens.

Que ce soit l'Angleterre, l'Inde ou l'Ouganda, jamais aucun de ces pays n'avait figuré sur l'itinéraire que je m'étais fixé depuis l'enfance et qui aurait bien pu me conduire en Scandinavie. Jeune adolescente avachie dans la chaleur humide des étés que nous passions, ma famille et moi, dans notre maison de campagne, alors que je rêvassais en regardant la télévision au lieu de sortir pour profiter des beaux jours comme mes parents m'y invitaient, j'avais été séduite par le reportage d'une croisière sur la mer Baltique : fjords, tempêtes et rares éclaircies de l'Islande, troupeaux de rennes, élevages de renards et de visons de la Norvège, maisons colorées de la Suède et du Danemark, climat rigoureux de la Finlande, ces pays m'ayant tentée d'autant plus, je suppose, qu'ils ressemblaient au mien.

Je passais pour une jeune fille nonchalante et romantique ou carrément paresseuse, bougeant peu, mentant beaucoup. Pour ne pas être dérangée, j'étais prête à feindre le recueillement, moi dont l'esprit était pourtant plus volatile que l'ammoniaque. Alors que ma petite sœur ambitieuse s'activait dans le monde et que tout l'éloignait de moi, je m'exaltais dans un silence cistercien, chargé de litanies païennes. Mes prières ne s'adressaient à personne. Je rêvais sans emportement. La vie n'était pas mon œuvre. Peu m'importait donc de trouver ma voie, le pays ou l'homme de mes rêves !

J'ai pris de l'âge en dédaignant ce que la vie m'accordait. Pour être plus libre de mes pensées, je me suis volontiers soustraite à l'agitation. L'écriture était ma pente douce. Le travail, seul, était mon compagnon, mon confident, un ami, un frère, un fils. On me croyait fragile. Des hommes l'ont cru. À leurs dépends.

Man n'est pas ordinaire, pas homme comme on l'entend d'habitude, mais mi-fer, mi-carbone, rompu à toutes les déceptions, de l'acier que cet homme tendre, jamais cassant, solide et doux, infatigable, inaltérable.

J'aurais donc dû me méfier d'un homme comme ça, impérissable ! Comme les mauvaises herbes dont il étudiait la vivacité, il avait survécu à un grand coup de couteau dans la cuisse, un tremblement de terre, un crocodile, quelques opérations, quelques accidents, attentats et autres peines d'amour.

Je l'ai suivi, dans l'indifférence d'abord, d'autant plus que mes goûts (ma préférence allant aux types blonds ou roux, glabres) auraient dû me détourner d'un homme

aussi chevelu et poilu que celui-là, un étranger de surcroît, et que je pris d'abord pour un arabe d'Arabie Saoudite. Il passait facilement pour un Espagnol, un Mexicain, un Iranien ou un Pakistanais. Alors que j'ai du mal à bien m'exprimer dans ma propre langue, je fus surprise d'apprendre qu'il parlait gujurâti couramment, hindi, swahili, anglais, français et qu'il se débrouillait en italien et en espagnol. Du grec, du sanskrit et de l'arabe, il comprenait aussi quelques mots. Même son accent dans ces diverses langues confondait les plus avertis.

Il était le mouvement. Moi, secrète et persistante, la migraine. En me rapprochant de lui, l'envie de mourir s'est dissipée. Comme du verre dit «incassable», ma douleur s'est brisée en milliers de petits morceaux. Moutons de poussière sous les meubles, mes craintes roulent en moi, en paix, font bon ménage. Pourvu qu'on ne balaie pas trop souvent ! Man s'est immiscé dans ma vie comme les poutrelles d'acier qui retiennent le bâtiment. Il me consolide.

Étions-nous seulement faits l'un pour l'autre ? Je ne sais plus. Il m'a fallu longtemps avant d'admettre que nous étions tout simplement heureux d'être ensemble.

Man est en marche. L'exil est son ciel. J'ai peur parfois, dans mes petites heures d'angoisse, de perdre sa trace. Je le suis donc partout, à m'en rendre malade. Suivre sa piste est épuisant. Man se charge pourtant de tout tandis que je l'accompagne dans ses multiples déplacements, voyages d'affaires et visites qu'il rend aux membres de sa famille dispersés sur plusieurs continents.

Toujours le même homme dans la file d'attente des aéroports, ou assis à côté de moi, un homme pour moi, pour me prendre par la main, m'écouter quand je suis seule à parler ma langue et m'embrasser sur les yeux, un homme juste assez grand pour moi, plus débrouillard que moi. Ma seule initiative consiste à lui acheter des chapeaux. Tout lui va si bien, le turban, la tuque, la toque de fourrure, le chapeau de paille, le béret basque, même le chapeau melon ! J'aimerais lui dire que je l'aime dans sa langue maternelle, mais il n'y a pas de mots en gujaratî pour dire cette chose-là. Je me contente de porter ses longues chemises indiennes et je me laisse trimbaler d'une ville à l'autre, Montréal, Londres, Bombay, où là, assise à des tables étrangères, j'attends qu'on me serve. Les femmes me jugent trop lente à rouler les chapatis pour s'encombrer de ma présence dans leur cuisine, ou indigne, peut-être, de servir les hommes ? On m'offre des châles du Cachemire, des robes du Panjâb, tuniques et pantalons bouffants, et des saris de soie ou de fins chiffons que je ne sais pas porter ni plier convenablement.

Suis-je libre de mes déplacements ? Peu m'importe. Je suis soumise, docile apparemment, dénuée de toute ambition. Peu m'importe de tout voir, les saris dans les boutiques, les éventails en plumes de paon ou les sandales de cuir, car je ne veux rien acheter, je n'ai besoin de rien. Mon cicérone n'insiste pas et continue sa route, marchant sans me juger ni se retourner, et je le suis, dos droit qui me fait oublier le fardeau pesant sur mes propres épaules.

À l'exception de mon petit périple au bout du monde, qui se voulait le dernier, je n'ai presque jamais

quitté mon chez-moi. J'ai surtout vécu dans une petite chambre de la rue des Remparts, à Québec, d'où je ne sortais que pour les nécessités usuelles. Mes besoins étaient simples, mes achats, expéditifs. Si des réparations m'empêchaient d'emprunter la rue menant aux commissions, je rebroussais aussitôt chemin, préférant me priver de l'essentiel plutôt que de changer quoi que ce soit à ma routine.

Néanmoins, j'étais habituée à vivre seule. Je me suis toujours débrouillée. Et pourtant, en voyage, je me fie à lui, me reposant sur lui de toutes les décisions qu'il faut prendre, me voulant ainsi, à sa merci, totalement. À mon âge, cinquante, cinquante-deux, cinquante-sept ans, pour moi qui me suis toujours vantée de n'avoir besoin de personne, cette dépendance est étonnante.

Man tient à ce que je l'accompagne même si je reviens toujours blessée de ces voyages difficiles, grippée et transie dans le train Jaïpur-Delhi, le coccyx fracassé sur l'accoudoir d'un autobus bondé entre Oaxaca et Puerto-Escondido, la cheville cassée sur le marbre mouillé d'un pont de Venise. Il aime s'occuper de mon corps douloureux. Les soins qu'il me donne m'ont attendrie.

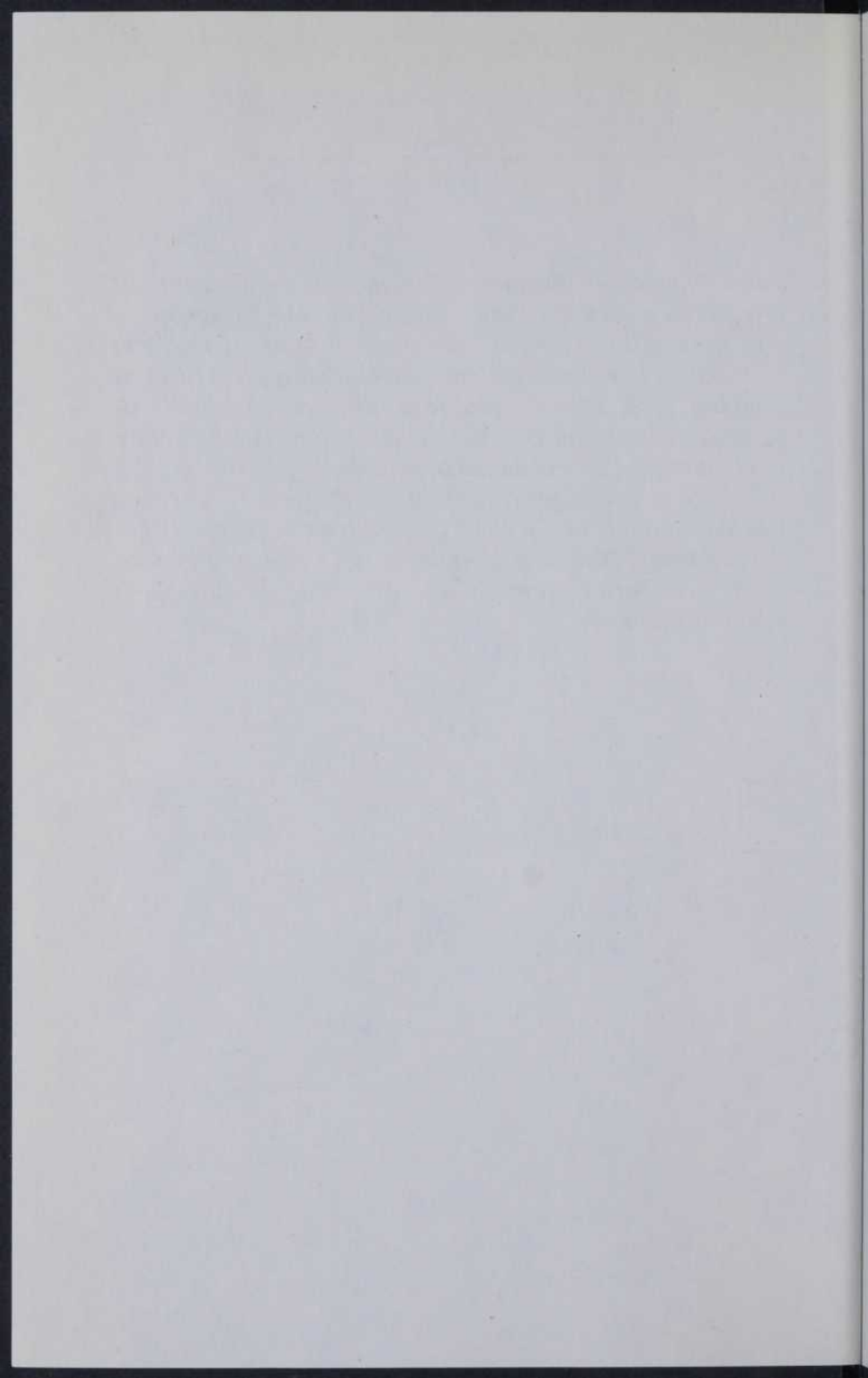
Sous ses caresses, je m'allonge, doucement je m'étire, je suis au ralenti, calme, si calme, si dangereusement calme.

*

Man ignore tout de cette maternité dont souffre Lénore. La faute est ancienne. Le tourment, antérieur à la

faute. Pour avoir abandonné Linda, cette enfant dont elle n'a pas su s'occuper comme il se devait, elle fut ignorée à son tour. Elle tait cette histoire, ne voulant pas être pardonnée. Les remords l'empêchent d'en parler. Et de se coucher tard. Elle est toujours fatiguée, incapable de dépasser l'heure du coucher de son enfant qu'elle endormait, autrefois, en s'étendant auprès d'elle.

Si nous le pouvions, nous dirions la vérité à l'homme qui attend, l'homme qui veille sur le sommeil agité de sa femme. Nous ne détenons pas ce pouvoir. Lénore, seule, peut parler. Nous veillons avec Man, la nuit, sur le silence de Lénore.



ANNE BRUNELLE

Errances

I

déguiser les poussières
d'une maison sans lendemain
havre à la dérive
et cœur en julienne

l'aile d'acier
déploie ses adieux ennuagés
sur la balançoire
le prophète demeure pensif

un scandale d'oies sauvages
que brise une fièvre chasseresse
criaille sa complainte

tôt est l'horizon
où le clocher constelle
les errances de mon enclave

II

tu te souviendras
la vieille auberge ensevelie
baignoire d'enfant et grand lit sérieux
la neige boréale
léchait les carreaux dentelés

de regards en sourires
une clairière noble à nos pieds
jougs oubliés
dans un désordre d'affamés
chevauchée de spasmes indomptables
et l'ébahissement
un fracas de retrouvailles

demi-nuit en suspens
petit homme assoupi
entre mes chairs suintantes
une présence inextinguible
qui frissonne à jamais
transcende le babillage de l'écart

III

magie blanche
une braise halète
éclat d'œil dans chaque corolle
et ton murmure sur la brise
vogue la plume en apostrophe
la rumeur m'emporte

bulle de verre
dans les marées insulaires
je hume le vin fou
mirage
mon troubadour agenouillé

que vibre le luth
et sonne la jonquille
tremblement des terres éloignées
dans l'aube lente

IV

dans l'effervescence démesurée
de ma joie de t'entendre
l'absence se cristallise

tes yeux pers
encastrés dans l'écume de chaque brisant
une morsure de sable humide
entre mes seins
et ta bouche
tout au bout de mon rivage

je m'acharne
vertige fragmenté en rimes suppliantes
traînées d'encre bleue et saline
et une tache de bruyère
sur ces quelques feuillets fragiles

mon odeur de femme
suspendue aux lèvres de l'enveloppe
piètre baiser
une fulgurance endeuillée

CHRISTINE EDDIE

Le vœu de Clara

Maria ne leur dit rien des gens de ce pays. Elle ne rassemble pas les quatre enfants autour d'elle pour leur expliquer l'endroit où ils ont accosté, une contrée sauvage plantée au bord de l'eau, où les gens parlent une langue étrangère. Elle ne leur apprend pas à jeter l'ancre, à se faire des racines longues et fortes pour que la terre entière paraisse leur appartenir un peu. Elle ne leur dit pas que pour grandir dans ce pays, il leur faudra à tous un immense courage, le même qui a permis aux premiers arrivants d'y rester malgré l'hiver et le froid. Elle ne leur raconte pas une histoire qu'elle-même ne connaît pas. Maria ne leur dit rien des gens de ce pays parce que, soucieuse et désespérée, elle ne veut pas effrayer ses enfants. Elle cadenasse plutôt les fenêtres et la porte de la maison. Elle ferme les rideaux et invente une féerie pleine des jeux de sa propre enfance que les petits chantent avec elle du matin au soir, pendant toutes ces années où le père doit s'absenter, laissant seuls la mère qui a peur et ses enfants qui l'adorent.

Qui tu préfères, maman, qui tu préfères ? Et la mère fait semblant d'hésiter, recule un peu en les dévorant des yeux et puis s'avance vers ses quatre trésors qu'elle entoure de ses grands bras amoureux. Ils sont là, Clara, Elena, Alexandre et Lucas, qui dansent avec leur maman en rêvant de lieux et de gens qu'ils ne connaissent pas, d'un autre pays dont ils se souviennent à peine. Maria ne retient, pour les émerveiller, que des histoires d'amour et de passion. Ils écoutent leur mère et quand ils ferment les yeux, ils naviguent sur l'océan tout rose d'une mémoire magnifiée par l'éloignement. Le soir, avant de dormir, ils attendent le téléphone du père qui s'ennuie. Pour le reconforter, ils apprennent par cœur des chansons et lui font des dessins pleins d'arbres et de soleils, qu'ils lui offrent en riant le samedi quand il rentre fatigué du chantier.

Un jour, il faut sortir du rêve. Il faut aller à l'école dit la mère à sa plus grande. Pourquoi ? demande Clara que l'idée de quitter l'étroite maison clôturée inquiète. Parce que c'est ainsi et parce que... suggère Maria prise de court. La plus grande est prête à faire tout ce qui plaira à sa maman. Alors la mère l'aide en racontant ses années d'école à elle. Il y aura des professeurs qui savent beaucoup de choses et te les offriront comme un cadeau d'anniversaire, enveloppées d'affection. Il y aura une classe avec des livres, peut-être même une bibliothèque et, dans un cahier, tu partiras à la recherche du monde que tu trouveras un peu plus mystérieux tous les jours. Et puis il y aura des amis, beaucoup d'amis. Qu'est-ce que c'est des amis ? demande la plus grande qui ne se souvient pas avoir jamais vu des amis dans le placard, sur la table ou sous son lit. Des

amis, précise la maman, ce sont des gens qui te ressemblent et qui ont toujours envie de te faire sourire.

Il n'en faut pas plus pour que Clara se porte volontaire. C'est elle, la première, qui entr'ouvre la porte de la maison sur le monde extérieur. Elle part fièrement, son sac d'école sous le bras. Dans le geste timide que lui font de la main sa mère, sa sœur et ses frères sur le seuil de la porte, elle voit bien monter la crainte et se dit déjà qu'il lui faudra l'apaiser.

À l'école il n'y a pas de professeurs aux bras chargés de cadeaux d'anniversaire. Seulement des vieilles dames voilées, tout en noir et blanc, qui se promènent entre les rangées avec une longue baguette au bout pointu qui leur sert aussi bien à rougir les doigts qui bougent trop qu'à désigner des élèves sans nom et les endroits, sur le tableau vert, où il faut poser les yeux. Il n'y a pas de bibliothèque ni de monde à découvrir; ce que les vieilles dames proposent aux cahiers lignés de Clara est sans mystère, les livres sont sales et abîmés, et leurs pages sentent mauvais. Il n'y a pas non plus d'amis pour sourire mais beaucoup d'enfants bruyants qui s'esclaffent dès que Clara essaye de parler, tirent sur ses grosses nattes sages, imitent son étrange accent et ne veulent pas qu'elle joue aux billes, à la marelle ou à la corde à sauter.

La plus grande des petits est découragée. Mais le trajet jusqu'à la maison cloîtrée est suffisamment long pour qu'elle ait le temps d'inventer une école joyeuse où, pendant quelque temps, les autres petits auront envie d'aller. La maman ne pleurera presque pas et ne saura presque jamais que sa plus grande vomit tous les matins dès

qu'elle tourne le coin de la rue. Avec beaucoup d'imagination et de persévérance, Clara part chaque jour à la conquête des gens de ce pays.

Au printemps, quand le froid cède un peu de son terrain et que la lumière rogne lentement quelques heures aux jours sombres, la mère entend, par la fenêtre entrebâillée, le chahut des batailles dans la rue où les enfants prennent d'assaut les flaques de boue laissées par la neige. Les grands contre les petits. Les garçons contre les filles. La tribu contre les étrangers. Les clans contre les solitaires. Maria soulève le rideau pour regarder son aînée. Elle est petite, c'est une fille, une étrangère. Elle est seule. Alors Maria se met à détester les gens de ce pays.

*

Heureusement, il y a la mer, ses longues plages de sable gris et le chant rassurant qui déroule ses vagues. Ici, la terre est ronde et l'horizon a les bras grands ouverts, pleins d'espace. Ici, le regard ne se lasse pas de fouiller les eaux turbulentes et calmes, noires et claires, hautes et basses, étincelantes parfois jusqu'à vous aveugler. Ici, la respiration généreuse du vent répand la bonne odeur des algues et du sel qui apaise les tourments de l'âme. Ici, la vie fournit un rempart.

Quand ils vont à la mer, ils sont ensemble, la mère, les enfants et le père dont le retour est chaque fois célébré dans l'exubérance. Le dimanche et pendant les vacances, ils s'entassent dans le break rouge de la compagnie forestière avec un pique-nique, des serviettes, des chandails, des

bouées, des pelles et un seau pour ramener des souvenirs. Ils sont joyeux, ne tiennent plus en place. Sur la route cahoteuse, Maria doit les faire taire pour calmer l'impatience, même si le trajet ne dure qu'un quart d'heure. Il faut s'enfoncer dans les bois, monter et descendre quelques pentes abruptes qui font battre le cœur, tourner à droite sur un petit chemin de terre et retenir son souffle lorsque le père accélère en klaxonnant dans le dernier virage. Le premier qui voit la mer a gagné.

Le moteur tourne encore que les portières sont déjà ouvertes et les trois plus grands courent vers l'eau en criant, elle a l'air chaude, j'ai vu un crabe mort, regarde le bateau là-bas ! Le bébé dans ses bras, Maria les poursuit avec les bouées et des précautions de mère, pas si vite, enlevez vos sandales, regardez bien où vous mettez les pieds. Chaque fois c'est pareil, elle s'arrête sur le sable chaud et se tourne vers son mari en clignant des yeux sous le soleil, Michaël, viens m'aider, tu vois bien que je n'y arrive pas toute seule. Et il est là, souriant, il dépose le pique-nique, les serviettes, les chandails, les pelles et le seau pour ramener des souvenirs. Debout sur la plage, il enlace sa femme et l'embrasse dans le cou en lui montrant le terrain qu'un jour ils achèteront pour y construire une maison bien à eux. Assis dans les vagues, Clara, Elena et Alexandre cessent leur jeu pendant une fraction de seconde. Un coup d'œil complice, une bouffée de plaisir qui leur monte aux joues et ils se remettent à s'éclabousser, comme si de rien n'était. Dans le seau où s'entasseront les souvenirs, cailloux, étoiles de mer et coquillages, la plus belle place est réservée au baiser.

*

C'est un pays si vaste qu'il faut des océans de neige pour le recouvrir. D'octobre à mai, quand les océans tombent du ciel, le silence s'abat sur la forêt, les rivières, la ville et les rues. Les oiseaux fuient, les gens s'enferment. On n'entend plus que le vent qui balaye la poussière blanche, lui sculptant des creux et des courbes, l'entassant contre les murs jusqu'à ce qu'elle s'accroche aux fenêtres, jusqu'à ce qu'elle atteigne les toits.

L'hiver, il fait noir et Lucas a peur de l'hiver. Il est le seul, pourtant, à n'avoir presque pas connu la rue d'autrefois, sa rangée de tilleuls, ses volets ouverts toute l'année, ses odeurs d'ail et de lavande, ses fruits frais à Noël et ses bouquets d'épices. Un jour, Lucas cesse de dormir et Maria le berce et le borde, lui parle et le caresse, pour atténuer cette angoisse qu'elle n'a encore reconnue chez aucun de ses enfants. Les beaux yeux de Lucas sont toujours rouges à force de pleurer et la mère pressent que son plus petit lui réclame quelque chose qu'elle aura de la difficulté à trouver. La nuit, il cherche son souffle et la mère affolée respire avec lui, le tient contre son cœur, l'enveloppe de gestes tendres. Au chevet du bébé, elle n'a plus le temps de danser avec les trois autres et s'enferme de plus en plus souvent dans la chambre, pendant que l'automne entoure la petite maison d'un dernier éclat de couleurs avant de l'abandonner à une obscurité qui va durer des mois.

Dehors, le froid succède à la fraîcheur et le grelottement au frisson. Par la fenêtre du salon, Clara, Elena et

Alexandre regardent arriver, une fois encore, le monstre et ses tempêtes qui retiendront papa là-bas très loin dans la forêt, et maman, derrière la porte au bout du couloir. Pour faire passer les heures qui les séparent du printemps, les petits jouent à biffer les jours sur le calendrier de la cuisine, à compter les flocons qui se posent sur les arbres nus et le sol gelé. Ils bravent le monstre en l'invectivant de gros mots défendus qui les font rire. Ils se chatouillent sous une couverture quand la neige souffle si fort qu'on croit qu'elle pénètre aussi dans la maison, avec les courants d'air glacé qui engourdissent les pieds et le craquement des murs qui fait sursauter. Parfois, quand il y a une accalmie et du soleil sur les vitres givrées, ils y posent leurs doigts mouillés pour dessiner des empreintes qui leur permettent de voir de l'autre côté si quelque chose bouge dans le désert blanc. Et souvent, parce qu'il le faut leur lance Maria de la chambre, ils enfilent les bottes, les écharpes et les mitaines pour débayer un sentier entre la porte et la rue. Ou, pour retirer de la corde à linge les couches, les draps et les vêtements devenus si raides qu'ils tiennent debout dans la cuisine où on peut les regarder fondre avant de les accrocher aux dossiers des chaises et sur le rebord de l'évier.

Et puis, il faut encore aller à l'école. Clara et Elena sont en classe régulière et Alexandre au jardin d'enfants. Ils partent le matin en bloc serré, minuscule bataillon lancé sur le front ennemi. Ils se tiennent par la main en regardant par terre et en se chuchotant des mots d'encouragement qui font de la buée dans l'air froid. Plus que six mois avant les vacances, plus que trois jours d'ici vendredi, plus que sept heures avant la fin de la journée. Plus que deux rues, plus

que cinquante pas, plus que la cour de récréation à traverser. Quand c'est un jour de chance, les voisins ne sont pas sur leur route et ils n'ont pas à arriver essoufflés d'avoir couru sous une pluie de boules de neige; ils peuvent avancer bravement vers la foule compacte qui, quelquefois, ne semble même pas les remarquer. Les autres jours, ils essayent de ne pas entendre la raillerie, feignant de ne pas non plus la comprendre. Ils ne se séparent qu'au dernier moment, quand la cloche sonne et installe un certain calme parmi les écoliers. L'essaim de vieilles dames en noir et blanc bourdonne alors autour des élèves en rangs jusqu'à ce qu'ils se taisent. Les yeux de Clara lancent un dernier signe plein d'espoir à la petite sœur, au petit frère. N'oublie jamais que nous sommes trois, que tu n'es pas tout seul.

Le soir, ils reviennent en sautillant par le chemin le plus court et, dans leur empressement à rentrer, il leur arrive de trébucher. Mais la hâte les fait rire. Dans dix minutes ils seront à l'abri, peut-être qu'aujourd'hui Lucas va mieux, bientôt maman ne sera plus fatiguée, un jour papa va rentrer. Et même s'il est trop long, l'hiver ne dure jamais toujours.

*

La mère défaite et son enfant malade font naufrage dans la petite chambre au bout du couloir. Cette année-là, quatre mètres et demi de neige sont tombés sur la ville et chaque tempête a creusé un peu plus les cernes rougis des yeux de Lucas. Son souffle n'est plus qu'un râle et Maria maudit le pays sans chaleur qui lui arrache ce qu'elle a de

plus précieux. Il faudrait un miracle dit-elle en tremblant à Michaël, dans le combiné du téléphone.

Clara, qui entend la conversation et les larmes de sa mère, sait où trouver le miracle. Le soir même, elle vide sa tirelire pour y compter les sous noirs patiemment réunis. À sept ans et demi, elle sait aussi que tout se paye dans ce pays. Le lendemain, elle bouscule ses deux cadets pour qu'ils se pressent davantage et les entraîne vers l'école. À mi-chemin, elle doit les tirer par la main pour qu'ils la suivent en dehors de l'itinéraire habituel. Sans un mot d'explication, Clara promène son frère et sa sœur à travers les rues étroites, déterminée à retrouver l'endroit où s'achètent les miracles, qu'elle a déjà aperçu un jour qu'ils sont passés en voiture. Ils font et refont le tour du pâté aux devantures commerciales quand finalement, ça y est, elle le reconnaît. C'est écrit en grosses lettres dans la vitrine : *Stop waiting for a miracle. Let us handle your problem.* Ils entrent tous les trois dans la banque.

C'est l'épouse du gérant, une grosse femme à la voix douce, qui raccompagne les enfants à la maison. Ébahie, Maria ne comprend rien aux propos de la dame, que Clara doit traduire pour sa mère. Ils ont un hôpital pour Lucas, maman. Ils ont un médecin qui pourra le faire respirer. S'il-te-plaît, maman, s'il-te-plaît ! Ils y vont, se serrent dans la voiture de madame McLaren et traversent la ville blanche avec une confiance aussi fragile que le halètement chétif de Lucas, mais qui leur donne à tous l'impression que la vie, cette fois, est de leur côté.

Dans son énervement, Maria ne songe à prévenir ni Michaël, ni les religieuses de l'école. En quelques heures,

l'histoire se répand à travers la ville affamée de ragots et court jusqu'au chantier. Le fils de l'étrangère est malade, elle ne lui donnait même pas un peu d'eau à boire. L'étrangère avait enfermé son fils malade dans la cave où elle tenait prisonniers tous ses enfants. L'étrangère aurait laissé mourir son fils pendant que son mari ébéniste se faisait passer pour le cuisinier du chantier et que ses enfants quêtaient au centre-ville.

Quand mai fait fondre la neige et que Lucas se met à aller mieux, il est trop tard, malgré la bonté des McLaren, pour avoir envie de jeter l'ancre et de se faire des racines longues et fortes. Michaël achète une camionnette dans laquelle la famille range tout ce qu'elle possède. Au moment de partir Maria n'a aucun regret mais, dans le regard des petits, l'inquiétude monte, silencieuse. Alors, avant de quitter définitivement la région, Michaël fait un détour par les bois, monte et descend quelques pentes abruptes qui font battre le cœur, tourne à droite sur un petit chemin de terre et accélère en klaxonnant dans le dernier virage. C'est Clara, la première, qui voit la mer. Elle fait un vœu.

GILBERT CHOQUETTE

de l'Académie des lettres du Québec

Et vlan sur les médias !

À l'heure où je me pose moi-même de graves questions touchant notre avenir culturel kébécois, je relève dans la lettre que m'adresse un ami essayiste*, auteur de récents *Propos sur la culture*, le passage suivant : « Les médias, qui pourraient être un instrument d'éducation extraordinaire sont en fait un outil d'avilissement incroyable. Ce sont eux qui, dans notre société, donnent l'existence à ce qu'ils veulent, à qui ils veulent ». Et moi j'ajouterais : « de la façon qu'ils veulent », en me référant à un certain *Parle parle mal, mal* qui paraît en même temps dans *L'Actualité* de septembre 1997.

Ces lignes de mon ami aussi bien que celles de Gil Courtemanche** sont significatives et méritent réflexion.

* Il s'agit de l'essayiste Paul-Émile Roy, auteur de *Une Révolution avortée*, de *Magie de la lecture*, etc.

** Ex-animateur de TV, auteur de *Parle parle mal, mal*, article de *L'Actualité*, 1^{er} septembre 1997.

Certes, il ne s'agit pas de chercher et de trouver des boucs émissaires pour tout ce qui va mal chez nous dans le domaine de la culture et de s'en prendre systématiquement à la télévision et accessoirement à la presse écrite. Eux-mêmes ont leurs contraintes, financières et autres, et ne fonctionnent pas par l'opération du Saint-Esprit. Ces contraintes limitent singulièrement leur liberté d'action et d'expression vis-à-vis d'un public dont ils dépendent essentiellement pour leur survie. On n'a jamais nourri un cheval avec un picotin de culture en grain. Pareille image est déjà révélatrice : le public serait-il constitué uniquement de chevaux, de juments, de poulains et de pouliches ? Ou d'ânes ? On voudrait nous le faire croire. Est-il besoin de signaler la singularité de l'homme parmi toutes espèces animales : la conscience réflexive, l'esprit, la parole ? Tous les scientifiques, même les plus matérialistes, vous le diront.

Une telle singularité de l'esprit humain reste certes très variable selon les individus, et convenons que certains de nos congénères — le plus grand nombre diront les moins indulgents parmi les sociologues et les psychologues — sont fort mal lotis de ce côté. Mais rétorquons-nous : à qui la faute ? Une analyse pessimiste suivi d'un verdict défaitiste sans rémission est trop facile dès lors que l'on refuse d'admettre que toute conscience doit d'abord être formée si l'on veut mesurer de quoi elle est virtuellement capable. Or, le rôle des médias dans ce que nous appellerons euphémiquement une certaine carence intellectuelle chez trop des nôtres au Kébek (c'est là mon mode « amérindien » d'épeler ce nom, que je n'aime pas autrement), ce rôle des médias, dis-je, est patent. Et voilà que ce même

despotisme médiatique, principal responsable, avec l'école, d'un certain retard cognitif, d'une certaine incuriosité intellectuelle, qu'il aime à déclarer incurables, s'arroge le droit de se laver les mains en toute bonne conscience de ce qu'il n'en prétend pas moins juger déplorable, à savoir le peu d'intérêt du public pour les « produits culturels », du moins ceux d'une certaine tenue. Et si c'était cette conception même qui était en cause ? Et si la culture n'était pas un produit mais une « valeur », un esprit pour tout dire, qui doit se retrouver partout et toujours dans la programmation, sous une forme ou une autre ? Et ce dans une langue pour le moins châtiée, par quoi j'entends simplement : accessible à tous, plutôt que dans un charabia ésotérique pour beaucoup, et ici je pense à nombre d'allophones (25 % de la population sur l'île de Montréal) dont on dit qu'ils se tiennent éloignés du français à la maison, malgré les lois scolaires. Or à la maison, avec qui, avec quoi sont-ils en contact sinon avec la télévision ?

Mais oublions les allophones. Élever un peuple dans l'ordre de l'esprit ne serait-ce que d'un centimètre, est une entreprise de longue haleine, il est vain de se le cacher, mais si l'on commence par croire que c'est impossible, il est bien évident qu'on en restera toujours au même degré de médiocrité, avec une tendance à décliner encore en vertu d'une loi qui est la même que celle de la chute des corps dans l'espace matériel, celle des esprits dans l'espace spirituel. Commencer par se persuader qu'il est impossible de donner à boire au cheval qui n'a pas soif, qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, ce n'est peut-être que constater — sondages en mains — que le cheval n'a

pas soif ou faim d'avoine riche de substance nutritive mais inodore, incolore et sans saveur! —, que le sourd ne veut pas entendre un charabia cacophonique qu'il comprend peut-être mais sent confusément qu'il ne lui fait pas honneur! — et l'on s'en tire à bon compte avec des lieux communs qui dispensent de tout effort pour que le cheval ait soif, pour que le sourd veuille entendre. Est-il besoin de rappeler le succès, dans les années cinquante et soixante d'émissions telles que les téléthéâtres du dimanche soir quand nul ne renâclait devant Claudel et même en redemandait, peu importe que l'auditoire fût captif de Radio-Canada et que la concurrence entre les chaînes ne fût pas encore ses ravages, soit laquelle d'entre elles sera la plus basse pour racoler le plus grand nombre de gogos au bénéfice d'annonceurs convaincus — par qui? — qu'il faut à toute force viser bas pour rejoindre « la masse »? Quel mépris charrie ce terme!

Certes, ce sourd qui ne veut plus entendre, on l'a longuement déshabitué d'un certain langage relevé, voire littéraire, et la pente sera désormais longue à remonter, même si cette présumée surdité ne fera qu'aller de mal en pis à mesure qu'on restera convaincu que le téléspectateur est naturellement réfractaire à tout ce qui dépasserait le spectacle du baseball professionnel U.S.A. (sport statique pratiqué en voyeur béat) et la plupart des téléromans, parfaits produits de consommation dits « culturels » d'où toute culture est précisément absente — le genre lui-même, fait de dialogues déstructurés, indéfiniment étirés au gré du commanditaire, serait pour ma part à proscrire, comme il l'est en Europe où le public ne s'en porte pas plus mal, que

je sache, et que dire des numéros des « humoristes » du cru, avec leur contreculture menée à l'assaut de toute idée de noblesse de la parole par les compères d'un Yvon Deschamps, lequel je n'hésiterai pas à dénoncer comme le prototype de ces malfaiteurs publics qui, par avidité de succès, ont conditionné l'oreille des gens, sous prétexte (parfois) de bons sentiments à l'endroit du petit peuple, à un langage proprement *indécent* et qui décourage les créateurs d'écrire autrement que dans un sous-patois qui fait notre honte, singulièrement à une époque de notre histoire où il s'agit de « s'affirmer », de « s'annoncer » comme franco-phones, mais pas n'importe comment, soit en descendant au niveau de ce qu'il peut y avoir de plus avili dans la société pour quêter des applaudissements faciles par des moyens qui ne sont que racolage auprès de gens eux-mêmes étonnés et chatouillés qu'on puisse se risquer à ce point dans la dégradation publique sans la moindre peine encourir, curieux seulement de voir jusqu'à quel degré de bassesse on osera encore descendre. Une sorte de scandale entretenu en somme pour les bénéfices matériels qu'on en retire. Ces *shows* où l'on aime à retrouver de soi une image abêtie et autres fabrications téléromanesques de bas étage (admettons qu'il en existe d'authentiques), au lieu d'être de véritables créations, ne se veulent le plus souvent que la reproduction, d'une pseudo-réalité où le téléspectateur est invité à se reconnaître dans ce qu'il a de plus rustre, de plus inculte, de plus déprécié, inlassablement retenu qu'il est à son poste par un fil de stupidités dialoguées interminablement enchaînées et déroulées au profit non pas de l'exploration populaire du milieu mais au profit de ce que semblable caricature de ce

que nous sommes peut avoir de « rentable ». Dans les vraies œuvres, les œuvres de création, ce n'est pas le téléspectateur ou le lecteur ou le cinéphile qui est invité à se reconnaître dans les héros présentés, ces derniers sont des personnages qui le dépassent infiniment par le langage comme par la conduite et les sentiments et donc l'élèvent, ou lui fournissent un reflet positif et inatteignable de lui-même, ne serait-ce que l'espace d'un moment. C'est Malraux qui disait que « l'illusionnisme » en art, c'est-à-dire le réalisme naturaliste, a fait son temps. Aussi longtemps qu'à des fins de sondages et de rendement on en restera à la banale imitation des mœurs d'une société (reconnaissons qu'un Michel Tremblay ne fait guère mieux et qu'on lui tresse des couronnes médiatiques — j'ai même lu « génie » à son sujet ! — : la nature a-t-elle donc si peu horreur du vide qu'on fera tantôt de lui, *horresco referens*, un sérieux Nobel en puissance ? Ne craignons pas de dénoncer le néant, à tout le moins de remettre le médiocre en perspective avant qu'on ne soit tout à fait gêné de le faire, avant surtout que les gens intoxiqués par une médiatisation à outrance ait perdu jusqu'au sens des vraies valeurs), on descendra vers ce qu'il y a de plus général, de plus commun, de plus facile, de plus vain, de plus inexistant. Alors seulement aura-t-on rejoint en inanité le consommateur-limite, celui à qui on a peu à peu retiré tout de ce que sa cervelle pouvait contenir au départ de personnel et en même temps de curieux d'autre chose que de lui-même et de tout ce qu'il est à même d'observer autour de lui chaque jour, sans gagner si peu que ce soit à le regarder encore une fois défiguré par les médias.

Ainsi en arrive-t-on au point où l'écran magique n'a plus en face de lui pour y accrocher son rêve qu'un robot, une autre fabrication, une créature entièrement conditionnée par le néant spirituel où l'image cathodique l'a elle-même plongé durant tant d'heures et tant d'années. Le temps est donc venu de faire machine arrière et de refuser « au nom de l'Homme » — les « régents de la culture » ont des devoirs eux aussi — cette confortable absence de toute pensée et de toute parole exigeant un effort minimal vers laquelle nous nous dirigeons à grande allure et qu'il est si aisé d'atteindre : il n'y a qu'à se laisser glisser sur l'agréable pente qui ne mène nulle part et on y arrive tout naturellement, sans aucun effort d'imagination ou de sensibilité ou d'intelligence, avec la seule complicité acquise de tout cela qui situe l'homme — on n'y échappe pas — au niveau de ses besoins élémentaires, sexuels par exemple. Mais non pas intelligemment sexuels, ce qui supposerait un minimum d'art, de critique, d'amour, non, platement, basement sexuels — conventionnels pour tout dire, de cette convention qui est d'abord flatterie du public, à commencer par les « sacres » prononcés sur le dos d'une religion dont les jeunes n'ont même plus besoin d'entrevoir le mystère pour la blasphémer. À se demander parfois si dans les officines de la télé d'État et de ses concurrents privés (exceptons Télé-Québec sans méconnaître les risques d'abord énormes qu'il y a à choisir de rivaliser décidément avec la facilité !), à certaines heures du samedi ou du dimanche soir, on saisit encore ce que véhiculent des notions élémentaires telles que « grossièreté », « trivialité », « obscénité » et combien celles-ci sont indignes des ondes

publiques, si tant est qu'elles le soient encore des maisons et des familles. Mais quoi, ne faut-il pas pour les médias que le robot qu'ils ont forgé ou se sont forgé puisse se reconnaître même à l'aveugle dans la pseudo-image qu'ils continuent bon an mal an à lui fournir de lui-même et qui est, sinon imaginaire, du moins réduite et en tout cas inexacte ? Inexacte car cette image le ravale toujours un peu plus bas — s'il se peut que le cheval qui n'a pas soif se laissera peut-être tenter par un seau rempli d'excréments et, dégoûté de tout, y succombera, alors qu'on dépense tant d'argent pour lui, — pour lui arracher le sien, je veux dire son argent à lui ! Évidemment, s'il n'y a pas meilleur au menu, ou s'il y a pire encore, le cheval risque de se laisser séduire par de telles délices, puisqu'on se garde en général — hors les émissions d'information et autres exceptions rafraîchissantes — de jamais lui montrer autre chose que ce fade sirop dialogué ou monologué auquel il s'attend comme à la pitance normale qui le bourrera assez pour qu'il s'en croit nourri — je dis bien « fade » de ce sirop d'images statiques car la vraie culture est tout sauf fade, elle surprend, elle étonne, elle choque. Elle fait qu'on se pose des questions.

Mais, se défendront véhémentement les médias, nous faisons ce que nous pouvons avec les moyens dont nous disposons. Notre public n'est pas génial mais nos auteurs, nos réalisateurs non plus, puisqu'ils sont issus de notre milieu et ne connaissent bien que lui. Le calibre mental d'une société est global, nous ne sommes pas des mandarins cherchant à catéchiser de braves gens qui n'en demandent pas tant. Nous n'avons pas la prétention d'être une élite, encore moins d'en former une ou plusieurs. Ce

n'est pas là notre vocation. Et c'est ainsi que, possesseurs du pouvoir suprême de « donner l'existence à ce — et à ceux — qu'ils veulent », ainsi que s'en effarait mon ami écrivain au début de ces lignes, capables de frapper d'inexistence tout ce qu'ils n'agrément pas, on endort toute une nation dans une médiocrité niaise et repue, et c'est ainsi qu'à long terme on la tue, — d'abord culturellement, puis spirituellement, puis linguistiquement, puis... démographiquement, tant il est vrai qu'elle a perdu toute forme d'identité. Tombée dans l'égoût, dans l'opacité de l'indistinct et du vide, conditionnée à fuir des valeurs qui, présentées comme des choses belles et nécessaires, auraient pu la maintenir en état de survie mentale, lui conserver une espèce de colonne vertébrale tant intellectuelle qu'affective (car l'affectif est partout), cette identité s'est enlisée dans le néant de la « mondialisation », étayée qu'elle était uniquement sur l'imposture du baseball d'un autre pays (nos fameux Expos n'ont rien qui nous reflètent). Et c'est ainsi qu'ici, au Kébek, où nous aurions tellement besoin d'un peu d'art et d'intelligence, d'initiation à la connaissance de ce qui n'est pas notre nombril surexaminé de moribond qui se cherche sans fin — la fréquentation des musées a montré que cela était possible —, tout se passe au plus bas niveau, avec l'active connivence de nos régents de l'Impératrice Télévision, puisqu'il convient de nommer celle-ci en premier lieu quand on sait le nombre d'heures que le citoyen moyen voue à son culte plutôt que de réfléchir ne serait-ce qu'aux raisons qu'il a de ne pas mourir, comme nos ancêtres encore proches le faisaient inlassablement devant l'âtre ou le poêle.

Et voici qu'on nous annonce d'autre chaînes, d'autres canaux, sur un marché exigü déjà encombré et fragmenté. On imagine à quel niveau se fera la lutte pour s'arracher les débris du désastre. Et avec quels moyens créateurs et financiers encore réduits !

*

Certes je grossis, j'exagère, la TV n'est pas le ministère de l'Éducation, et puis il y a des exceptions, des bonnes volontés, rares il est vrai quand il y faudrait un mouvement généralisé et concerté de conscientisation, si tant est qu'on désire «élever l'esprit des gens» pour de vrai, les habituer à un autre style de «divertissement» que celui qu'on leur a appris à croire immuable. Il y a plein de sujets à moissonner, la grande Histoire, la littérature et la biographie des Maîtres, les arts (peinture, danse, théâtre, musique, cinéma de répertoire), la science avec l'histoire de ses découvertes, tout le spirituel, plein de sujets qui n'ont encore quasi rien révélé de leurs secrets et le pourraient pourvu qu'on sache s'y prendre. C'est là-dessus que doivent porter l'effort et les cogitations des responsables : la manière de rendre vivant ce qu'on ne sert trop souvent que comme mort, comme de la «culture» justement. Car il arrive qu'on veuille faire «quelque chose» pour freiner la décadence. Cela se produit, surtout en fin de saison au moment de la fabrication des «grilles» prochaines, lorsqu'on s'applique à insérer ici ou là une émission dite «culturelle», comme si c'était là une spécialité. Or d'une part ce n'est pas cela la vraie culture, laquelle ressemblerait plutôt à l'air qu'on

respire, et d'autre part même ces programmeurs au goût plus relevé qui montrent des «soucis culturels» ne savent pas faire confiance au public, à leur public, celui dont ils veulent nourrir l'esprit. Si par hasard une tranche de culture vient à faire surface à une heure de haute écoute, il faudra à tout prix l'édulcorer, la présenter sous un jour le moins rébarbatif, soit le moins culturel possible (Ah! cachez ce sein...) car le contraire mettrait en fuite, paraît-il, les neuf-dizièmes des zappeurs. Ainsi je me rappelle l'an passé avoir assisté à une première émission vouée aux livres sur une de nos stations publiques en plein dimanche soir vingt heures. Eh bien! pour faire passer le morceau, l'animatrice n'avait rien trouvé de mieux pour commenter ou faire commenter les livres que de faire appel primo à un animateur sportif puis secundo à une vedette de la chanson auxquels était par surcroît confié le soin de nous entretenir, non pas de livres choisis pour leur qualité, mais de leur choix de livres à eux, ceux qu'ils avaient récemment lus et aimés! Or ils n'avaient bien sûr rien lu, rien aimé... sinon Michel Tremblay, sans doute parce que lui, du moins, même si on ne l'a pas lu, il est connu, médiatique, c'est-à-dire déjà médiatisé par la même boîte à surprise sans surprise que ses deux thuriféraires incultes. Vous imaginez le fiasco littéraire, sportif et musical d'une telle confrontation! «Sans doute, estimait cette vaillante animatrice, je suis sûre de perdre les neuf-dixièmes de mon auditoire au profit de mes concurrents si je n'ai pas au moins deux vedettes de poids à opposer à mes rivaux». Le type même du raisonnement qui dévalorise le livre dans l'esprit des gens et ne fait que les priver de l'excitation d'un bon duel, par exemple, sur

l'intérêt ou la valeur de telle œuvre, laquelle n'a même pas besoin d'être récente ni « du cru » si tant est que les gens ne savent rien tout en demeurant en général bien disposés à se laisser étonner. Est-ce qu'on croit que *Les Misérables* vont mettre en fuite ou en déroute des gens qui ont à peine lu le *Journal de Montréal* du jour ? et qu'ils attendent le verdict des « intellectuels » quant à l'intérêt de la dernière nouveauté pour se précipiter dessus ? Il s'agit d'abord de donner le goût de l'écrit, du pensé, du dessiné, du structuré, du vécu d'exception, fût-il ancien, lequel jouit du même prestige que l'exotique. Et puis quand même cette brave animatrice aurait vu juste en raisonnant ainsi et que de nombreux spectateurs auraient décroché devant une figure ou un nom inconnu, même et surtout classique, s'appelât-il Jules Verne, devant ce qui ne relève pas strictement du convenu, de la platitude, de la vulgarité, de la facilité, ou des rires épais sous lesquels ont longtemps croulés les amateurs de Yvon Deschamps, ce flatteur n° 1 de la trivialité langagière qui durant près de vingt-cinq ans a sévi sur les ondes de notre Télévision d'État et ailleurs, et puis après ! quand même il y aurait zapping, il faut bien commencer un jour à regarder les choses vitales en face et ne pas dissimuler pensée et beauté au placard sous prétexte que leur rareté leur donne un air de scandale ! Et puis à force d'abaisser la barre de l'intelligence, on finit non seulement par faire tomber le public dans l'infantilisme mais par exclure un nombre non négligeable de gens qui payent eux aussi pour ces institutions médiatiques, que ce soit par la voie du fisc ou des produits qu'ils achètent comme tout le monde, et qui s'en détournent systématiquement et définitivement.

*

Résumons. Le Kébek se réveille de siècles d'endormissement. Il serait chimérique de croire qu'on puisse faire accomplir des bonds de géant à une culture et à un savoir qui resteront longtemps d'accès un peu réservé — inutile de s'en faire accroire là-dessus, j'ai perdu pas mal d'illusions depuis mon idéaliste jeunesse : pour apprécier le beau sinon le vrai il faut être doué, oui doué, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Et puis nos ancêtres tout récents étaient encore des illettrés, sans parler des centaines de milliers de leurs descendants qui le sont demeurés et de ces autres milliers d'immigrants allophones qui viennent tout juste de commencer à mettre leurs enfants à l'école française et ne parleront guère notre langue à la maison avant une génération ou deux, mais on peut, on doit ouvrir des fenêtres et toucher bien des esprits non réfractaires au savoir par a) un minimum de qualité, b) un divorce d'avec nos spécificités les moins présentables, et c) une intelligibilité dans l'expression non pas restreinte à certaines émissions mais présente à l'échelle de toute la programmation de tous les jours et de tous les réseaux. Pour que naisse un goût qui nourrit, il faut servir et resservir bien des plats substantiels, pas des vapeurs que la nuit prochaine effacera pour jamais. En tout état de cause : pour le moins étrange ce succès récent au théâtre de *Cyrano de Bergerac*, pièce héroïque en cinq (ou est-ce six ?) actes et en vers, pièce ultra-écrite, farcie de termes littéraires et surannés, dont l'action se déroule au XVII^e français dans un milieu qu'on croirait *a priori* tout ce qu'il y a de moins accessible à notre public. À

la télé, le drame de Rostand «ferait un malheur» — à n'en pas douter ! Alors on pourrait passer à *L'Aiglon*, élagué bien sûr !

Notre époque étouffe : nous n'avons plus de valeurs, hors la bière, le sport et les bandes dessinées. Ni valeurs culturelles (ou intellectuelles ou langagières), ni valeurs morales (le bien et le mal, c'est kif-kif), ni valeurs spirituelles bien entendu. Voulons-nous en rester là, voulons-nous que ce qui est la nation française au Kanada en reste là, ou même préférons-nous descendre un peu plus bas chaque année — si c'est encore possible ! — de manière à faire une entrée triomphante en bêtise et en nullité dans le troisième millénaire ? Eh bien ! il ne faut pas se leurrer : c'est vers cet énorme gouffre de vide que nous nous dirigeons, c'est lui qui s'apprête à nous engloutir tout vifs, avant même que nous n'ayons eu un seul petit réflexe de survie. Quand nous n'aurions fait reculer que de 2 % le nombre des non-curieux par une thérapie de choc, quand nous n'aurions fait augmenter que de 1 degré centigrade la température de notre cervelle nationale et avancer d'un seul battement à la minute notre cœur également national, je prétends que le jeu en aurait valu la chandelle. Mais pour obtenir si peu que cela, il y faut les grands moyens : sortir de l'ornière de l'insignifiance, s'adresser à nos gens comme à des adultes, pas à des crétins — peu importe leur première surprise —, des crétins qu'on voudrait crétiniser encore davantage. Les seules vraies difficultés à surmonter sont les premières à affronter et encore ne représentent-elles qu'un faible risque à courir : une légère baisse dans les sondages, due à des personnes — surtout des gens âgés — qui ne s'y

retrouveront pas parce qu'ils ne se sentiront plus bercés par le ronron d'une routine qu'ils auront cru immuable parce qu'on ne leur a quasi jamais montré autre chose que des platitudes, année après année, qu'on les a ainsi confirmés dans l'idée reçue depuis Maria Chapdelaine que rien jamais ne changeait, ne pouvait changer au pays de Kébek, — sinon pour le pire... À l'école pourtant, lorsqu'on change de classe et que le nouveau professeur a d'autres méthodes, d'autres matières, nul ne s'en étonne ou, si étonnement il y a, il ne dure pas. C'est étrange comme les gens sont faciles à conduire, comme ils sont passifs ! Il importe de mettre à profit cette docilité naturelle de peuple à qui l'Histoire a refusé une destinée assumée de plein gré ; rien ne peut plus nous rebuter, surtout lorsqu'on sent que les choses ont été mûrement décidées ainsi parce qu'il y va de l'intérêt public et que l'on est en marche vers quelque part qu'on n'a pas fini de découvrir. Les mécontentements, la baisse d'écoute dans les sondages, il faut les prévoir, les annoncer même, cela attirera d'autres spectateurs qui ont laissé tomber. Après tout il ne s'agit que de bannir tout ce qui tombe au-dessous d'un certain niveau de « mérite » et de favoriser, si possible aux heures de grande écoute, la nouveauté — imaginaire ou objective — de ce qui répond à certaines attentes de l'esprit.

Et puis tout cela ne durera que très peu de temps dès qu'on verra un nouvel univers s'ouvrir dans la simplicité, pas dans le pédantisme ni la prétention. Ce qui est grand est simple. Ce qui vaut la peine est simple, inutile de s'embarrasser de grands pontifes, de grands universitaires — il faut plutôt des communicateurs intelligents et informés

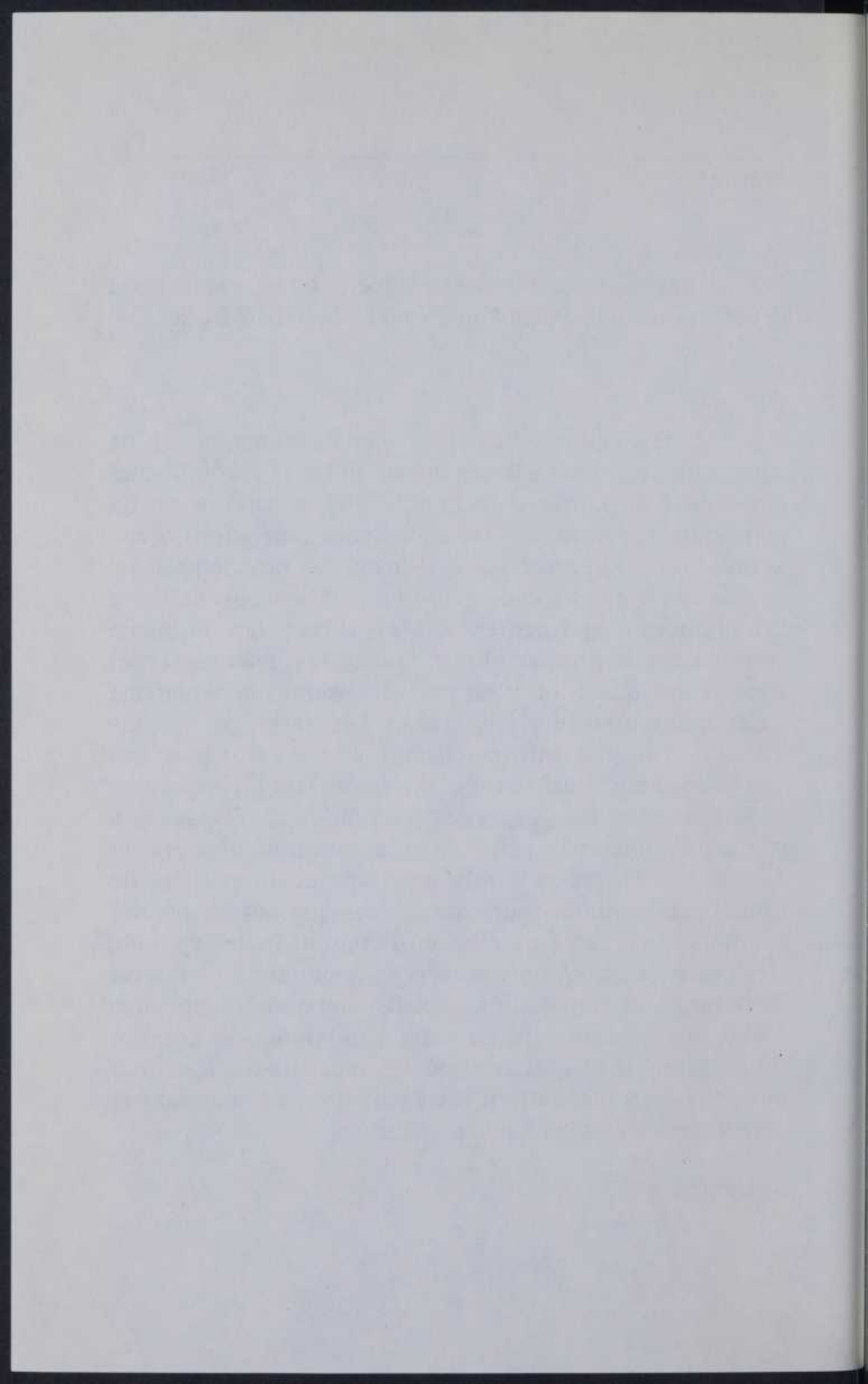
— pour raconter et expliquer, plans à l'appui, la guerre de Sécession aux États-Unis, pour raconter l'histoire de la peinture française au XIX^e siècle, tableaux à l'appui et sans rien systématiser, en se promenant pour ainsi dire — depuis le classicisme de David en passant par le romantisme du « Radeau de la Méduse » de Géricault et de « La Liberté guidant le peuple » de Delacroix, avec en parallèle le raphaélisme impénitent d'Ingres, sans négliger le naturisme de Corot, le réalisme de Courbet, la rupture avec la représentation traditionnelle chez Manet, l'éclatement de l'impressionnisme sous la houlette de Monet, l'apogée du siècle enfin avec le postimpressionnisme de Gauguin, de Cézanne, de Van Gogh —, ou pour raconter la vie de Jésus que plus personne, surtout parmi la jeunesse, ne connaît — je ne parle même pas de l'Ancien Testament — mais la passionnante vie de Jésus telle que l'ont illustrée dans des quasi-romans des auteurs comme Mauriac, Jean-Paul Roux, Heinz Zahrt, la vie de tant d'autres personnages illustres qui ont marqué le destin de la pensée, de l'art et de l'humanité en marche vers son accomplissement, car nous allons quelque part, indubitablement. Il y a cinquante façons de le faire : pourvu qu'elles soient créatrices, variées, excitantes, elles seront toutes bonnes. Et puis il y a les Égyptiens, les Grecs, les Latins qu'il faudrait évoquer. Le Moyen Âge et ses cathédrales. La Renaissance avec ses papes mégalo-manes, protecteurs des arts. Etc. Tout cela peut être fait de façon très vivante, pas du tout pédante, captivante même. Dès qu'on aura mis le pied dans l'étrier de la connaissance, on en redemandera, et sera dépassé le désintérêt actuel, singulièrement parmi les jeunes, pour les choses qu'on dit de

l'esprit, devenu rébarbatif face à la bière. Il faut combattre le défaitisme, ce pire ennemi qu'engendre la société facile.

*

Il ne s'agit pas de s'illusionner, de s'imaginer qu'on va accomplir des miracles en un an, qu'on va révolutionner une société engourdie dans l'encroûtement natal où on l'a maintenue de gré ou de force au long des générations : cette avancée est peut-être affaire de générations précisément. Le monde ne s'est pas forgé en un seul jour, « depuis qu'il y a des hommes et qui pensent ». Mais il faut tout de même commencer, continuer plutôt. Quand les gens se seront aperçus que télévision n'est pas nécessairement synonyme de distraction au plus bas niveau dans la langue la plus informe et la plus infirme (il ne faut pas avoir peur des mots : entendus plusieurs fois, ils seront compris) et qu'ils auront le choix de s'intéresser à ce qu'ils n'ont pas été à même de s'intéresser parce qu'on a cru qu'ils n'en étaient pas dignes et que ce choix de l'âme et du cœur et de l'intelligence comme source de joie sera présent dans toutes les émissions, parce qu'elles en tiendront toutes compte, chacune à sa façon, on commencera peut-être à se relever de la fange où nous sommes aplatis, embourbés, engloutis. J'excepte évidemment de cette condamnation nombre d'émissions d'information où les journalistes font leur devoir. Le public leur en est d'ailleurs reconnaissant et personne ne s'en plaint, que je sache.

Septembre 1997



FRANCINE PRÉVOST

L'écran bleu

Assis devant l'écran bleu de son ordinateur, Giuseppe pensait : « Je peux tout inventer. Je peux inventer un architecte au bord de la mer rêvant aux villes invisibles d'Italo Calvino, je peux imaginer des enfants jouant dans le sable et des femmes qui se pavanent les seins nus sur une plage d'Italie. Sur l'écran, tout est possible. »

Mais la douleur s'installait à nouveau dans le dos de Giuseppe et il sentit qu'il était prêt à tout abandonner. L'architecte des villes et l'écrivain malade se disputèrent. Le premier possédait encore la passion de l'invisible, l'autre n'avait plus que son mal qui le dévorait. Giuseppe pesa sur quelques touches du clavier et le bleu de la mer s'effaça, le sable s'engouffra, les seins disparurent. Un enfant s'attarda quelques instants, puis, s'enfuit à son tour. L'écran demeura vide. Seul Italo Calvino continuait d'habiter le cerveau d'un écrivain italien assis dans son appartement de la rue Duluth à Montréal.

Ce matin-là, la rue blanchissait à vue d'œil. Une neige fine effaçait à mesure les traces de pas laissés par des

retardataires de la veille. Chaque jour, Giuseppe se levait vers quatre heures, prolongeant ainsi l'hiver qui l'attendait. Un court hiver, un hiver pas comme les autres. Il passa devant le miroir suspendu au mur de sa chambre et vit ses yeux éteints, son visage amaigri. Les mots prononcés par le médecin, il y a quelques mois, résonnaient encore en lui. Il souffrait du fameux mal, celui dont on ne parle pas.

La perspective de la mort avait d'abord effrayé Giuseppe, puis, peu à peu, il s'était fait à l'idée de la fin. Dans ses meilleurs moments, la fin prenait la forme d'un minuscule insecte sous la semelle d'une femme traversant la rue, insouciant et heureuse, en quête d'une aventure dont Giuseppe aurait pu être le héros. D'autres fois, la fin était un soupir de soulagement qui se mêlait au bruit des vagues de l'Adriatique. La fin gardait son secret et Giuseppe aimait cette idée d'un mystère qui ne s'apprivoise pas. Il n'avait jamais imaginé une longue agonie qui commencerait à un moment précis, le mal était installé en permanence, l'agonie était déjà en place. Viendrait un temps où il ne resterait plus que ces millions de petites bêtes qui le grugent et qui chercheraient alors une autre proie.

Giuseppe se sentit tout à coup devenir un vieillard. Pourtant, il n'avait que trente ans. Il jeta un rapide coup d'œil sur la photo d'Italo Calvino épinglé au cadre du miroir posé sur le mur nu de sa chambre, puis il retourna s'asseoir devant l'ordinateur.

« Sur l'écran, les personnages s'inventent eux-mêmes, pensa-t-il. Ils surgissent, étonnent et s'installent en prenant une place qu'ils croient être la leur. Pourtant ils

sont souvent des usurpateurs. Aucun motif valable ne préside à leur naissance. Ils se croient forts parce qu'ils s'imposent d'emblée, mais tout écrivain peut les anéantir d'un seul coup.»

Giuseppe anéantissait ainsi depuis des mois tous les personnages qui prenaient vie sur son écran. Il les trouvait pourtant colorés, remplis d'inattendus. Il savait qu'ils ne demandaient qu'à prendre corps, mais Giuseppe n'avait plus la foi. Il ne croyait plus à son destin d'écrivain. Il ne croyait qu'aux villes invisibles d'Italo Calvino et le paradis de la mort lui semblait l'une de ces villes désirables.

La neige se faisait de plus en plus dense, la rue Duluth s'animait. Giuseppe entendit des bruits de portes et des cris d'enfants qui jouaient au dehors. Il redevint petit. Il avait dix ans. Sur la rue qu'il habitait à Ville-Émard, on venait d'installer des sapins de Noël remplis de lumières de toutes les couleurs. C'était au début de novembre seulement, mais sa mère venait de lui expliquer la décision des gens de faire cette fête pour Toto malade qui ne vivrait probablement pas jusqu'au 25 décembre. Les voisins avaient décidé de déjouer le temps. Giuseppe, enfant, avait longtemps médité cet événement. Ainsi, on pouvait déplacer les jours, les prendre les uns pour les autres, les devancer ou les retarder, bousculer tout le calendrier. Il s'était demandé alors si on pouvait le faire avec les années. Être vieux avant d'être jeune, être grand et se voir rapetisser à vue d'œil, comme Alice après avoir mangé son champignon magique.

Giuseppe comprit que sa mort venait de prendre une autre forme : celle d'une supercherie magistrale qui s'était

infiltrée dans ses veines dès l'âge de dix ans. Il décida qu'il n'irait pas travailler aujourd'hui. Il n'irait plus. Hier avait été son dernier jour de vie normale. Il recommença à taper.

Il s'agissait chaque fois d'étaler la vie sur l'écran, de sentir, une dernière fois peut-être, les parfums qui se dégagent des femmes que l'on invente. Aujourd'hui, Giuseppe la nomma Béatrice, du nom de toutes les femmes mythiques. Le mot lui apparut en bleu sur l'écran, puis il prit rapidement une forme fantomatique. L'écrivain s'arrêta net, tremblant de rage. C'était un nom de morte. Giuseppe ne voulait plus de la mort, il voulait l'insouciance, la légèreté. Il aurait voulu toucher la chair de Béatrice, palper ses seins et ses hanches. Il aurait voulu respirer l'odeur sucrée de sa peau, mais les mots le trompaient. Encore une fois, la mort avait surgi sans qu'il lui ait demandé de venir s'installer ainsi entre la femme et lui. Il se retint pour ne pas éclater en sanglots.

Giuseppe se leva, alla à la cuisine, but un café bien chaud en regardant par la fenêtre. Il vit un enfant trotter derrière une femme qui traversait la rue Duluth. L'enfant n'arrivait pas à la rejoindre, ses jambes étaient trop courtes. Toujours cette différence de taille entre la mère et le petit mâle. C'était une impression familière à Giuseppe. Il était toujours plus petit que toutes les femmes qu'il avait tenté d'aimer. Il ressentit une douleur aigüe. La moëlle des os atteinte par cette impuissance congénitale. Comme une tare. Giuseppe se sentait un homme taré qui cherchait dans l'écriture à déjouer son destin. Mais la tare se collait maintenant aux mots qu'il inventait et il ne pouvait le supporter.

La vie de Giuseppe avait toujours été fortement arrimée à celle de sa mère. Quand celle-ci mourût, il y avait maintenant deux années, Giuseppe s'était perdu dans une immense culpabilité. Il n'avait pas su l'aimer, pas assez du moins, à ses yeux d'adulte qui venait de comprendre que la mort peut nous ravir même ceux que nous croyons installés dans notre vie de façon permanente. La mère lui avait donc menti, elle qui lui avait dit ne jamais le quitter. Il se retrouvait seul dans cet appartement avec un écran et des mots qui le narguaient, sans l'aider à reprendre pied.

La décision de Giuseppe de ne pas aller travailler ce matin-là était un défi à cette culpabilité qui pesait de tout son poids. Il lui fallait apprendre à ne plus être le petit garçon obéissant, à quitter cette mère qui, d'autorité, s'était emparée de lui, lui avait volé en quelque sorte son âme. Il sembla à Giuseppe qu'une urgence l'habitait.

Sur l'écran bleu de sa mémoire, les rues de Ville-Émard continuèrent à étinceler de mille feux. Des autos décorées de branches de sapins et de boules miroitantes défilaient devant la maison de l'enfant qui attendait la mort. Les voisins avaient mis des costumes verts et rouges, et comme des lutins, ils offraient des présents au petit qui riait. On chantait des airs du pays de là-bas, en une langue qui était celle de toutes les Italies réunies. La mère de l'enfant tenait sa main dans la sienne et des larmes coulaient de ses paupières vieillies. Tous savaient que la mort viendrait prendre le petit Toto, mais ils comptaient sur la magie du leurre pour l'éloigner aussi longtemps que possible.

Giuseppe se tenait près de sa propre mère. Il était un peu plus âgé que l'enfant. Le secret du mensonge lui était

insupportable à mesure que la fête se déroulait. Tous les adultes s'étaient concertés pour tromper. Il se sentit le devoir de tout révéler à Toto. Il échappa à sa mère et courut vers lui. Lorsqu'il parvint aux pieds de l'enfant assis sur une chaise, emmitouflé dans ses couvertures, il vit à ses côtés, sa sœur, une jeune fille d'une quinzaine d'années. Elle apparut à Giuseppe, belle comme une madone. Mais il sentit, en même temps qu'il la contemplait, qu'elle le regardait avec des yeux si pénétrants qu'il douta de son geste. Il lui semblait qu'elle avait tout deviné de ses intentions et son reproche était immense. Il regarda son ami, puis sa sœur. Il tenta d'articuler des mots, mais tout se brouillait dans sa tête. Les mots s'effaçaient à mesure qu'il voulait les dire. Il ne savait plus ce qu'il faisait devant ces gens qui vivaient avec la mort. Il recula de quelques pas et rebroussa chemin en courant loin de la foule. Ce soir-là, on le rechercha pendant trois longues heures.

Giuseppe ne se rappelait plus où il était allé pendant ces trois heures et pour la première fois de sa vie, cela le troubla profondément. Ainsi, il n'avait pas toujours obéi, il avait lui aussi son secret qu'il lui fallait découvrir.

Giuseppe se mit à écrire à toute vitesse. Il lui sembla que l'urgence était de combler les trois heures perdues de son enfance. Sur l'écran bleu de son ordinateur, les mots jaillissaient à mesure qu'il tapait sur les touches. Des villes invisibles se dessinaient sur la crête des vagues d'une Adriatique mythique. Une jeune fille de quinze ans, qu'il ne craignit pas de nommer Béatrice, marchait légèrement dans des ruines qui reprenaient formes et vie à mesure qu'il les inventait. Le temps livrait peu à peu son mystère et

Giuseppe en dessinait les contours sans se ménager. Les rues de Ville-Émard, les maisons de Ville-Émard, les gens de Ville-Émard n'avaient plus aucun secret pour l'enfant perdu qui déambulait en toute liberté. Il était le témoin fasciné de leurs plaisirs et de leurs douleurs. L'univers entier se résumait en des mots qui laissaient apercevoir à Giuseppe, l'infini de son propre pouvoir. Il sentit le mal à nouveau dans son dos, mais les mots pouvaient à jamais en traduire la progression. Giuseppe n'en effaça aucun, ils étaient tous là devant lui à dire ce qu'il avait toujours cru impossible d'entendre. Cette fois, il écouta avec attention. Ce n'était plus la voix tant aimée de sa mère, mais la sienne propre, une voix muée, rauque, celle qui lui livrait le secret de sa propre fin. La mort prenait un nouveau visage, comblant l'absence, la rendant enfin transparente à l'écrivain qui prenait plaisir à l'apprivoiser.

Rempli d'espoir, Giuseppe prit son manteau et sortit chercher des cigarettes. Il en avait encore à la maison, mais il voulait un prétexte pour marcher dehors loin de la mère immobile dans son ciel étoilé. Le marchand du coin était fermé, il lui fallait aller plus loin, dans un bar encore ouvert. La neige s'était transformée en pluie au cours de la journée. Un frisson le saisit au contact de cette soirée humide.

Lorsqu'il poussa la porte du bar, il buta sur les jambes d'une femme étendue sur le plancher à l'entrée. Il voulut la refermer, mais la porte était retenue par la main d'un homme qui criait :

— 'spèce de folle, sors d'ici.

La femme tentait de se relever, mais elle avait probablement trop bu et n'arrivait pas à se tenir sur ses

jambes. Giuseppe lui tendit l'avant-bras, elle s'y accrocha de toutes ses forces. Il la tira vers lui sur le trottoir, dégageant la porte. L'homme la referma brusquement. Giuseppe regardait la femme. Elle était jeune. Le contact avec la pluie semblait lui avoir redonné un peu de vigueur. Il la laissa s'appuyer sur lui. Elle l'entraîna vers une petite rue transversale. Accordant son pas au sien, Giuseppe remarqua qu'ils étaient de la même taille.

À mesure qu'ils marchaient, Giuseppe ne reconnaissait plus les rues. Ils n'étaient pourtant qu'à quelques minutes de chez lui, mais les maisons ne lui semblaient plus à leur place. Comme si Italo Calvino s'était amusé à tracer un labyrinthe où, lui, Giuseppe, se laissait entraîner. Il se retrouva devant une façade qui ressemblait étrangement à celle de son appartement mais il se dit qu'elle n'en avait que l'apparence. La femme s'arrêta devant la porte de cette façade et lui fit signe d'entrer. Il hésita. Mais en même temps une secousse de son mal l'envahit tout entier. Ses jambes fléchirent, sa respiration se fit plus courte, il dû s'appuyer sur la femme pour ne pas tomber. Il se dit qu'il était préférable d'entrer. Passé le seuil, tout ressemblait à sa propre demeure. Il en était convaincu maintenant, c'était à son appartement que cet escalier les menait. Pourtant la femme l'invitait à prendre quelques minutes de repos chez elle avant de repartir.

La pièce dans laquelle ils pénétrèrent était aussi grande que la sienne, mais elle était autrement aménagée. Un parfum flottait dans l'air. C'était un mélange de roses fanées qu'il vit encore dans leur pot et d'écorces d'orange restées sur la table. Giuseppe jeta un rapide coup d'œil et

chercha des yeux une chaise où il pourrait s'asseoir. Elle lui en présenta une en disant :

— Reposez-vous quelques instants, je vais préparer du thé.

Elle ne portait plus aucune trace d'ivresse et son vouvoiement rassurait Giuseppe. Il se dit qu'il lui demanderait son nom lorsqu'elle reviendrait, car cela le gênait, maintenant qu'il était ici, de ne pas savoir qui elle était. Pendant qu'il attendait, son regard se porta sur un objet de verre placé sur une petite étagère. C'était du verre soufflé en forme de licorne, un petit animal mythique qu'elle devait affectionner particulièrement, car il aperçut sur la tablette au-dessous une dizaine d'autres petites licornes ayant chacune ses particularités. Avant même qu'il se fasse une idée précise de ce qu'il voyait, la femme se retrouva près de lui dans un peignoir bleu. Tout en versant le thé dans les tasses, elle lui demanda s'il aimait les licornes. Puis, après un temps de silence qu'elle devait prendre pour un acquiescement, elle ajouta :

— C'est moi qui les ai faites.

C'était donc cela qui se dessinait dans son regard, une ville invisible où vivent des licornes pourchassées par des hommes qui tentent... Il n'acheva pas sa pensée. Que faisait-il dans cette chambre à côté d'elle qui était nue sous son peignoir bleu ? En quête de quoi était-il ? Il voulut s'excuser et partir mais elle comprit son mouvement. Elle ne désirait pas qu'il la quitte. Elle pensait probablement le retenir en ajoutant :

— J'invente des mondes désirables, ne croyez-vous pas ?

Cette fois, le vouvolement lui apparut surfait. Il avait peur de cela même qui les rapprochait. Les os lui firent mal à nouveau. La fin venait de prendre le visage d'une licorne qu'il pourrait apprivoiser, mais il la craignait. Il fronça les sourcils. Elle déposa dans ses cheveux un baiser qui le figea. Il voulut se lever et partir. La main de la femme s'appuyait sur la sienne. Il en sentit l'insistance et s'immobilisa.

Puis, le temps d'un éclair, Giuseppe bascula comme en un mouvement ralenti. Le bruit de leurs deux corps s'affaissant sur le sol lui parvint aux oreilles comme en une sorte d'écho. La femme roula avec lui sur le tapis vert qui marquait la frontière entre la table et le bureau. Elle avait ouvert la chemise de Giuseppe et couvrait sa poitrine de centaines de baisers qui le chatouillaient agréablement. Le parfum de sa peau l'enivrait jusqu'à rendre ses gestes imprécis. Elle avait détaché les cordons de son peignoir et il le lui enleva. Elle apparut à Giuseppe toute brune et admirablement belle.

Sur l'écran bleu de son ordinateur, Giuseppe n'avait encore jamais inventé de femmes comme celle-ci. Toutes étaient pâles et indéfinies devant elle qui se moulait maintenant si parfaitement aux formes de son propre corps. Bien plus, jamais encore il n'avait imaginé le grain de sa propre peau, le parfum de sa propre chair, et voilà qu'en même temps qu'il découvrait chaque parcelle du corps de cette femme, c'était le sien qu'il parvenait à sentir et à faire vibrer.

La voix de la femme se mariait à ses gestes et pénétrait chacun des pores de la peau de Giuseppe. Il

entendait les mots sacrés des sexes qui s'aiment et cela résonnait à ses oreilles comme une prière adressée aux déesses et aux dieux païens, eux qui se souviennent de toute éternité, de l'ivresse du corps de chair qu'ils ont un jour habité. Giuseppe était ébloui devant le génie de cette architecture de son corps de femme, devant les volutes et les frises de velours. Il pénétra tout entier dans cette enceinte et se glissa tendrement le long des parois humides. La femme ouvrit toutes grandes les portes de la jouissance et se laissa enivrer.

Peu à peu, Giuseppe reprenait vie. La mort lui apparaissait maintenant comme un secret intime que l'on apprivoise dans les bras d'une femme, et les mots, de multiples écrans bleus par lesquels se répandent la chaleur et l'odeur de ce secret.

Le lendemain, assis devant son ordinateur, Giuseppe décida de lutter de toutes ses forces pour retarder le plus longtemps possible sa propre fin et son entrée dans les mondes invisibles. La femme, rencontrée hier, se tenait près de lui, amoureuse et vivante.



CLAUDE POTVIN

Bonne année du Buffle !

Le 27 du douzième mois lunaire

— Tu viens au Karaoke demain ?

— Comment demain ? Je croyais que c'était le 28... ? Tiens, je l'ai même inscrit ici sur mon agen...

La question me roule encore sur la langue que la réponse la pousse et la bouscule. Le 28, m'avait dit mademoiselle Thi. Mais le 28 lunaire, cela va de soi ! Pas le 28 février...

Bon sang ! Jamais je n'arriverai à m'habituer à ce double calendrier. Moi qui ai déjà toutes les peines du monde à maintenir à jour le calendrier solaire, le seul que nous utilisons vraiment en Occident. Moi qui rate rendez-vous sur rendez-vous, qui en prends deux et quelquefois trois pour la même soirée. « *Mercredi prochain ? Non, je n'ai rien au programme, je suis disponible... Aye !* », m'excuserai-je plus tard, tout confus, « *pouvons-nous remettre ce dîner... j'en avais déjà deux autres de prévus...* »

Moi qui souvent consulte ma montre, non pas pour regarder l'heure comme le pensent les gens autour de moi, mais plutôt le jour ou la date... et parfois même le mois. Moi qui suis déjà entré au travail un samedi, pensant que nous étions encore en semaine... Alors, il faudrait qu'ici, au Vietnam, je règle ma vie sur deux calendriers asynchrones, que je connaisse deux dates du jour, deux séries d'anniversaires... Ouf ! Je ne crois pas être tout à fait à la hauteur.

J'aurais raté la soirée Karaoke, c'est certain, n'eut été cette rencontre fortuite et ce rappel imprévu. Puis, deux semaines plus tard, j'aurais téléphoné à mademoiselle Thi pour lui demander si le rendez-vous du 28 tenait toujours !

Et pourtant, le 28, cela commence à être une date importante. Voyez vous, le nouvel An, le Têt comme l'appellent les Vietnamiens, c'est en fait le premier jour du premier mois lunaire, tout comme notre jour de l'An à nous tombe toujours le premier jour du premier mois solaire. Simple, non ? Voilà pourquoi le Têt varie d'une année à l'autre dans le calendrier solaire, bien qu'il soit évidemment fixe dans son contexte lunaire. Or, avec l'arrivée de ce 28 lunaire, nous n'en sommes plus qu'à quelques jours de la nouvelle année.

D'ailleurs, l'importance de l'astre nocturne dans la vie sociale et familiale vietnamienne ne se limite pas à ce temps de l'année. Ce sont les dates lunaires qui décident des moments opportuns pour faire ceci, acheter cela, des jours propices ou non aux déplacements, aux déménagements, et même des soirs de sortie au restaurant pour croquer le chien ou le serpent.

D'accord, je suis prêt. J'ai remis mon horloge biologique à l'heure de la lune. En ce temps de festivités, pour cette période de l'année la plus importante, je dois fournir un sérieux effort. J'ajusterai mon calendrier intérieur pour ces quelques jours à venir. Les 5 et 6 février deviendront les derniers jours de l'année, je les rebaptiserai 29 et 30 du dernier mois. Ce sont d'ailleurs des jours de préparatifs intensifs et d'anticipation collective. Les 7, 8 et 9 se muteront en premier, second et troisième jour du Têt, chacun avec sa fonction, sa symbolique, ses obligations et ses manifestations.

Nous sommes donc le 27 du douzième mois, ça va j'ai compris... Encore que, attention, l'an dernier, la fin de l'année arrivait lunairement au ...au treizième mois.

Lundi le 28... lunaire

Comme prévu, seize heures, je rejoins les bureaux de mon ancien employeur, accueilli par un jeune monsieur Dung (prononcez Zung) tout sourire, arborant fièrement un beau mouchoir de soie neuf sur sa chemise immaculée et ses pantalons fraîchement repassés. Mademoiselle Thi est également sur son trente-six. Joli tailleur de laine ajusté à son corps de poupée de porcelaine. Il fait frais et cru en ce milieu d'hiver, elle s'est donc coiffée d'un bonnet de laine blanche fermé au cou, tel un passe-montagne, par un rabat incorporé. Ai-je vécu trop longtemps dans ce pays aux modes vestimentaires incorporant toutes les tendances connues chez nous depuis les cinquante dernières années ? Je ne vois plus le saugrenu des robes de dentelle de nylon,

des bonnets à plumes et à fleurs, des collants simili léopard ou des jeans à pattes d'éléphant... Tout semble bien seyant à ces souriantes asiates. Le *kitch* devient charme, le *quétaine* joli. On semble dire ici : si ce fut la mode un jour, quelque part, alors ce l'est encore à Hanoi. La *gougoune* de plastique à talons hauts côtoie sans honte les dernières petites bottines italiennes haut lacées ou les plus récents Nike à semelles lumineuses. Le chapeau tricoté de fibres synthétiques aux couleurs de tapis d'entrée et orné d'une fleur de taffetas, le manteau de peluche aux teintes de fauve africain, le foulard de soie bonne-femme, accompagnent sans gêne les chemises de soie à col Mao, et les derniers blousons de *gore-tex* aux couleurs néo-picassiennes.

Alors que mademoiselle Thi descend l'escalier de son pas de princesse indochinoise, toute de laine blanche vêtue et coiffée, je tente de traduire cette image qui me vient en tête...

« Voilà la Fée des étoiles, ne lui manque que la baguette magique... » Mais pas facile d'expliquer toute l'histoire du Père Noël et de son entourage à une Asiatique qui connaît mieux Confucius que saint Nicolas.

Sous la bruine légère de ce milieu d'hiver, nous enfourchons motos et vélos. Motocyclettes pour ces jeunes Vietnamiens qui, pour rien au monde, ne voudraient être vus sur ces démodés engins à pédale avec ces ridicules casques que nous, étrangers, promenons sans nous soucier du rétrograde de la situation. On est toujours le *quétaine* de quelqu'un !

Il nous faudra bien vingt minutes, à travers la circulation débridée et particulièrement nerveuse en ces jours

de fin d'année, pour rejoindre le Karaoke que monsieur Dung nous a choisi.

Le principe du Karaoke tient à peu de choses. C'est l'équivalent électronique de ce qui était autrefois le cahier-de-chant-avec-accompagnateur-au-piano. Tout simplement une trame sonore qui joue l'accompagnement des chansons, tandis que les mots défilent sur les téléviseurs sur fonds d'images insipides. Les participants, eux, fournissent la voix.

Ces établissements se présentent en deux versions : le genre salon communautaire, et le genre salon privé. Soit on loue une pièce pour son usage exclusif, ou alors on se retrouve dans la pièce commune où chaque groupe doit attendre son tour, alors que le microphone circule de l'un à l'autre au fil des requêtes et des arrivées.

Moi, j'ai toujours préféré l'atmosphère des salons communautaires. On prend le temps de bavarder, de déguster une bière ou un jus de citron, d'écouter quelques ballades sentimentales vietnamiennes qui forment le menu quotidien de ces établissements. La tenancière de Karaoke, à la fois serveuse et maître de cérémonie, distribue tant les verres que les microphones qu'elle promène de table en table. Elle règle l'ordre des chansons, tentant de satisfaire les uns et les autres et faisant patienter les derniers arrivés.

Fascinant, ce phénomène du Karaoke. Les Vietnamiens adorent chanter. Faux, juste, bien ou mal, peu importe. Chacun chante pour soi, à sa manière, selon ses goûts et ses talents. Les autres ne semblent ni concernés, ni offusqués des erreurs, des hésitations ou même carrément

des horribles interprétations. Quelquefois, une salve d'applaudissements vient saluer une performance hors de l'ordinaire. Tous y vont de leur encouragement : la propriétaire, les serveuses, le portier et les autres groupes. C'est l'activité communautaire par excellence, celle où se côtoient chanteurs professionnels réels et rêvés, amateurs sans voix ni rythme, jeunes écoliers, hommes à la retraite ou familles entières.

Et moi je n'aurai jamais autant chanté, micro en main, qu'au Vietnam. Les vieux succès de la chansonnette française, les plus récents (!) *Beatles*, *Animals* ou *Michael Jackson*, et même quelques ballades vietnamiennes que j'ai fini par apprendre tellement je les ai entendues. Les Vietnamiens sont d'ailleurs toujours heureux d'écouter un étranger interpréter leurs succès.

S'éloignant de son groupe, un jeune s'approche de moi et me demande dans un français hésitant :

— Vous êtes de France ?

— Non, du Canada.

— Vous pouvez chanter en français ?

— Euh... enfin, oui, je crois !

— Vous connaissez Aline ?

— Bof... pas personnellement, non. Mais si c'est la même à qui je pense... (Aline, comme dans le p'tit gros des Classels... *Et j'ai crié, crié...*). Ça alors, vous connaissez ça au Vietnam ! Je veux bien essayer.

Vous auriez dû entendre le duo.

Et de *Blue Suede Shoes* en *Unchained Melody*, la soirée se poursuit, et les liens se tissent comme si nous étions tous au salon d'une même famille.

Mes jeunes compagnons regardent l'heure. Déjà dix heures, il se fait tard. Je propose un dernier effort. *We Are The World*. Tout le monde mettra la main à la pâte, ou plutôt au micro. Le résultat n'a pas d'importance, seule la participation est requise. Il est rare que les divers groupes participent à une même chanson, mais cette fois, devant cet étranger rigolo qui joue les chefs d'orchestre, ce sera l'apothéose du Karaoke communautaire, interracial et transculturel.

Ce sera également le signal du départ, et en moins de deux l'établissement sera vide et fermé pour la nuit. Au revoir Monsieur Dung, mademoiselle Thi. Merci de cette invitation. Oui, ce sera un plaisir de recommencer... mais cette fois, ce sera moi qui vous inviterai.

Mercredi le 30

Le fin grésil enveloppe toujours la ville à la manière d'une écharpe de soie. Heureusement, le mercure maintient la barre des quinze degrés. Malgré les soixante-douze pour cent d'humidité, c'est supportable à défaut d'être confortable. Mais les hivers d'Hanoi et leur grisaille semblent impuissants à abattre le moral de ses habitants. En plus, à quelques jours du Têt, rien ne peut plus calmer l'excitation collective qui semble s'être emparée de la ville.

Les rues encombrées, on les connaît certes à longueur d'année, mais jamais comme dans cette semaine de préparatifs où la frénésie des ventes et des achats atteint son comble. Les trottoirs n'existent plus, les ruelles sont impraticables, même les plus larges artères doivent céder la

moitié de leur surface aux stalles, kiosques, poussettes, chariots et bicyclettes débordant de marchandises, de vêtements, de fruits, de fleurs, d'arbres du Nouvel An...

Car il y a ici, comme chez nous, un arbre décoratif particulier pour le nouvel An, et chaque famille en installera au moins un au salon, au balcon, ou à l'entrée. Le *cay quat*, l'équivalent vietnamien de notre arbre de Noël, est une sorte de mandarinier chargé, durant l'hiver, de fruits orangés plutôt surs mais combien décoratifs. Le bleu de porcelaine des pots, le vert tendre des feuilles, l'orange écarlate des fruits... inutile d'y ajouter des boules décoratives. L'arbre peut être exposé tel quel, ou quelquefois, agrémenté de guirlandes et d'ampoules scintillantes.

Dès dix-sept heures, malgré l'obscurité ouateuse d'un soleil disparu et d'un ciel bouché à longueur d'hiver, la ville scintille de mille lumières, chacune s'ornant de halos colorés sous un fond de bruine en suspension. Le tableau est superbe, vaste tapisserie de couleurs, de lumières, de mouvements, de sons feutrés d'une dentelle de brume. Est-ce cela le *White Christmas* d'Hanoi, dont les images hanteront les souvenirs des enfants ? Pour peu que l'on arrive à se défaire des connotations occidentales négatives de la pluie et du gris... alors oui, vive le *Têt gris* d'Hanoi ! D'une intimité, d'une douceur, d'une vie sans égal.

J'avance péniblement au milieu de cette masse grouillante d'acheteurs et de vendeurs. J'ai également des courses à faire. Provisions pour les quelques jours où la ville au complet fermera ses boutiques. Cartes de souhaits, boissons et biscuits pour la famille de ma tonkinoise compagne et celle de ma filleule adoptive... mon panier de

bicyclette est déjà bien rempli. Tout doit être marchandé, puis de toute manière payé au gros prix. Ainsi le veut la tradition; il y a le prix normal, puis le prix du Têt. Les conducteurs de cyclo-pousses exigeront le double pour leur course, les marchandes vous convaincront qu'il faut soit déboursier plus, soit s'en passer. Jusqu'au préposé au stationnement des bicyclettes et motocyclettes qui ne rendra pas la monnaie habituelle. «Mais c'est le Têt», diront-ils, presque offusqués que vous ne sachiez pas qu'en cette période de l'année, tout se paye plus cher.

Enfin chez moi. Dans ma ruelle, les derniers employés cadénassent les grilles des bureaux. «*Chuc Mung Nam Moi* (Bonne Année)», me lancent-ils en démarrant leurs motocyclettes. Demain, ils seront bien peu à se rendre au travail, même si quelques entreprises, étrangères pour la plupart, feront semblant de demeurer ouvertes.

La veillée du jour de l'An

Le Têt, c'est «la» grande fête annuelle vietnamienne. Noël, jour de l'An et vacances annuelles tout en un. Seul repos de quelques jours pour la majorité des travailleurs. Seul arrêt dans cette fourmilière qu'est le Vietnam s'ouvrant à la modernité.

Lorsque je demande à ma Tonkinoise, ce que nous ferons pour cette soirée du saut de l'An, et qu'elle me répond «*Di chôi!*», je sais exactement ce que cela signifie. Je le sais aussi précisément qu'environ trois autres millions d'Hanoïens qui auront, ce soir, la même idée. Voilà la force et la faiblesse tout à la fois de cette monoculture du

Vietnam. Une unité de pensée qui permet de gagner toutes les guerres et de repousser, ou du moins reconquérir, tous les envahisseurs. Une unité de pensée qui me fait dire par contre que, dans quelques instants, il y aura un monde fou au centre ville. *Di chôi*, c'est promenade. Certainement une activité traditionnelle et ancestrale des Hanoïens. Seuls les moyens de transport ont évolué au fil des décennies. D'abord à pied, puis à bicyclette, le *di chôi* moderne se fait dorénavant en moto, idéalement en Honda Dream II, ce modèle «chouchou» du pays tout entier.

Je m'attends donc à beaucoup d'activité. Facile à compter. Plus de trois millions de personnes qui auront ensemble la même idée. Environ une douzaine de lacs-parcs où aller se promener. Évidemment, ce soir, pas question d'observer le règlement limitant le nombre de passagers à deux par motocyclette ou vélo... enfin deux adultes, enfants et grands-parents exclus. Mais même à trois ou quatre par véhicule, cela fera une foule...

Le grésil s'est intensifié quelque peu. Il tombe maintenant en rideaux de dentelle mouillée. Ma Tonkinoise se presse contre mon dos. Bien emmitouflés dans nos blousons de cuir, nous partons en balade. Direction : le plus central des lacs, Hoan Kiem, véritable cœur d'Hanoï. Déjà, à un kilomètre du lac, nous sommes pris dans une rivière de promeneurs qui se frôlent, poignée de moto à poignée de vélo. À la périphérie du lac, les trottoirs ont été transformés en stationnements où s'alignent des centaines, voire des milliers, de véhicules. Que des deux roues, heureusement. Que fera Hanoï lorsque ses habitants voudront circuler en voiture ?

Je laisse notre Honda Dream II au préposé qui la range au milieu des centaines d'autres Honda Dream II. J'espère que les quelques autocollants que j'ai apposés sur le garde-boue me permettront de récupérer mon véhicule sans avoir à attendre qu'il soit seul sur le trottoir. Nous poursuivrons à pied notre tour du lac. Il n'y a plus de circulation possible, autrement.

Étonnant, même à quelques heures du saut de l'An, les majestueuses portes du bureau de poste central sont ouvertes et laissent couler la lumière provenant de l'intérieur. Encore plus étonnant, sur le portique, les employées en service se sont regroupées en chorale, et chantent des airs traditionnels aux promeneurs. Sur un fond musical préenregistré, une sonorisation rudimentaire porte les voix au-dessus des bruits de la foule. De loin, l'effet est saisissant. Encadrées de hautes colonnes, éclairées de l'arrière, moulées d'*ao dai* colorés, ces préposées des postes ont l'allure de professionnelles donnant un spectacle à grand déploiement. Autour de moi, les gens fredonnent et ajoutent leurs murmures ; un père à sa fillette perchée sur ses épaules, une mère à son marmot si emmitouflé qu'on ne distingue que le front et les yeux, une Tonkinoise à son copain étranger à qui elle vient de prendre le bras... En temps normal, une telle marque d'affection publique entre Vietnamienne et Étranger ne serait pas de mise. Mais l'euphorie collective du Têt permet bien quelques licences.

Bras dessus, bras dessous, nous poursuivons vers l'extrémité nord du parc, tâchant d'abandonner la rue trop encombrée, pour rejoindre le trottoir jouxtant l'eau. Les grands arbres centenaires penchés au-dessus du lac ont été

chargés d'ampoules rouges en guirlandes. Chacune fait scintiller la bruine de doux reflets. Chaque ampoule est doublée dans le miroir du plan d'eau.

À leur place habituelle, les photographes font des affaires d'or. Devant des panneaux aux images de forêt, de champ de fleurs, de grande ville, défilent les familles et les couples en des poses aussi figées que les accessoires qu'on leur met dans les bras : ombrelles pour ces dames, jouets ou nounours pour les petiots, bouquets pour les couples... Clic ! Au groupe suivant.

Un peu plus loin, de l'autre côté de la rue, une nouveauté pour Hanoi. Un mur de douze téléviseurs synchronisés par ordinateur fait mosaïque pour créer un écran géant. Cette fois, les chansons sont beaucoup plus modernes, et les images rythmées au pouls des vidéo-clips. L'attroupement est si dense qu'on a peine à passer, même au bord du lac. Faisant fi des barrières destinées à interdire la circulation motorisée, quelques jeunes motocyclistes tentent de fendre, centimètre par centimètre, la masse agglutinante des promeneurs.

Mais une fois contournée la pointe du lac, il est plus facile de remonter de l'autre côté. Un souffle m'embrasse le cou et me glisse à l'oreille : « Il est presque minuit... ». Immobiles, nous regardons la grande horloge qui surplombe le bureau de poste... « Cinq... Quatre... Trois... Deux... Un... Bonne année du Buffle ! »

Le jour de l'An

Famille, famille, famille. Voilà le mot du jour... et de toujours. Je m'étire paresseusement dans mon lit douillet. Huit heures du matin, quelle grasse matinée, quelle joie de n'avoir aucune obligation ce matin, quelle volupté de se tourner et de se retourner, jetant de temps à autre un coup d'œil au réveille-matin qui ne sonnera pas, aux livres de vietnamien qui feront relâche, aux cravates qui n'iront pas au bureau.

Il ne serait pas convenable de visiter qui que ce soit en cette matinée, par crainte de ne pas être attendu. En effet, la tradition vietnamienne accorde une extrême importance à la première personne de l'année qui franchit le seuil de la maison. Cette visite influencera, croit-on, le cours de toute l'année qui commence. Le plus souvent, cet événement sera préparé. Le Père, un aîné ou un parent, sera chargé de déjouer le hasard pour apporter à la famille bonheur et prospérité.

Pourtant, la visite d'un étranger pourrait être un excellent présage... mais la famille aurait également pu avoir d'autres idées en tête. Inutile de risquer la gaffe et l'embarras. Je me la coulerai douce ce matin et attendrai l'après-midi pour sortir. Ce n'est certes pas une punition... Pour moi, une journée à la maison est le plus beau des cadeaux. Un peu de lecture, un peu d'écriture, beaucoup de rêverie, histoire de se remettre l'intérieur en ordre.

Puis, je rendrai visite à ma famille vietnamienne.

Si j'avais lu dans certains guides de voyage que les Vietnamiens du nord étaient plutôt distants, froids et

méfiant avec les étrangers ; si j'avais eu, avant mon départ du Québec, l'idée que les Asiatiques étaient en général timides et peu enclins à s'ouvrir aux Occidentaux, alors, tous ces préjugés tombèrent dès les premières semaines de mon arrivée en sol vietnamien. À peine avais-je commencé à me faire des contacts que les invitations fusaient ; à peine avais-je commencé à me faire des amis que j'étais carrément « adopté » par une famille vietnamienne. Depuis lors, « ma » famille vietnamienne, à qui je rends visite cet après-midi.

Trouver l'endroit du premier coup, sans se tromper, est déjà un tour de force. Un dédale d'étroites ruelles murées de façades uniformes. Au fil des années et des erreurs, j'ai maintenant mes points de repères... l'enseigne d'un petit commerce (pourvu qu'il ne change pas celui-là) signale un virage à droite, un toit de bambou qui s'avance un peu plus que les autres m'indique un embranchement à gauche dans une minuscule allée où deux motocyclettes ont peine à se croiser, puis un poteau métallique, portant un numéro peint en rouge, indique que j'y suis presque. Je ralentis, compte deux entrées... et voilà le chien Lucky qui m'accueille de ses jappements excités.

C'est d'abord Trang, ma *con nui*¹ qui m'aperçoit par la seule fenêtre du salon. « *Hello Daddy* », me lance-t-elle en venant à ma rencontre. Entre la ruelle et la maison, seul un petit espace de deux mètres cinquante par deux mètres permet de ranger bicyclettes et motos. J'arrive difficilement à garer mon vélo, puis à me frayer un chemin vers la porte

1. Littéralement « enfant adoptif », il s'agit en fait d'un concept plus large qui inclut le parrainage en addition des parents biologiques.

d'entrée. Les chaussures sont laissées à l'extérieur. La maison est minuscule : un salon avec mezzanine, une seule chambre, une toilette et une cuisine qui n'est en fait qu'un plancher de béton ouvert sur l'extérieur. Ici logent le père, la mère, le fils, trois filles, un gendre, un nouveau-né, et une petite fille.

Le couvert est mis sur le plancher, à même une natte de paille. Véritable festin du jour de l'An. Salades, viandes, poissons, crustacés, nouilles, riz, et évidemment le *banh chung*, gâteau traditionnel du temps des fêtes, à base de riz gluant enveloppant une viande de porc haché avec des haricots. En plus de la bière, de l'alcool de riz, du champagne russe et du whisky écossais, je remarque, au milieu des plats, une bouteille de bordeaux. Phu Ân, le père de Trang, sait que j'affectionne le vin rouge.

Trônant sur le dessus du buffet, l'autel des ancêtres a également reçu sa part de cadeaux. Autour des portraits des aïeux décédés, des paniers de fruits, de l'encens, des sucreries... et également, un chapon entier, bouilli, la tête recourbée sur le dos et le bec entrouvert. Mon vocabulaire vietnamien est limité, et l'anglais de Trang couvre difficilement les termes particuliers des coutumes vietnamiennes. Finalement, à force d'exemples et de périphrases, je comprendrai qu'il s'agit d'un coq puceau (!) offert aux ancêtres, mais que nous dépècerons et mangerons toutefois au dîner.

Tandis que je m'assieds en tailleur pour déguster le thé-apéritif, les préparatifs du festin se poursuivent. Un va-et-vient de plats entre la cuisine et le salon où nous sommes installés. De temps à autre, j'ai droit à une explication. Un plat spécial du Têt, une symbolique particulière, une

coutume locale... ou familiale. Voici Linh, la sœur aînée de Trang, qui apporte quelques plats de sa salade particulière, une recette russe à base de pomme de terre. « Salade Linh », me dit la mère de Trang en riant. Voilà qui est devenue une blague de famille. Il y a longtemps, ne me souvenant plus du mot « russe », j'avais baptisé cette salade, de loin ma préférée, du nom de « salade Linh ». L'expression est restée.

Linh est la plus âgée des enfants, ses yeux très bridés et ses hautes pommettes sont mis en évidence par ses cheveux coupés très courts. Elle ne connaît que quelques mots d'anglais et se fait toujours discrète à mon égard. Par contre, sa fille Diêu Anh (prononcez *Ziou Agne*) plutôt taquine, prend toujours plaisir à me tenir la main et à s'asseoir à mes côtés. Hanh, la seconde fille, est la nouvelle maman du groupe, et la première à avoir donné un fils à la famille. Pas facile la vie pour ces nouveaux mariés. Ne pouvant trouver un logement à eux, ils ont tout d'abord loué une unique pièce chez une famille voisine. Un lit, une armoire et quelques accessoires pour bébé comme seul mobilier. Malheureusement, cette relative intimité fut de courte durée, et lorsque les propriétaires décidèrent de récupérer la chambre, ils furent contraints de s'installer dans le salon, déjà encombré, de la maison de Hanh. Ils n'ont plus maintenant que l'espace d'un lit double, caché tant bien que mal derrière leur armoire faisant cloison. Ils redéménageront bientôt chez la famille du mari, guère plus grande, mais plus près de leur lieu de travail.

Phu Ân, seul fils et frère aîné de Trang, est musicien comme son père, excellent guitariste, chanteur à ses heures. Mais il étonne surtout par sa carrure. Adeptes du *body*

building, il est devenu le véritable Arnold Swartzenegger de Hanoi ! Dans ce pays où les gens sont en général si maigres, si petits, si frêles, la vue d'un Vietnamien musclé au-delà de l'ordinaire est encore tellement insolite, qu'on arrive à peine à en détacher son regard.

— Dis-moi, Phu Ân, quand tu étais jeune, tu étais maigre comme tes amis, ou déjà plus musclé, lui ai-je déjà demandé ?

— Tout à fait comme les autres, m'a-t-il répondu.

Avec de tels résultats, pas étonnant qu'il soit aujourd'hui professeur de musculation dans un des nombreux centres d'entraînement de la ville. Évidemment, ce que l'on appelle ici *centre d'entraînement* n'a rien à voir avec les studios modernes du Québec. Une section de ruelle recouverte d'un toit de tôle, ou une petite pièce surchauffée équipée seulement d'un éventail sur pied, d'un bout de miroir, et d'un assortiment tout à fait hétéroclite de poids et haltères coulés dans le béton ou récupérés à partir de vieilles pièces de camion.

Phu Ân, le père, me fait signe de commencer à manger. Dans les familles vietnamiennes, il y a peu de formalités, mais énormément de politesse. On se sert quand on veut, comme on veut ; mais également, on sert les autres... quelquefois même malgré eux. Les morceaux de viande surtout (la viande étant ici le mets de choix) arrivent dans votre assiette avant même que vous ayez eu le temps d'exprimer vos préférences. Ceux qui ont terminé se lèvent et vont vaquer à leurs occupations sans que cela insulte qui que ce soit. Ceux qui arrivent en retard, ou tout simplement passaient à l'improviste, s'assoient et se voient offrir bol et

baguettes. Les toasts sont nombreux, les blagues également. J'en saisis souvent le sujet à défaut d'en comprendre le sens précis. Lorsque je n'arrive vraiment plus à suivre, Trang me traduit. Souvent elle consulte son frère ou sa sœur, cherchant en anglais ici un mot, là une expression.

Malgré les mondes qui nous séparent, je me sens accepté comme un membre à part entière. Au fil des années, ils connaissent maintenant mes goûts et mes manières particulières d'Occidental. Que ne donnerais-je toutefois pour abaisser encore un peu plus la barrière de la langue ! Malgré toute ma concentration, le flot courant des conversations entre eux m'échappe encore en grande partie.

Je lève mon verre une fois de plus, en promettant à Phu Ân un sérieux effort additionnel dans l'apprentissage de la langue de ma famille d'adoption. Politesse vietnamienne ? Tous répondent en chœur « Non, non, ce n'est pas nécessaire. Tu parles déjà très bien comme ça. » Mais moi je sais et je sens toujours cet obstacle. Je poursuivrai mes efforts, c'est certain. Jusqu'au jour où je pourrai attraper au vol leurs blagues et leurs remarques, comprendre du premier coup sans avoir à me faire répéter en mots plus simples, ajouter moi aussi à la conversation sans l'aide de quelqu'un qui répète en vietnamien ce que je viens de dire... en vietnamien.

Alors que Phu Ân dégage ma bicyclette et que je m'apprête à partir, j'embrasse Trang tendrement, salue toute la maisonnée, chacun avec son appellation correcte vietnamienne selon leur rang dans la famille. Auparavant, j'appelais Phu Ân et son épouse *bac* (littéralement

oncle/tante), me nommant moi-même *chau* (neveu); mais depuis que je suis le parrain (père adoptif en vietnamien) de Trang, j'ai dû changer toute la nomenclature. Avec Phu Ân et son épouse, je dois désormais dire *anh* et *chi* (grand frère et grande sœur), alors que mon «je» devient *tôi*; les frères et les sœurs de Trang (même Linh qui a plus de trente ans) sont devenues *chau* (enfant)... et me voilà *chu* (oncle) pour Diêu Anh, la fille de Linh !

Le second jour du Têt

« *Chuc Mung Nam Moi!* » Le cri se répète de bouche en bouche, fait le tour de la salle, repart et revient de plus belle dans un tintement de verres.

Il est des moments qui restent gravés dans la mémoire à la manière d'instantanés. L'espace de quelques minutes, le temps se fige, les mouvements deviennent élastiques, ralentis. Le présent perd sa réalité pour devenir à la fois fixe et éternel. Les minutes qui s'écoulent semblent toutes faire partie de la même scène, du même tableau qui est en train de se peindre petit à petit.

Je suis fatigué d'un saut de l'An qui s'est étiré jusque tard au petit matin. J'ai trop mangé, trop bu, trop écouté à défaut de pouvoir trop parler.

Mais la coutume commande que l'on fasse, en ces premiers jours de l'année, le tour de la parenté et des amis qui vous attendent dans leur demeure. Après ma famille adoptive vietnamienne, après celle de ma Tonkinoise copine, cette fois, je dois rendre hommage et civilités à mon propriétaire.

Je suis accueilli à bras ouverts, on me serre la main, me tape sur l'épaule, me pousse dans un fauteuil. C'est à ce moment précis que la scène s'imprime en moi, comme si j'en étais à la fois acteur et observateur.

La fatigue et la bière aidant, tout bouge au ralenti. J'embrasse la pièce du regard. Une image me revient en tête, celle d'une photo d'il y a bien longtemps. La pochette d'un microsillon des *Doors* dépeignant une scène surréaliste de personnages de cirque. Oui voilà, je me sens comme dans un cirque, une caricature de vie.

Devant moi, la tête recouverte d'un foulard de soie noire, une aïeule me sourit de ses trois dents plaquées noires. Un sourire édenté au milieu d'une bouche rouge de noix de bétel. Bossue, courbée sous le poids des travaux et des années, elle mâchouille quelque aliment et me parle vietnamien tout à la fois, avalant ici une bouchée, là un mot. Incompréhensible, la vieille. Même en français je suis certain que j'en perdrais les trois quarts. Alors en vietnamien ! À ses côtés, tout aussi caricatural, un oncle à la casquette grise exhibe, d'un large sourire, une série de *palettes* supérieures monstrueuses. Il me semble ne voir que cela : ses dents et ses oreilles largement décollées. Lui tenant la main, un militaire dans la quarantaine, costume et médailles au garde-à-vous, sourit lui aussi d'un air béat.

Quant à mon propriétaire, il est déjà plutôt *pom-pette*. Il parle, boit et rit tout à la fois, interrompant, non plutôt ajoutant, au discours de la vieille ses propres anecdotes. À ma droite, quelques femmes plus réservées cachent leur sourire timide d'un revers de main. À ma gauche, l'aîné de la famille, assurément septuagénaire,

arrive à prendre le plancher au milieu de tout ce brouhaha. Son regard trahit son état d'ébriété euphorique, sa voix de stentor couvre toutes les autres, ses gestes sont amples et théâtraux. Tout de suite, il m'a pris pour auditoire. Honnêtement, je n'y comprends presque rien. Mais au milieu de cette mêlée générale, dans cet hymne à la joie de vivre, j'arrive, avec quelques approbations bien placées, à pousser la roue de la conversation et à faire rire tous ces spectateurs qui n'ont d'yeux que pour cet étranger venu fêter le Têt avec eux. Le propriétaire s'enorgueillit de ma présence au sein de sa famille et ne rate aucune occasion de me présenter aux nouveaux arrivés, en clamant haut et fort que je parle vietnamien !

« Allez, demandez-lui en vietnamien », crie-t-il à ses consœurs qui tentent de passer par lui pour me poser quelques questions. « Demandez-lui directement, il va vous répondre, vous verrez ! »

Je suis le chien savant de la réunion. Chacune de mes réponses dans le parler local provoque des oh ! et des ah !, des murmures d'étonnement et d'admiration. *Dây!* (Voilà, je vous l'avais bien dit qu'il parlait vietnamien) hurle le proprio dans sa joie. Et chacun de reprendre en chœur ma phrase comme pour en vérifier la langue et le sens.

Le doyen se lève, réajuste son béret sur son front. Son veston déchiré, ses mèches de cheveux rebelles dépassant du couvre-chef, ses yeux rougis, lui donnent l'air d'un scientifique de bande dessinée. Il chancelle mais tient le coup. Un toast, deux toasts, cul sec et souhaits de bonne année.

Je trinque, nous trinquons. Les voix s'entrechoquent dans ma tête en une joyeuse cacophonie. J'attrape un mot

de-ci de-là, quelquefois une phrase complète. L'animation générale, les deux ou trois conversations qui s'entrecroisent me rendent la vie plus facile. Je ne comprends pas une question ? J'enfourche la conversation suivante, je ris, je trinque. Nous rions, nous trinquons.

Les enfants me regardent d'un air méfiant. Malgré les encouragements de leurs parents qui les poussent vers moi, ils n'osent s'approcher de cet étrange Occidental et, apeurés, restent accrochés aux jupes de leurs mères.

La vieille se berce de plus en plus vaillamment dans son fauteuil de cuirette noire, riant toute seule aux éclats. Les deux fils du propriétaire versent la bière et distribuent les claques sur l'épaule. Les « culs secs » se suivent, de plus en plus rapprochés. Maintenant, les voix ne me semblent plus qu'une seule... tonitruante. Tout se comprime dans ma tête. Je vois défiler les images à la manière d'instantanés... le sourire édenté de la vieille, la casquette de travers du propriétaire, des dents et des *palettes* qui s'avancent protubérantes, des oreilles qui battent la mesure de la conversation, des lèvres qui s'agitent sans que je puisse distinguer les sons qui en émanent.

Bonne année ! Vive le Têt ! Hourra pour le Vietnam !

Clic ! La scène s'est imprimée en moi. Je peux quitter, j'ai tout saisi, tout absorbé. Leur amitié, leur chaleur, leur joie de vivre, leur plaisir de me recevoir, leur ouverture... Qu'importent leurs défauts, il y aura toute l'année pour s'en rendre compte.

Hen gap lai (à la prochaine) !

BIOBIBLIOGRAPHIES

Robert Baillie est né à Montréal en 1947. Maîtrise en études littéraires à l'université de Montréal. Romancier et professeur de littérature au niveau collégial. Il a publié, aux Éditions de l'Hexagone, des romans, *La Couvade* (1980), *Des filles de Beauté* (1983), réédités en format poche Typo, *Les Voyants* (1986), *Soir de danse à Varennes* (1988), *La nuit de la Saint-Basile* (1990), et un récit, *Chez Albert* (1995).

Anne Brunelle est née à Montréal, en 1956. Linguiste, traductrice et poète, elle a enseigné le français à l'UQTR, à McGill et à l'université de Waterloo (Ontario). Elle écrit depuis toujours pour le plaisir de façonner les images, mais en est à ses débuts dans le monde de la publication. Elle habite maintenant l'Angleterre avec sa famille et travaille à son premier recueil de poésie.

Gilbert Choquette est né à Montréal en 1929. Poète (*Au loin l'Espoir*, 1958, *L'Honneur de vivre*, 1964), il est surtout le romancier des êtres déchirés et d'une société en proie à l'angoisse dont témoignent ses principaux titres: *La Défaillance* (1969), *La Mort au verger* (1975), *Un Tourment extrême* (1979), *La Flamme et la Forge* (1984, prix France-Québec), *Le Secret d'Axel* (1986), *L'Étrangère ou Un Printemps condamné* (1987), *Une Affaire de vol* (1990), *L'Amour en vain* (1994). Il a également publié un journal de voyage, en 1996: *L'Europe-en-coup-de-vent*.

Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Denise Desautels est née à Montréal en 1945. Vice-présidente de l'Académie des lettres du Québec, elle a fait paraître une vingtaine d'ouvrages poétiques, tant au Québec qu'à l'étranger, qui lui ont valu de nombreux prix littéraires. Elle est également l'auteure de cinq dramatiques radiophoniques dont l'une, *Voix*, a été primée par la Communauté des Radios publiques de langue française.

Henri Dorion est né à Québec en 1935. Formation universitaire en géographie (maîtrise en géographie politique), en droit (licence) à l'université Laval et au barreau du Québec, en musique (piano) au Conservatoire du Québec. Stages à Salisbury, à La Haye (droit international), à Varsovie et à Strasbourg (géographie), à Moscou (linguistique, toponymie) et à Fontainebleau (musique). Professeur de géographie, directeur et président de divers organismes, au pays comme à l'étranger, et détenteur de plusieurs prix prestigieux, Henri Dorion est un homme-orchestre tant par ses multiples champs d'intérêt que par ses réalisations, dont: *Noms et lieux du Québec* qui constitue une véritable encyclopédie du Québec.

France Ducasse, romancière, est née à Québec en 1956. Elle a publié, jusqu'à ce jour, un premier roman intitulé: *Du lieu des voyages*, aux Éditions de l'Hexagone et les deux premiers tomes d'une trilogie: *La double vie de Léonce et Léonil* et *Le Rubis*, aux Herbes Rouges. Cette trilogie s'achève avec *La Matamata* qui devrait paraître bientôt. Ses ouvrages lui ont valu de nombreuses nominations à des prix littéraires. L'auteure réside dans le Vieux-Québec depuis plusieurs années avec son compagnon d'origine indienne et leurs trois jeunes enfants.

Christine Eddie est née à Paris en 1954, d'un père libanais et d'une mère française. Elle a grandi au Nouveau-Brunswick et, depuis 1974, vit au Québec où elle a poursuivi des études en lettres. Elle est passée en douce de l'écriture d'articles à l'écriture de thèses, à l'écriture de discours et, plus récemment, à l'écriture de nouvelles. Premier texte de fiction paru dans *Elle Québec*, en 1992. Lauréate du prix Arcade au féminin, en 1995. A participé au collectif d'auteurs *Femmes, corps et âme* (XYZ, 1996).

Rachel Leclerc est née en 1955 en Gaspésie. Elle a achevé une maîtrise en études littéraires à l'UQAM avant d'être rédactrice dans le domaine du sous-titrage pour la télévision. Elle a publié plusieurs titres de poésie au Noroît, dont *Les vies frontalières* et *Rabatteurs d'étoiles*, puis a fait paraître un roman salué par la critique, *Noces de sable* (Boréal, 1995). Son œuvre a été récompensée notamment par le prix Émile-Nelligan, le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec et le prix Henri-Queffélec, en France.

Luc Perrier est né en 1931 à Sainte-Famille de l'Île d'Orléans. Son recueil: *Des Jours et des Jours*, fut le premier à être publié dans la collection *Les Matinaux*, au début des Éditions de l'Hexagone, en 1954. Il a publié un second recueil: *Du temps que j'aime*, en 1963, puis, après une longue période de silence: *Champ libre*, aux Éditions du Noroît, en 1994.

Claude Potvin est québécois. Tour à tour biologiste, artiste, puis administrateur, il a passablement bourlingué, traînant avec lui caméra et carnet de notes. De ses voyages autour du monde sortaient ses journaux privés à distribution limitée: *Écho de Singapour* (1989-1990), et *Chroniques vietnamiennes* (1994-1997). Installé à Hanoi depuis plus de trois ans, il rédige maintenant des *Nouvelles d'Indochine* dont quelques-unes ont paru dans les numéros 87 et 90 des *Écrits*.

Francine Prévost est née à Montréal, le 12 décembre 1944. Professeure de philosophie, journaliste à la pige, réalisatrice à l'Office national du film (*J'ai toujours rêvé d'aimer ma mère*, 1984, et *L'amour en famille*, 1986), elle est aujourd'hui professeure de cinéma au CEGEP Marie-Victorin. A publié une fiction aux Éditions Trois, en 1993: *L'Éternité rouge*.



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
DEPUIS 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957

Hommage au **Conseil des Arts du Canada** à l'occasion de son quarantième anniversaire

Avant la création du Conseil des Arts du Canada, il n'existait aucun organisme national auquel les artistes, les éditeurs et organismes artistiques du Canada pouvaient s'adresser pour obtenir un soutien dans la poursuite de leur travail de création.

Le nombre d'artistes professionnels, d'écrivains, et d'éditeurs de livres et de périodiques était alors peu élevé mais, depuis la fondation du Conseil, en 1957, et l'établissement de programmes d'aide à l'édition consacrée aux arts, notre littérature s'est considérablement développée.

Cependant, il est toujours très difficile, au Canada, de publier régulièrement et de maintenir vivante une revue littéraire.

Le marché à lui seul ne pouvant soutenir la riche diversité de l'activité artistique et de l'édition que nous connaissons actuellement au Canada, il est donc essentiel de pouvoir recourir au financement public si nous voulons continuer à nous raconter et à nous faire connaître au reste du monde.

Le Conseil des Arts du Canada a joué un rôle clé dans ce domaine et, sans sa contribution, il serait probablement impossible de continuer à publier un périodique comme le nôtre.

les écrits

XYZ éditeur



Sergio Kokis
L'art du maquillage



XYZ

éditeur

Une excursion dans le monde très étrange de la contrefaçon, de la séduction et de la tromperie humaine. Un livre courageux, duquel on sort bouleversé, mais souriant.

Sergio Kokis
L'art du maquillage

372 p. • 24,95 \$

XYZ
éditeur

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

YOLANDE VILLEMAIRE

De Paris à
Montréal,
les tremblements
de l'identité.



récit
14,95 \$



l'HEXAGONE

La passion de la littérature

*Ouvrage composé par
Andréa Joseph de PageXpress
Imprimé par
AGMV inc.
le quinze décembre
mil neuf cent quatre-vingt-dix-sept*

*Imprimé au Canada
Printed in Canada*



Fondée en 1954, «la doyenne des revues littéraires du Québec», *Écrits du Canada français*, se nomme désormais *les écrits*. Fidèle à sa mission première, elle publie sans aucune restriction de genre des textes inédits d'écrivains d'ici et de l'étranger.